

Évaluation du patrimoine urbain

ARRONDISSEMENT

de Ville-Marie

Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine
Direction du développement urbain
Division du patrimoine et de la toponymie

Évaluation du patrimoine urbain

ARRONDISSEMENT

de Ville-Marie

Montréal 

Étude réalisée par le Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine

Direction du développement urbain, sous la direction de Madame Céline Topp

Cette analyse du patrimoine urbain a été réalisée par la Division du patrimoine et de la toponymie sous la direction de Jean-François Gravel, chef de division. Le travail a été effectué de janvier 2003 à mai 2004 dans le cadre de la préparation du Plan d'urbanisme de la Ville de Montréal, qui a été adopté par le Conseil municipal le 23 novembre 2004. L'équipe du projet comprend, pour l'évaluation du patrimoine bâti et la recherche historique, Julie Boivin, Elizabeth Bonner, Anne-Marie Dufour, Guy Lafontaine, Christiane Lefebvre et Pierre-Paul Savignac, architectes, et Denise Caron, historienne. La recherche et l'écriture pour le patrimoine archéologique ont été réalisées par Claire Mousseau, archéologue, avec la collaboration de Françoise Duguay, François Bélanger, Anne-Marie Balac et Christian Roy, également archéologues. De plus, Gisèle Trépanier, conseillère en aménagement, et Nicole Halpert, chargée de communication, ont participé à la révision des textes tandis que Ginette Bouchard, secrétaire d'unité administrative, a procédé à la saisie de texte. Finalement, nous tenons à remercier nos collaborateurs des directions de l'aménagement urbain et des services aux entreprises des arrondissements.

Remerciements

Rendus cartographiques :

Division des politiques et du Plan d'urbanisme

Révision linguistique :

Sylvie Poulin

Conception graphique et mise en page :

Marie Violaine Lamarche

Photographies :

Ville de Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, P. Fauteux, Ministère de la Culture et des Communications du Québec,

Société de développement de Montréal, Société du Vieux-Port de Montréal, Archives nationales du Canada,

Patri-Arch Patrimoine et Architecture

Ce document fait partie d'une série de cahiers qui ont été réalisés pour chacun des 27 arrondissements de la Ville de Montréal. Les différents cahiers d'évaluation du patrimoine urbain peuvent être consultés sur notre site internet à l'adresse suivante : ville.montreal.qc.ca/patrimoine

ISBN 2-7647-0467-4

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Québec, 2005

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Canada, 2005

Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine
Direction du développement urbain
Division du patrimoine et de la toponymie

TABLE DES MATIÈRES
ARRONDISSEMENT
de Ville-Marie

7		AVANT-PROPOS
9	I.	CADRE MÉTHODOLOGIQUE
9	1.1	Introduction
9	1.2	Le cadre bâti d'intérêt patrimonial
9	1.2.1	Approche, étapes et résultats
11	1.2.2	Critères de sélection
15	1.3	Les tracés fondateurs d'intérêt patrimonial
16	1.4	Le patrimoine archéologique
16	1.4.1	Le caractère spécifique de ce patrimoine
18	1.4.2	La démarche générale d'acquisition de connaissances et de conservation
18	1.4.3	L'approche méthodologique et l'identification du patrimoine archéologique au Plan d'urbanisme
21	1.5	Nouvelles perspectives
23	2.	HISTORIQUE
39	3.	ÉVALUATION DU PATRIMOINE URBAIN
39	3.1	Mise en situation
41	3.2	Résultat de l'analyse
41	3.2.1	Les tracés fondateurs d'intérêt patrimonial
42	3.2.2	Le cadre bâti d'intérêt patrimonial
42	A	Les secteurs de valeur patrimoniale exceptionnelle
86	B	Les secteurs de valeur patrimoniale intéressante
91	C	Les ensembles urbains d'intérêt
92	D	Les ensembles industriels d'intérêt
93	E	Les immeubles de valeur patrimoniale exceptionnelle
		<i>Carte synthèse: Évaluation du patrimoine urbain</i>
109	3.2.3	Le patrimoine archéologique
112	A	Les secteurs d'intérêt archéologique à fort potentiel
126	B	Les secteurs d'intérêt archéologique
126	C	Les sites archéologiques
157	D	Les cimetières anciens
158	E	Les biens culturels à statut
		<i>Carte synthèse: Le patrimoine archéologique</i>
161	4.	RECOMMANDATIONS
161	4.1	Générales à l'échelle de l'arrondissement
162	4.2	Générales à l'échelle montréalaise
163	4.3	Spécifiques à l'arrondissement
165		BIBLIOGRAPHIE

Le repérage du patrimoine urbain dont nous faisons état ici a été réalisé dans le cadre de l'élaboration du Plan d'urbanisme de la Ville de Montréal, qui a été adopté par le Conseil municipal le 23 novembre 2004.

Le chapitre 2 de la première partie du Plan d'urbanisme formule différentes orientations d'aménagement pour Montréal et comprend une section sur le patrimoine bâti, archéologique et naturel. Le repérage des secteurs et bâtiments d'intérêt patrimonial et des secteurs d'intérêt archéologique contribuera à atteindre l'objectif de conservation énoncé dans le Plan. Il a été mené par la Division du patrimoine et de la toponymie en collaboration avec la Division des politiques et du Plan d'urbanisme du Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine, de janvier 2003 à mai 2004. En ce qui a trait aux sites archéologiques recensés, la liste a été mise à jour en mars 2004.

Préparés par la Division du patrimoine et de la toponymie, les « Cahiers d'arrondissement » présentent la méthodologie du travail de repérage, un bref historique de chacun des arrondissements, les résultats complets du repérage du patrimoine bâti et archéologique, la justification des choix des secteurs, des recommandations et une bibliographie. Ces cahiers, qui constituent un document d'appoint au Plan d'urbanisme, s'adressent d'abord aux citoyens et aux gestionnaires des arrondissements afin de les sensibiliser à l'importance de conserver le patrimoine de leur localité, ainsi que de les aider à mieux comprendre le territoire et à développer des outils de gestion et de contrôle appropriés pour assurer la conservation de leur patrimoine urbain.

C'est la première fois que l'on entreprend un tel travail pour les 27 arrondissements de l'île, travail qui suppose non seulement l'examen de nouvelles thématiques et l'établissement de collaborations avec les arrondissements de Montréal, mais aussi une harmonisation des visions et des représentations que les arrondissements ont de leur patrimoine. Par exemple, dans certains cas, seul le patrimoine du Régime français était privilégié; ailleurs, on n'avait jamais considéré que le parc immobilier plus récent puisse avoir une valeur patrimoniale. Ce repérage connexe au Plan d'urbanisme constitue donc une chance unique de faire converger des visions différentes et d'envisager le patrimoine de l'ensemble des arrondissements de Montréal dans une perspective commune.

I.1 Introduction

Le patrimoine urbain montréalais ne se limite pas à une addition de bâtiments individuels de grand intérêt. Il porte aussi l'empreinte des époques passées sous forme de tracés de rues, de paysages, de constructions, d'éléments naturels, de vestiges archéologiques ou de vues exceptionnelles. Le patrimoine urbain forme l'environnement dans lequel nous vivons aujourd'hui et chacune de ses composantes entretient des relations complexes avec les autres. Ainsi, un bâtiment contribue à la qualité et à l'identité d'un lieu, et inversement, certaines qualités qui lui sont extérieures rehaussent son attrait. Par exemple, une église et une école donnant sur un parc ajoutent à son intérêt; un aménagement paysager particulier, tel un écrin, peut contribuer à rehausser la valeur patrimoniale d'un bâtiment; une habitation plutôt modeste peut se trouver dans un secteur qui présente de belles qualités d'ensemble (homogénéité, couvert végétal, etc.); et des rues peuvent offrir des vues exceptionnelles sur un élément naturel ou construit. La nature multidimensionnelle du patrimoine urbain fait qu'on ne peut considérer ses composantes isolément. Ainsi, l'ancienneté, le potentiel d'évocation historique, la qualité architecturale, l'harmonie et les qualités visuelles, la présence d'éléments naturels, le tracé des rues, le potentiel ou l'intérêt archéologique sont autant de facteurs que nous avons pris en compte afin de jeter les bases d'une meilleure intégration du patrimoine aux problématiques urbaines.

La structure méthodologique comprend trois volets. Le premier traite de l'approche et des critères employés pour le cadre bâti d'intérêt patrimonial, le second explique ce que nous entendons par la notion de tracés fondateurs d'intérêt patrimonial, et le troisième expose les critères utilisés pour le patrimoine archéologique.

I.2 Le cadre bâti d'intérêt patrimonial

I.2.1 Approche, étapes et résultats

L'approche choisie pour la sélection des bâtiments et secteurs s'appuie sur le concept de paysage urbain développé par Kevin Lynch, selon lequel le territoire se découvre à partir de l'intérieur et non à vol d'oiseau (en plan), et se compose d'une succession de séquences visuelles expérimentées le long d'un parcours.

Cette approche, basée sur l'expérience spatiale, comporte au moins deux implications. L'une marque notre préférence pour la considération des bâtiments exceptionnels ou intéressants dans leur contexte plutôt qu'en tant qu'objets isolés. L'autre est que les limites des secteurs sélectionnés sont déterminées par le champ visuel. Ces limites ne sont donc pas arbitrairement placées au centre des rues mais bien au fond des lots afin d'englober toutes les composantes du champ visuel.

Même si elles sont réalisées pour tout le territoire de la ville de Montréal, la sélection et la qualification des bâtiments et secteurs patrimoniaux peuvent contribuer à faire ressortir la spécificité des arrondissements. En effet, Montréal est composée de différents territoires qui possèdent une identité et une histoire propres qui méritent d'être reconnues. Nous avons pris le parti de choisir l'arrondissement comme échelle d'observation du territoire afin de dégager ces spécificités locales. De la sorte, les arrondissements qui ont connu un développement plus récent sont également considérés et les particularités de leur patrimoine sont reconnues.

Si ce repérage fondé sur l'expérience spatiale prend largement appui sur un travail d'observation sur le terrain, il n'aurait pu être achevé sans l'étude de sources documentaires. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un processus linéaire, voici les principales étapes suivies par la Division du patrimoine et de la toponymie :

- 1) Préparation de critères de sélection.
- 2) Rencontre avec chacun des 27 arrondissements pour exposer la démarche et les critères de sélection.
- 3) Visite du territoire de chacun des arrondissements avec les professionnels concernés.
- 4) Recherche et étude de la documentation existante pour chacun des arrondissements :
 - inventaires, études patrimoniales, études typomorphologiques, monographies, dépouillement de périodiques, bases de données (Service des immeubles, Communauté urbaine de Montréal, Fondation du patrimoine religieux, etc.);
 - cartographie ancienne et photos aériennes.
- 5) Collecte d'informations thématiques :
 - inventaires (les églises, les écoles, etc.), dépouillement de périodiques (le patrimoine moderne, etc.);
 - consultation d'un expert en patrimoine industriel.
- 6) Élaboration d'un historique et d'une bibliographie pour chacun des arrondissements.
- 7) Analyse de la documentation et détermination préliminaire des territoires et immeubles d'intérêt pour chacun des arrondissements.
- 8) Travail sur le terrain : repérage en voiture et à pied avec la collaboration de certains arrondissements.
- 9) Photographies et report des données spatiales sur des cartes.
- 10) Vérification de la cohérence du traitement des secteurs d'intérêt qui chevauchent plusieurs arrondissements.
- 11) Catégorisation des secteurs et immeubles d'intérêt patrimonial (exceptionnels et intéressants).
- 12) Rédaction de courts textes résumant l'intérêt patrimonial de chacun des secteurs sélectionnés.

- 13) Préparation des cartes et listes finales.
- 14) Identification de quelques bâtiments et secteurs d'intérêt patrimonial exceptionnel qui se démarquent à l'échelle montréalaise (les incontournables).

Tout au long des différentes étapes du projet, les résultats du travail ont été bonifiés par les connaissances des professionnels des arrondissements et de divers comités rattachés à la préparation du Plan d'urbanisme.

Les résultats du repérage du patrimoine urbain se présentent sous forme de listes de bâtiments et de cartes définissant des secteurs d'intérêt. Il est important de comprendre que ces deux éléments ne peuvent être dissociés l'un de l'autre – ils sont complémentaires. Ainsi, on a inclus dans les listes tous les bâtiments exceptionnels de chacun des arrondissements, mais il était impossible d'inscrire tous les bâtiments intéressants, étant donné leur trop grand nombre. Nous nous sommes donc limités à nommer individuellement les bâtiments qualifiés d'intéressants qui se trouvaient à l'extérieur de secteurs d'intérêt. Ces deux outils doivent donc être interprétés en complémentarité.

Le système d'identification des secteurs utilisé dans le document correspond à celui des cartes. Le premier chiffre correspond au numéro d'arrondissement. Il est suivi de la lettre E pour les secteurs de valeur patrimoniale exceptionnelle, de la lettre I pour les secteurs de valeur patrimoniale intéressante, de la lettre N pour les secteurs industriels d'intérêt ou par la lettre U pour les secteurs urbains d'intérêt. Le deuxième chiffre correspond au numéro du secteur.

L'échéancier de réalisation du Plan d'urbanisme, les ressources disponibles ainsi que l'état actuel des connaissances sur les différents bâtiments et lieux d'intérêt ont été déterminants quant à la méthodologie adoptée. Ces contraintes inévitables ont constitué un défi de taille pour la production de ce document qui est, malgré tout, une base solide à partir de laquelle on pourra amorcer une réflexion plus poussée sur la protection du patrimoine montréalais.

I.2.2 Critères de sélection

LES SECTEURS D'INTÉRÊT PATRIMONIAL

Les secteurs d'intérêt patrimonial ont été sélectionnés sur la base des critères suivants¹ :

- leur capacité de témoigner d'un thème ou d'un événement historique ;
- leur qualité architecturale (forme, usage, technologie constructive) ;
- leur participation à la qualité de la vie urbaine et du paysage.

À titre d'exemple, on identifie le noyau originel d'un village, un pôle d'activité lié à la concentration d'équipements collectifs, un quartier ouvrier du début du siècle, etc. Cette notion de patrimoine est englobante et correspond aux nouvelles tendances véhiculées par les chartes internationales en matière de conservation.

Tous les secteurs identifiés ont ensuite été qualifiés comme suit² :

- **Exceptionnels** : secteurs ayant conservé leurs qualités au chapitre des aménagements urbains, des implantations de bâtiments, de la géographie et des paysages et qui regroupent des suites architecturales, des alignements de bâtiments d'intérêt patrimonial, des zones unifiées par une fonction ou une typologie architecturale. Les ensembles de cette catégorie ont subi relativement peu de perturbations et présentent un caractère d'harmonie formelle et fonctionnelle. De plus, ils sont souvent reconnus comme des témoins historiques importants.

- **Intéressants** : ensembles comprenant plusieurs bâtiments et certaines caractéristiques environnementales qui présentent un intérêt patrimonial. Ce sont toutefois des ensembles dont la trame urbaine peut avoir été partiellement modifiée, qui ont pu connaître un certain nombre de perturbations et qui renferment parfois des constructions peu intégrées à l'ensemble. Certaines zones dont l'état est moins satisfaisant sur le plan architectural ou environnemental pourraient présenter un intérêt si une action de mise en valeur était entreprise.

Dans tous les cas, l'échelle de comparaison pour cette qualification est l'arrondissement, c'est-à-dire que nous avons identifié les secteurs exceptionnels et intéressants propres à l'arrondissement, ce qui fait ressortir sa spécificité dans l'ensemble montréalais. Lorsqu'un secteur se révèle avoir une importance à l'échelle montréalaise, on pourra recommander sa protection en procédant à la constitution d'un site du patrimoine en vertu de la *Loi sur les biens culturels du Québec*³.

1 Ces critères sont issus du document de travail Guide de gestion des études patrimoniales préparé par la Division du patrimoine et de la toponymie de la Ville de Montréal en 2001 et révisé en 2003.

2 Ces critères sont inspirés du *Guide d'évaluation des biens culturels et des districts historiques* de la Ville d'Ottawa, 1987.

3 Conformément au document de travail *Citation et constitution de sites du patrimoine* préparé par la Division du patrimoine et de la toponymie de la Ville de Montréal en novembre 2003.

LES IMMEUBLES D'INTÉRÊT PATRIMONIAL

Les immeubles d'intérêt patrimonial ont été sélectionnés sur la base des critères suivants⁴ :

- leur capacité de témoigner d'un thème ou d'un événement historique ;
- leur qualité architecturale (forme, usage, technologie constructive) ;
- leur participation à la qualité de la vie urbaine et du paysage.

Cette notion de patrimoine est englobante et correspond aux nouvelles tendances véhiculées par les chartes internationales en matière de conservation. Outre l'architecture monumentale, elle inclut donc l'architecture vernaculaire, le patrimoine moderne, le patrimoine industriel, etc.

Dans les cas du patrimoine moderne et du patrimoine industriel, nous avons jugé utile d'utiliser des critères spécifiquement adaptés à ces réalités.

Patrimoine moderne : Des bâtiments peuvent être considérés comme faisant partie du patrimoine moderne s'ils ont été construits entre 1930 et 1975 et qu'ils illustrent les caractéristiques de cette époque relativement⁵ :

- aux conditions sociales, économiques et politiques changeantes ;
- aux progrès technologiques rapides ;
- aux nouvelles façons d'exprimer les formes et de répondre aux besoins fonctionnels.

Patrimoine industriel : Le patrimoine industriel commande aussi une adaptation des critères en usage pour reconnaître sa spécificité, notamment quant à la primauté de la fonction sur l'esthétique architec-

turale ainsi qu'à son lien particulier avec la trame urbaine. Les critères utilisés sont les suivants⁶ :

- la valeur historique et sociale d'une industrie dans le développement de l'arrondissement, de la ville ou même de la province et du pays ;
- l'intégrité du complexe (ancienneté, évolution architecturale, évolution technologique) ;
- le procédé de production particulier ;
- le lien avec les voies de transport ;
- le lien avec le développement des quartiers ouvriers ;
- l'insertion dans le paysage urbain.

Finalement, tous les immeubles d'intérêt patrimonial ont été qualifiés comme suit⁷ :

- **Exceptionnel :** un bâtiment ancien par rapport aux autres bâtiments de l'arrondissement construits aux mêmes fins et(ou) qui affiche des caractéristiques inhabituelles ou remarquables quant à son architecture (par rapport à des bâtiments comparables) et qui n'a pas subi de modifications extérieures importantes. De plus, il sert souvent de point de repère ou est reconnu comme un témoin historique important.
- **Intéressant :** un bâtiment qui n'est pas nécessairement plus ancien que ceux construits aux mêmes fins dans l'arrondissement, qui affiche certaines caractéristiques inhabituelles ou remarquables par rapport à des bâtiments comparables mais dans une moindre mesure que dans la catégorie précédente, et qui peut avoir subi quelques modifications.

4. Ces critères sont issus du document de travail *Guide de gestion des études patrimoniales* préparé par la Division du patrimoine et de la toponymie de la Ville de Montréal en 2001 et révisé en 2003.

5. Ces critères sont issus du *Plan du réseau des lieux historiques nationaux du Canada : La commémoration du patrimoine bâti canadien de l'ère moderne* préparé par Parcs Canada en 2001.

6. Ces critères proviennent de l'*Évaluation du patrimoine industriel : critères généraux*, document préparé par Archémi pour le compte de la Ville de Montréal en 2003.

7. Ces critères sont inspirés du *Guide d'évaluation des biens culturels et des districts historiques* de la Ville d'Ottawa, 1987.

Comme dans le cas des secteurs d'intérêt patrimonial, l'échelle de comparaison pour ce travail de qualification est l'arrondissement, c'est-à-dire que nous avons identifié les bâtiments exceptionnels et intéressants propres à l'arrondissement, ce qui fait ressortir sa spécificité dans l'ensemble montréalais. Lorsqu'un bâtiment se révèle avoir une importance à l'échelle montréalaise, on pourra recommander sa protection par la citation en vertu de la *Loi sur les biens culturels du Québec*⁸.

NOTIONS NOUVELLES

Les ensembles urbains d'intérêt: Le Plan d'urbanisme reconnaît l'intérêt de certains développements résidentiels d'après-guerre, qui composent une part importante du patrimoine des anciennes banlieues, en créant une catégorie appelée Ensembles urbains d'intérêt. On y retrouve, entre autres, des ensembles homogènes de bungalows, des secteurs de maisons qui adoptent le modèle développé par la Wartime Housing Limited ou des exemples des premières coopératives d'habitation. Leur repérage est exploratoire et vise à les intégrer au Plan en les reliant pour une première fois à des préoccupations de conservation du patrimoine. Ces ensembles urbains d'intérêt ont été sélectionnés lorsqu'ils présentent les qualités suivantes:

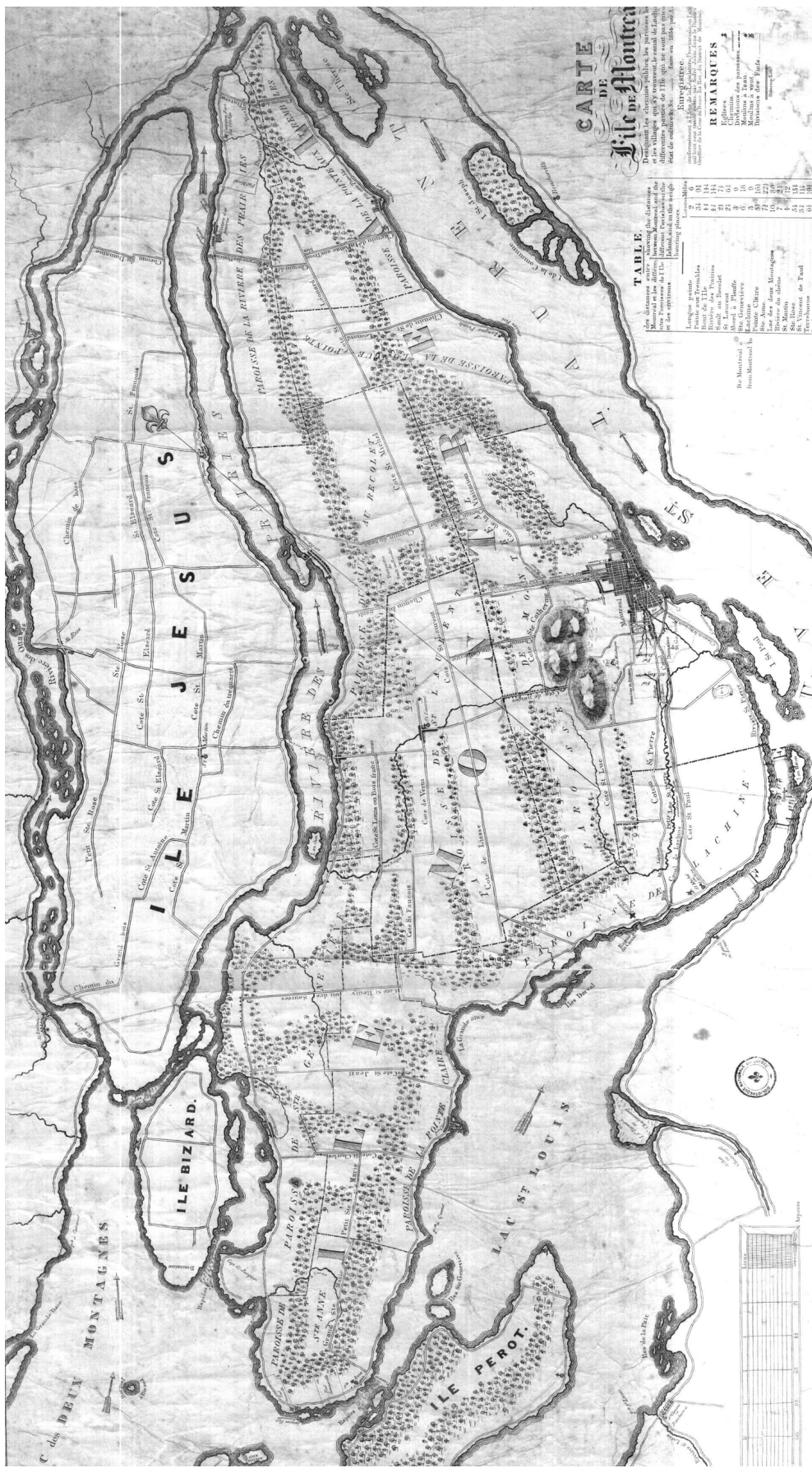
- ensemble représentatif des nouvelles façons d'habiter qui sont apparues pendant la Seconde Guerre mondiale;
- ensemble représentatif du boom démographique et du développement de la banlieue après la Seconde Guerre mondiale;
- projets d'ensemble présentant une certaine homogénéité des caractéristiques architecturales.

Les ensembles industriels d'intérêt: Le Plan d'urbanisme signale l'importance du patrimoine industriel montréalais en créant une catégorie particulière – Ensembles industriels d'intérêt. Cette catégorie est d'autant plus justifiée que le regard posé sur ces sites est différent en raison de leur taille et de leur complexité, de la primauté de leur fonction sur l'esthétique architecturale ainsi que de leur lien particulier avec la trame urbaine.

De plus, les ensembles industriels d'intérêt offrent des possibilités de mise en valeur nombreuses et variées. Il peut s'agir autant de restauration que d'interprétation du lieu. Cette diversité d'interventions possibles commande une excellente connaissance des lieux et activités de production, laquelle est malheureusement trop souvent embryonnaire actuellement. L'amélioration de cette connaissance est pourtant nécessaire pour permettre des interventions éclairées et même innovatrices qui inscriront pleinement ce patrimoine dans la vie urbaine contemporaine.

Le critère qui préside à la sélection d'un ensemble industriel d'intérêt est le regroupement particulièrement complexe de bâtiments industriels, structures de génie civil, machines, instruments, outils et équipements divers appartenant à une seule ou à plusieurs compagnies.

8 Conformément au document de travail *Citation et constitution de sites du patrimoine* préparé par la Division du patrimoine et de la toponymie de la Ville de Montréal en novembre 2003.



André Jobin, Carte de L'île de Montréal, 1834, BNQ

I.3 Les tracés fondateurs d'intérêt patrimonial

Sur l'île de Montréal, l'organisation du territoire remonte dans certains cas au XVII^e siècle. De cette organisation naissent les voies de circulation qui sont souvent les marques les plus anciennes du Montréal agricole qui prévalait avant l'urbanisation. En effet, dès 1663, les sulpiciens deviennent seigneurs de l'île de Montréal. Ils planifient alors le territoire pour l'ouvrir à la colonisation. Pour cela, l'île est divisée en côtes – chacune, dénommée par les sulpiciens, désigne un ensemble de terres pouvant compter quelques dizaines de concessions et représentant une unité de territoire. Les terres individuelles sont des bandes parallèles étroites et longues. Pour chaque côte est prévu l'emplacement d'un chemin. Cela donne une idée du mode d'occupation du sol du système seigneurial mis en place sous le Régime français. Le système des côtes constitue la structure de base du peuplement de l'île sur laquelle s'appuiera tout développement postérieur.

En raison de l'insularité de la seigneurie de Montréal et de la présence du mont Royal, ce système de côtes présente toutefois une organisation originale. En effet, si dans la vallée du Saint-Laurent les côtes intérieures sont parallèles au fleuve, ce n'est pas nécessairement le cas à Montréal. C'est ainsi que, sur l'ensemble de l'île, le réseau routier qui dessert ces côtes présente une configuration propre. Ce réseau primitif, clairement illustré sur la carte de Jobin de 1834, montre l'ensemble des tracés fondateurs qui serviront par la suite d'épine dorsale au développement des quartiers. Grâce à cette carte, on comprend bien la structure du réseau des chemins à son apogée, à l'époque où l'île de Montréal était encore très fortement rurale.

Plusieurs de ces chemins se sont transformés en autoroutes et boulevards, d'autres ont conservé un potentiel évocateur du Montréal rural ancien, et quelques-uns se sont fortement urbanisés.

Parmi ces tracés fondateurs, nous avons sélectionné les tronçons qui présentent un intérêt patrimonial parce qu'ils relient toujours des bâtiments parmi les plus anciens de Montréal ou qu'ils sont bordés de bâtiments d'intérêt patrimonial. Ces tracés servent en quelque sorte de fil conducteur pour la compréhension du territoire. Ils permettent, entre autres, d'expliquer la présence d'un paysage rural ou de bâtiments anciens d'intérêt patrimonial qui apparaissent autrement un peu perdus dans la trame urbaine actuelle. En reliant différents éléments isolés, ces tronçons leur confèrent une importance accrue.



La recherche archéologique a recours à un ensemble de méthodes et techniques permettant d'identifier la présence de vestiges enfouis, de les décrire, de les prélever et de les analyser en fonction de leur apport à une meilleure compréhension de nos sociétés passées. En cas de découverte fortuite de vestiges ou d'objets, il est nécessaire d'en informer les instances gouvernementales afin que le lieu de la découverte soit évalué.



Les collections archéologiques ont une valeur patrimoniale indéniable et représentent une richesse collective qui mérite toute notre attention. Ces objets illustrent avec éloquence notre histoire matérielle et jouissent d'un pouvoir fortement évocateur qui rappelle les modes de vie de nos prédécesseurs. Jarre en terre cuite grossière d'Angleterre, 1760-1840; objet amérindien, pointe de projectile, 2 500 ans avant Jésus-Christ; cannelé de tonneau en laiton, XVIII^e siècle. Photographies : P. Fauteux.

I.4 Le patrimoine archéologique

I.4.1 Le caractère spécifique de ce patrimoine

Le patrimoine archéologique est «... la partie de notre patrimoine matériel pour laquelle les méthodes de l'archéologie fournissent les connaissances de base. Le patrimoine archéologique englobe toutes les traces de l'existence humaine et concerne les lieux où se sont exercées les activités humaines, quelles qu'elles soient, les structures et les vestiges abandonnés de toutes sortes, en surface, en sous-sol ou sous les eaux, ainsi que le matériel qui leur est associé. Le patrimoine archéologique est une richesse culturelle fragile et non renouvelable».⁹

La notion de patrimoine archéologique se rattache d'abord à un lieu physique, le site archéologique, qui correspond à tout espace dont le sous-sol recèle des vestiges d'occupation ancienne – ouvrages et constructions de tous types, objets témoins et tout autre élément matériel issu de l'action humaine. Le caractère enfoui des sites archéologiques fait que, contrairement à d'autres catégories de biens patrimoniaux, ce patrimoine constitue une ressource dont il est difficile de dresser rapidement un inventaire exhaustif. De nombreux sites, de natures diverses et de toutes époques, restent ainsi à découvrir sur le territoire de l'île de Montréal. Toute tentative de cerner la réalité du patrimoine archéologique ne pourra donc constituer qu'un exercice partiel de mise à jour des connaissances acquises. Cette part d'inconnu explique l'extrême vulnérabilité de ce patrimoine et les difficultés particulières d'en assurer la protection face aux exigences modernes du développement urbain.

Un second aspect important a trait au patrimoine archéologique en tant qu'objet de connaissance. L'archéologie constitue une discipline dont une des

⁹ Extrait de la *Charte pour la protection et la gestion du patrimoine archéologique*, ICAHM, ICOMOS International, 1990.

missions est l'étude des sociétés passées par l'intermédiaire des vestiges matériels que ces sociétés ont laissés derrière elles. Il s'agit, de plus, de la seule discipline qui traite dans le temps et l'espace de l'évolution de l'ensemble des sociétés humaines. Sa contribution est unique notamment en ce qui concerne la longue trajectoire suivie par l'humanité avant l'apparition de l'écriture. L'archéologie s'intéresse à toutes les sociétés, sans égard à leur origine ou à leur forme d'organisation, qu'elles soient, comme en Amérique, de souche autochtone, européenne ou autre.

À L'ÉCHELLE DE L'ÎLE DE MONTRÉAL

L'archipel de Montréal comprend trois nappes d'eau importantes, trois canaux d'écoulement, une vingtaine de rapides, trois cents îles (dont deux majeures, Montréal et Jésus) et plus de mille kilomètres de rives. Montréal est également le point de rencontre de trois grandes voies fluviales – le Saint-Laurent qui donne accès à l'Atlantique et aux Grands Lacs, le Richelieu d'où il est possible d'atteindre l'Hudson et l'État de New York, ainsi que l'Outaouais qui ouvre la porte vers l'ouest et le nord. L'importance de l'île de Montréal pour les Amérindiens s'explique tout particulièrement par cette localisation à la confluence et à proximité de plusieurs cours d'eau. Ces axes hydrographiques sont les routes traditionnelles de commerce au cours de la préhistoire et au début de la période historique. De plus, l'île de Montréal, la plus grande de l'archipel, comporte des terrasses de quinze, trente et cinquante mètres d'élévation ou même plus, en référence au mont Royal. Ces terres ont pu accueillir des populations humaines depuis 8 000 ans avant aujourd'hui, si l'on se fie aux premières découvertes archéologiques effectuées dans la vallée du Saint-Laurent.

La plus ancienne manifestation humaine recensée sur l'île de Montréal date de la fin de la période archaïque, entre 5 000 et 4 000 ans avant aujourd'hui. Cette occupation par les Amérindiens, au cours des périodes préhistorique et de contact, est un volet unique du passé de l'île de Montréal.

Pour la période historique, la documentation et les cartes anciennes fournissent des éléments interprétatifs valables, à partir des premières chroniques du XVI^e siècle jusqu'à nos jours. Elles sont cependant souvent muettes sur les différents aspects des modes de vie de certaines époques et de certains groupes et individus, de même que sur l'emplacement exact et l'organisation spatiale de plusieurs lieux d'exploitation et d'habitation, comme les avant-postes de Ville-Marie. Elles se taisent parfois volontairement et, en d'autres occasions, ne font état que des préoccupations des classes dirigeantes, des autorités, de l'élite. L'archéologie pare à ces lacunes car elle étudie les traces concrètes laissées par les différents occupants. En milieu urbain, l'archéologie étudie en outre l'évolution de la forme urbaine et des formes concrètes, dans l'espace et dans le temps, pour idéalement accéder aux fondements de la culture.

Les recherches archéologiques menées à ce jour sur l'île de Montréal documentent une séquence d'occupation s'étirant sur plusieurs millénaires et associée à la présence de groupes aux horizons culturels et temporels fort diversifiés : campement amérindien, halte, carrière préhistorique pour l'extraction de la pierre, lieu de sépultures amérindiennes, noyau initial de Ville-Marie, lieux de fondation, forts et missions, bourgs anciens, moulin seigneurial, lieux de culte, cimetières (catholiques, protestants et juifs), complexes institutionnels, anciens faubourgs, villas, marchés publics, dépotoirs, complexes agricoles, complexes industriels, ouvrages de génie civil, etc., et les formes du paysage ancien de l'île de Montréal : terrasses, collines, ruisseaux, rivières, lacs, tourbières.

1.4.2 La démarche générale d'acquisition de connaissances et de conservation

Le site archéologique constitue le fondement concret de la démarche de conservation et de mise en valeur du patrimoine archéologique. La valeur intrinsèque du site archéologique, tout comme l'intérêt de procéder à son investigation, doivent être évalués en fonction de critères relatifs à sa signification, et non pas essentiellement relever de considérations touchant sa grande ancienneté ou le caractère plus ou moins monumental des vestiges qu'il recèle.

En milieu urbain ou aménagé de longue date, la démarche suivie consiste, au moyen de l'analyse des cartes anciennes, des documents d'archives, des données environnementales et des données archéologiques acquises, à caractériser la séquence d'occupation et le processus d'aménagement du territoire. Il s'agit de confronter les caractéristiques géographiques aux caractéristiques culturelles des sociétés ayant habité ou pu habiter un territoire, et de comprendre dans quelle mesure les occupations successives ont structuré le milieu d'origine et affecté les vestiges d'occupations antérieures. Cette étape est celle de l'étude de potentiel archéologique. La seconde étape consiste, en fonction des résultats de l'étude de potentiel archéologique, à procéder à une évaluation sur le terrain afin de vérifier la localisation précise, la nature et le degré d'intégrité des ressources archéologiques en place. Il s'agit de l'inventaire archéologique réalisé par des forages, sondages et tranchées exploratoires.

Selon la nature des découvertes découlant de l'inventaire archéologique, plusieurs avenues sont envisageables selon la valeur scientifique, didactique et symbolique du site et du contexte. Dans le cas d'un site archéologique de grand intérêt, il pourra être nécessaire d'assurer en priorité sa conservation *in situ*. Une réserve archéologique est souvent garante de la mise en valeur de ce patrimoine. La plupart des interventions archéologiques à Montréal surviennent

dans le cadre de projets d'aménagement du territoire. Les mesures de protection du patrimoine archéologique peuvent alors entraîner la conservation intégrale *in situ* de certains vestiges, la mise en valeur *in situ* de vestiges, la relocalisation du projet d'aménagement, une modification du projet d'aménagement ou encore une fouille archéologique préventive sur les sites d'intérêt de façon à assurer une récupération maximale d'informations.

La majorité des sites archéologiques de l'île de Montréal se trouvent dans des espaces divers – sous-sol de bâtiment, terrain vacant, boulevard, rue, ruelle, square, place, parc, parc-nature – souvent menacés par des réaménagements, de nouvelles constructions et une modernisation des services publics souterrains. L'intégration de ce patrimoine dans les programmes de régénération du tissu urbain de Montréal devient donc prioritaire. C'est pourquoi la reconnaissance du patrimoine archéologique dans le Plan d'urbanisme de Montréal permettra de prévenir l'interférence négative des usages actuels de la ville et assurera la protection et la mise en valeur de vestiges et de sites archéologiques d'un grand intérêt pour l'histoire de Montréal.

1.4.3 L'approche méthodologique et l'identification du patrimoine archéologique au Plan d'urbanisme

En lien avec la confection du Plan d'urbanisme, la Ville de Montréal a réalisé une étude des sites archéologiques recensés en date de l'année 2003 et des secteurs d'intérêt archéologique. Cette étude s'étend à la partie montréalaise de l'archipel de Montréal, qui comprend l'île de Montréal mais aussi l'île des Sœurs, l'île aux Hérons, l'île aux Chèvres, l'île Dorval et d'autres. Ce faisant, elle assure une vision d'ensemble du territoire et met en perspective les espaces urbanisés où le patrimoine archéologique nécessite des mesures de protection. Pour comprendre la portée de la démarche, il est nécessaire de rappeler

que seule une infime quantité des sites archéologiques sur l'île de Montréal sont connus.

Dans un premier temps, l'étude s'est attachée à localiser précisément et à évaluer les sites archéologiques déjà recensés et inscrits à l'Inventaire des sites archéologiques du Québec, et dans un second temps, à qualifier, localiser et prioriser des secteurs d'intérêt archéologique.

LES SITES ARCHÉOLOGIQUES RECENSÉS

Au Québec, en vertu de la *Loi sur les biens culturels*, tout site archéologique découvert est codifié selon le code Borden et inscrit à l'Inventaire des sites archéologiques du Québec. Le code Borden est un système d'enregistrement des sites archéologiques utilisé à l'échelle du Canada. Il permet de localiser un site archéologique d'après sa position géographique, longitude et latitude (ex. : BjFj), et selon l'ordre successif des découvertes archéologiques (ex. : BjFj-1). Au Québec, c'est le ministère de la Culture et des Communications qui a la responsabilité de tenir l'Inventaire des sites archéologiques de la province et qui attribue les codes Borden.

La Ville de Montréal a donc enrichi le Répertoire informatisé des sites archéologiques des données à l'échelle de l'île de Montréal. Les 191 sites archéologiques recensés en date de 2004 ont été caractérisés individuellement. Les critères utilisés pour cette évaluation sont :

- l'état de conservation physique du site et de son environnement immédiat, en considérant que plusieurs sites archéologiques recensés ont été détruits lors de travaux d'excavation ou ont fait l'objet de fouilles archéologiques ;
- la qualité documentaire des couches et des vestiges archéologiques, leur représentativité, leur unicité, leur ancienneté et, dans certains cas, leur capacité d'évocation.

Deux catégories ont été distinguées : les sites archéologiques intègres qui doivent être protégés et les sites archéologiques altérés qui ne nécessitent aucune mesure de protection. Tous ont été cartographiés, y compris les sites archéologiques altérés car ils sont révélateurs du potentiel archéologique d'un milieu donné.

LES BIENS CULTURELS À STATUT

La notion de bien culturel intègre, d'une part, les sites archéologiques et les biens archéologiques classés et, d'autre part, les sites historiques classés et les monuments historiques classés ou reconnus, l'arrondissement historique du Vieux-Montréal, l'arrondissement historique et naturel du mont Royal, l'arrondissement naturel de Saraguay, les monuments cités et les sites du patrimoine. Tous ces biens ont fait l'objet d'un examen à partir de la documentation disponible afin de déterminer leur intérêt archéologique et, en conséquence, la nécessité d'une protection du patrimoine archéologique sur ces propriétés. Seuls les grands ensembles à statut sont cartographiés, les autres biens culturels étant présentés par arrondissement.

LES SECTEURS D'INTÉRÊT ARCHÉOLOGIQUE ET LES SECTEURS D'INTÉRÊT ARCHÉOLOGIQUE À FORT POTENTIEL

Le secteur d'intérêt archéologique est un territoire susceptible de renfermer des sites et des vestiges des périodes préhistorique, de contact et historique eu égard à ses caractéristiques géomorphologiques, biophysiques, archéologiques et historiques.

Des études plus poussées doivent y être réalisées afin d'évaluer précisément la qualité de préservation du milieu physique. La probabilité de découverte de témoins archéologiques demeure à ce jour difficile à estimer si l'on considère l'environnement et son degré de perturbation moderne. Il est donc nécessaire que les citoyens collaborent en communiquant toute découverte de vestiges dans les secteurs d'intérêt archéologique.

Le secteur d'intérêt archéologique à fort potentiel est un territoire dont l'évaluation du contexte biophysique ainsi que des caractéristiques géomorphologiques, archéologiques et historiques démontre une forte possibilité qu'il recèle des vestiges archéologiques. La qualité de préservation du milieu physique, la densité des témoins archéologiques en sous-sol et/ou hors sol et leur capacité de contribuer à la connaissance constituent des facteurs qui rehaussent le niveau d'intérêt accordé à un endroit particulier. Le secteur d'intérêt archéologique « à fort potentiel » est un territoire où des mesures de protection des sites éventuels sont nécessaires.

Pour chacun des 27 arrondissements de l'île de Montréal, l'identification des secteurs qui présentent un intérêt archéologique constitue une étape préalable à la protection des éventuels témoins archéologiques. Cet exercice, qui est d'ailleurs une première sur le territoire montréalais, est basé sur l'examen et l'évaluation de multiples sources documentant les aspects environnementaux et culturels de ces territoires. Cette étape permet également d'identifier les milieux qui doivent dans l'avenir faire l'objet d'une étude de potentiel et d'un inventaire archéologique.

Les secteurs ont été ciblés en fonction :

- du cadre biophysique et des qualités d'accueil de populations d'un territoire, depuis plusieurs millénaires; ce cadre a été documenté à partir d'études géologiques et géomorphologiques ainsi que par l'examen de cartes topographiques et de photographies aériennes anciennes afin de déterminer la proximité d'un axe de communication hydrographique ou terrestre, l'élévation des terrasses, les types de dépôts de surface, les concentrations de ressources alimentaires de même que l'approvisionnement en eau potable et autres éléments;
- du contexte historique et de l'urbanisme moderne pour déterminer leur capacité à fonder un lieu de nature archéologique et à le préserver; ces contextes ont été documentés à partir de monographies

historiques et par l'examen des cartes des XVII^e, XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles et des photographies aériennes de 1947, 1948 et 1949, de même qu'à partir d'études sur les parcs-nature de l'île de Montréal, les propriétés institutionnelles, les biens culturels à statut et les lieux historiques nationaux, comme le canal de Lachine;

- du contexte archéologique documenté à partir de l'Inventaire des sites archéologiques du Québec ainsi que dans les publications, les rapports inédits et les relevés de découvertes. Des copies de ces études sont maintenant disponibles au Centre de documentation de la Direction du développement urbain de la Ville de Montréal; le répertoire de ces ouvrages peut être consulté sur le site Web de la Ville de Montréal – Patrimoine archéologique.

L'analyse des caractéristiques des sites archéologiques connus permet de dégager des constantes qui influencent le choix des emplacements en fonction des cultures et des périodes, et d'élaborer des modèles archéologiques prédictifs. C'est ainsi que l'on constate, sites archéologiques à l'appui, que les groupes amérindiens de la période préhistorique et les premiers colons français choisissent approximativement les mêmes lieux pour s'établir. Par la suite, la disposition des occupations rurales européennes se démarque de celle des premiers noyaux villageois, au gré du développement des axes de transport terrestre. De plus, des activités spécialisées, tel un moulin à farine ou à scie mu par l'eau, une tannerie artisanale ou, plus tardivement, un complexe industriel, supposent des caractéristiques d'implantation fort différentes. Ces facteurs ont été pris en considération afin de tenter de localiser les territoires qui ont eu la faveur des populations locales depuis le début de l'occupation de l'île de Montréal jusqu'à nos jours.

Les secteurs les plus susceptibles d'abriter des vestiges archéologiques ont ainsi été identifiés et ont fait l'objet d'une inspection visuelle pour estimer leurs caractéristiques générales et observer, plus avant, le degré de conservation d'éventuels vestiges. Certaines modi-

fications modernes majeures, comme l'ajout de remblais en rive, ont été réévaluées par suite de l'inspection visuelle. Les résultats de l'ensemble de ces étapes d'évaluation ont été cartographiés sur une représentation aérienne de l'île de Montréal, l'orthophoto 2002, afin de bien saisir toute la portée de l'urbanisme moderne sur les ressources archéologiques de l'île de Montréal.

Le résultat de cette réflexion qui comporte des limites, car il ne s'agit aucunement d'une étude de potentiel archéologique « fine » de l'île de Montréal, a été cartographié et des textes ont été rédigés en lien avec les catégories identifiées au Plan d'urbanisme : site archéologique recensé intègre, site archéologique recensé altéré, secteur d'intérêt archéologique à fort potentiel, secteur d'intérêt archéologique, grand ensemble à statut.

I.5 Nouvelles perspectives

En résumé, le travail de repérage du patrimoine urbain réalisé dans le cadre du Plan d'urbanisme nous permet d'atteindre plusieurs objectifs et d'ouvrir la réflexion sur le patrimoine dans une perspective d'avenir. Il permet entre autres :

- d'élargir la notion de patrimoine par rapport à ce qu'on retrouvait dans le Plan d'urbanisme de Montréal de 1992 et dans plusieurs des plans d'urbanisme des anciennes villes qui se sont jointes à Montréal ;
- de contribuer à accroître l'intérêt de certains arrondissements pour les problématiques de conservation du patrimoine et d'en sensibiliser d'autres à l'importance de cet enjeu ;
- d'amorcer une exploration de nouvelles notions que l'on rattache depuis peu à la question patrimoniale dans les outils de gestion municipaux (patrimoine moderne, ensembles urbains, éléments de paysage, patrimoine archéologique, etc.) ;
- de contribuer à l'identification d'enjeux locaux et métropolitains quant à la protection du patrimoine ;
- de développer une vision globale et partagée en vue d'une planification et d'une action concertées en matière de patrimoine, en positionnant mieux le patrimoine dans la dynamique du développement urbain.

2.

HISTORIQUE

L'arrondissement de Ville-Marie est le cœur historique de la cité. Toute la ville préindustrielle d'avant 1850 tient dans ce territoire et le patrimoine immobilier qui s'y rattache. De plus, tout le centre-ville ancien et actuel s'y trouve. C'est ainsi que les quartiers anciens et modernes se côtoient, offrant une image de contrastes. Historiquement, c'est là que les activités économiques, commerciales, politiques, administratives, religieuses, sociales, culturelles et urbaines de Montréal prennent forme et se développent. Le territoire, qui va du fleuve à la montagne, compte des témoins significatifs et toujours lisibles de toutes les époques. Certains de ces témoins sont devenus des icônes montréalaises, comme les tours du séminaire, l'église Notre-Dame, la rue Sainte-Catherine et le boulevard Saint-Laurent, la gare Windsor, le mont Royal et sa croix, l'édifice Aldred, la Place Ville-Marie, Habitat 67 et le réseau souterrain.

La ville coloniale française (1642-1760)

En mai 1642, Paul de Chomedey de Maisonneuve installe une fragile colonie à l'embouchure de la Petite Rivière. Déjà, cet endroit est un lieu préhistorique d'échanges. C'est là que Maisonneuve fonde Ville-Marie dans l'esprit missionnaire de la réforme catholique. Il veut créer une société catholique où vivraient en harmonie Amérindiens et Français. Ce n'est toutefois pas sur ce site fondateur que la ville naissante se développera, mais plus au nord.

Pendant tout le Régime français, les institutions religieuses montréalaises sont uniquement catholiques. C'est ainsi que des communautés religieuses de femmes comme les Hospitalières de Saint-Joseph soignent les malades à l'Hôtel-Dieu de Montréal, que les Sœurs Grises tiennent un hospice à l'Hôpital général et que les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame enseignent aux jeunes filles. Les communautés d'hommes comme les jésuites et les récollets jouent un rôle plus spirituel auprès de la population et œuvrent aussi comme missionnaires en territoire amérindien. Quant aux prêtres de Saint-Sulpice, ils deviennent seigneurs de l'île en 1663 et sont également curés de

la paroisse Notre-Dame. Toutes ces congrégations, propriétaires de bâtiments imposants accompagnés de jardins et entourés de murs, sont installées sur le territoire de l'actuel arrondissement historique du Vieux-Montréal.

L'idéal religieux, important au moment de la fondation de Montréal, cède toutefois vite la place à des intérêts économiques. Situé en aval des rapides de Lachine, Montréal est placé à un point de rupture de charges sur le parcours du fleuve Saint-Laurent. Dès le XVII^e siècle, cet accident géographique permet à Montréal d'occuper une place centrale dans le commerce des fourrures, alors la base de l'économie de la Nouvelle-France. La matière première provient de l'intérieur du continent, passe par Montréal et est acheminée à la clientèle européenne. Ce commerce prospérera pendant près de deux siècles et sera à l'origine du rôle de plaque tournante économique continentale que Montréal jouera pendant trois siècles. La Compagnie des Indes, qui détient le monopole de l'exportation des peaux de castor au XVIII^e siècle (jusqu'à la conquête, en 1760), achète en 1745 le château Ramezay, qui sera incendié en 1754. La Compagnie agrandit le bâtiment en recyclant certains éléments de l'ancien hôtel du gouverneur de Montréal (Ramezay). Il constitue l'un des meilleurs témoins du commerce des fourrures qui avait cours sous le Régime français. De plus, les grands marchands de fourrures s'établissent sur le territoire actuel du Vieux-Montréal, où se concentre alors l'activité économique. Ils côtoient des commerçants de toutes sortes qui y ont pignon sur rue ainsi que des artisans qui y tiennent boutique. De plus, Montréal est le point de convergence de l'économie locale, des marchés publics s'y tenant régulièrement.

Ville frontière, Montréal est régulièrement menacée par les attaques iroquoises. Pour assurer la sécurité et la protection de sa population, la ville naissante est entourée, dès 1687, d'une palissade de bois. Après 1713, le système de défense de la colonie française est restructuré et, entre 1717 et 1738, la palissade est remplacée par une enceinte fortifiée, œuvre de l'ingénieur du roi Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, enceinte qui ne servira cependant jamais mais dont une partie des vestiges est mise en valeur au champ de Mars.



Vue des jardins, s.d., <http://www.bnquebec.ca>

Sous le Régime français, les différentes institutions religieuses aménagent des jardins dans leur cour. C'est le cas au séminaire des prêtres de Saint-Sulpice, qui planifient un jardin traversé par des allées rectilignes. Ce jardin évoluera au fil du temps.

À la fin du XVII^e siècle, les sulpiciens fondent la mission amérindienne de la montagne. Ils construisent un fort sur le versant sud du mont Royal. Là s'installe une population composée de différentes nations amérindiennes et dont les hommes servent de guerriers pour la défense de la colonie. Ces groupes comptent alors pour une part significative de la population montréalaise. Par ailleurs, l'île Sainte-Hélène, connue et abordée par Champlain, est la propriété de la famille LeMoyne, seigneur de Longueuil, qui y installe manoir et moulin banal. Toutefois, lors des derniers moments de la Nouvelle-France en 1760, des travaux de fortifications sont réalisés en catastrophe pour défendre Montréal contre l'armée britannique. Montréal capitulera sans combattre.

Dès le XVII^e siècle, la trame urbaine actuelle du Vieux-Montréal est conçue, dans ses grandes lignes, par le sulpicien Dollier de Casson. Il s'appuie sur le réseau initial des rues et chemins déjà existants, qu'il restructure. Cette grille des rues demeure relativement stable malgré les changements majeurs que connaîtra le Vieux-Montréal au fil du temps, et elle est encore aujourd'hui l'un des témoins les plus anciens de l'organisation urbaine montréalaise. À la suite d'incendies dévastateurs à l'intérieur des fortifications, l'interdiction de construire en bois change l'aspect physique de la ville. C'est ainsi que les maisons de pierre grise de Montréal modèlent désormais le paysage de ce territoire. Ce ne sera toutefois pas le cas des faubourgs, qui, à partir du XVII^e siècle, se développent à l'extérieur des portes de la ville fortifiée : faubourg Bonsecours, faubourg Saint-Joseph ou des Récollets, faubourg Saint-Laurent et faubourg Sainte-Marie.

Centre du pouvoir seigneurial à Montréal, le séminaire de Saint-Sulpice, construit par la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, sert de manoir seigneurial depuis sa construction (1684-1687) et jusqu'en 1840. De plus, le gouverneur de Montréal, Claude de Ramezay, se fait construire un hôtel particulier en 1705.

Outre la trame et les nombreux noms de rues du Vieux-Montréal, il reste de cette période les grands axes qui traversent les faubourgs : la rue Notre-Dame et le boulevard Saint-Laurent. De plus, quelques bâtiments subsistent et sont toujours lisibles : le Vieux Séminaire de Saint-Sulpice, l'Hôpital général, le château Ramezay, deux tours du fort de la Montagne, une maison de faubourg sur la rue Saint-Louis ainsi que les vestiges des fortifications. Rares, tous ces éléments constituent les témoins historiques les plus anciens de l'arrondissement.



PINSONEAULT, A.-R. *Atlas of the Island of Montreal and Ile Bizard*, 1907, BNQ-M

Cote: G 1144 M65G475 P5 1907 CAR

À l'ouest, l'organisation du territoire est plus homogène. Les îlots avec ruelles planifiées et les lots aux dimensions standardisées font leur apparition au sud de la rue Sherbrooke dans les années 1840.

La ville coloniale britannique (1760-1850)

L'arrivée des Britanniques en 1760 vient changer l'organisation politique de tout le territoire de la Nouvelle-France et affecte donc Montréal. De ville coloniale française qu'elle était depuis sa fondation, Montréal devient une ville coloniale britannique. Le cœur de la cité, avec ses activités économiques, religieuses ou militaires, est toujours concentré dans le territoire du Vieux-Montréal et le caractère physique de la ville change peu. Les nouveaux bâtiments qui se construisent, comme la maison du Calvet à la fin du XVIII^e siècle, conservent les caractéristiques des bâtiments issus de l'époque de la Nouvelle-France.

Bien que l'apport de la colonisation britannique soit timide après 1760, la composition ethnique de Montréal évolue. Les Anglais et les Écossais d'origine introduisent sur le territoire leurs institutions religieuses, comme l'Église d'Angleterre et l'Église presbytérienne (Écosse). Pour la pratique de leur religion, ils utilisent d'abord les anciennes chapelles des récollets et ensuite celles des jésuites. Parallèlement, en 1777, les Juifs construisent la première synagogue au Canada, sur la rue Notre-Dame.

À la fin du XVIII^e siècle, les marchands montréalais estiment que les fortifications sont un frein à la circulation des marchandises. Ils font des pressions politiques pour que ces fortifications, inutiles selon eux, soient démantelées. Ils ont gain de cause et la démolition s'échelonne entre 1804 et 1817, entraînant des transformations majeures de l'aspect de la ville. C'est ainsi qu'un plan des Commissaires est proposé, sur lequel, dans un souci d'embellissement, il est planifié des emprises plus larges pour les rues Saint-Jacques, Craig (Saint-Antoine), des Commissaires (de la Commune) et McGill. De plus, la démolition des fortifications permet maintenant une ouverture de la ville sur les faubourgs, qui connaissent alors une croissance remarquable due en particulier au mouvement migratoire dont Montréal est le théâtre.

Des transformations majeures sont en voie de réalisation. Sont alors aménagés le champ de Mars (1810-1813) et le marché Neuf (1808) – l'actuelle place Jacques-Cartier – où la colonne Nelson est érigée en 1809. De plus, la première église Notre-Dame, construite au centre de la rue du même nom, est démolie pour faire place à l'église actuelle (1824-1829). Elle est à son époque le plus imposant édifice religieux de la colonie. Plus à l'est, M^{gr} Jean-Jacques Lartigue érige la première église Saint-Jacques (1823), qui deviendra la cathédrale du diocèse de Montréal deux ans plus tard. Elle sera incendiée en 1852. À l'ouest, les Irlandais catholiques amassent des fonds pour la construction de l'église St. Patrick (1843-1847) afin de répondre à leurs besoins, tandis que les différentes églises protestantes construisent leurs propres lieux de culte, abandonnant l'église des récollets et celle des jésuites dont l'ensemble conventuel sera incendié en 1803. C'est ainsi que l'église presbytérienne St. Gabriel date de 1792 et que la cathédrale anglicane Christ Church est érigée sur la rue Notre-Dame et inaugurée en 1814. Pour compléter ce tableau, d'autres églises protestantes sont construites, comme l'American Presbyterian en 1826 et le deuxième temple Congregational en 1834. Tous ces lieux de culte protestants sont aujourd'hui disparus. De plus, vers 1839, les Juifs érigent leur deuxième synagogue à Montréal. Ces constructions illustrent la diversité des tendances religieuses de l'époque et l'impact de ces lieux de culte sur le paysage urbain. Durant cette période, les anglo-protestants se dotent d'institutions qui leur sont propres. Notamment, en 1817, la Ladies Benevolent Society fonde le Montreal General Hospital dont le bâtiment est érigé en 1819 sur la rue Dorchester (l'actuel boulevard René-Lévesque).



La rue Notre-Dame en 1842, <http://www.bnquebec.ca>

En 1842, l'église Notre-Dame est l'édifice le plus imposant de Montréal.

Dès la fin du XVIII^e siècle, le flanc sud de la montagne attire les riches marchands de fourrures comme James McGill, Simon McTavish et Joseph Frobisher qui se construisent d'importantes maisons de campagne entourées de vergers. En 1813, James McGill lègue son vaste domaine de Burnside pour la construction du McGill College, l'actuelle université McGill.

Élaboré au XVII^e siècle, le rêve des sulpiciens de contourner les rapides de Lachine est enfin réalisé en 1825, moment où le canal de Lachine est ouvert à la navigation. Grâce à cette nouvelle voie navigable, Montréal s'affirme comme plaque tournante de l'économie canadienne. Le canal permet d'améliorer singulièrement la pénétration des marchandises à l'intérieur du continent, ce qui donne le coup d'envoi du développement du port de Montréal. Les berges se transforment, des quais se construisent et Montréal devient un véritable port de mer en lien avec l'Atlantique. Parallèlement, le Vieux-Montréal demeure toujours le centre des activités commerciales et financières. C'est là que se construisent les maisons-magasins et les entrepôts portuaires et, en 1845, sur la rue Saint-Jacques au nord de la place d'Armes, la Banque de Montréal fait construire un édifice somptueux face à la nouvelle église Notre-Dame.

Les terrains situés directement à l'ouest du Vieux-Montréal deviennent particulièrement attrayants pour le développement. Au sud du faubourg Saint-Joseph ou des Récollets, se constitue un secteur longtemps appelé Griffintown, du nom de Mary et Robert Griffin qui y font lotir un vaste terrain au tout début du XIX^e siècle. Ce lotissement est la plus grande planification urbaine sur l'île depuis celle de Dollier de Casson. Il formera plus tard le quartier Sainte-Anne – dont une partie est située dans l'arrondissement du Sud-Ouest – et sera longtemps associé aux Irlandais, qui seront nombreux à travailler à la construction du canal de Lachine. Une centaine d'habitations sont déjà construites en 1824. De plus, ce secteur commence à s'industrialiser, profitant de la proximité de la nouvelle voie d'eau. Des fonderies s'y installent. Elles seront au cœur de l'industrialisation, en particulier grâce la production de moteurs à vapeur.



Immigrants Arriving at Montréal, sans date, <http://www.bnquebec.ca>, Collection Cartes postales, CP 5651

Tout au long du XIX^e et du XX^e siècles, le port de Montréal est une porte d'entrée importante pour les différents groupes d'immigrants qui tentent de s'établir au Canada.

Dans les années 1840, pendant que Griffintown se développe et se densifie, les activités commerciales et portuaires intenses dans la vieille ville donnent le signal de l'exode de la bourgeoisie, qui résidait jusqu'alors dans le Vieux-Montréal. Au sud de la rue Sherbrooke, dans le quartier Saint-Antoine, les grandes terres des McTavish et Redpath, par exemple, sont achetées par des hommes d'affaires qui investissent dans le développement immobilier. Sur ce territoire, nommé *new town*, un plan d'aménagement novateur à Montréal est avancé par l'architecte John Wells. Influencé par la tradition britannique et s'adressant à une clientèle bien nantie, Wells propose une organisation spatiale qui compte des rues beaucoup plus larges agrémentées de squares. Les lots sont étroits et profonds et ils obligent la construction de maisons unifamiliales contiguës (terrasses, *town houses*). Pour la première fois à Montréal, on introduit des ruelles qui font partie intégrante du nouveau lotissement. Ces terrains sont construits dans les décennies suivantes.

Durant la première moitié du XIX^e siècle, la population augmente grâce à l'immigration internationale et rurale. Une partie de ces nouveaux Montréalais vit alors dans des conditions précaires. À cette époque, les différents paliers de gouvernement n'interviennent pas directement dans le domaine des services sociaux. Règle générale, les catholiques – francophones et anglophones – constituent une part importante de la population à faible revenu. Sous l'impulsion de M^{gr} Bourget, évêque de Montréal de 1840 à 1876, l'Église catholique organise donc un réseau de charité. De nouvelles communautés religieuses sont fondées à Montréal ou encore arrivent d'Europe pour lutter contre les effets de la pauvreté. Les Sœurs de la Miséricorde s'occupent des filles-mères et des femmes indigentes; les Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers, des délinquantes; les Sœurs de la Providence, des pauvres et des femmes âgées et infirmes. Plus tard, les Frères de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul œuvrent auprès des délinquants. Pour desservir ces popula-

tions, d'imposants ensembles institutionnels se construisent à l'extérieur du territoire du Vieux-Montréal, dont plusieurs à l'est du boulevard Saint-Laurent.

En 1833, la première charte de la Corporation de la cité de Montréal entre en vigueur, avec Jacques Viger comme premier maire. Une nouvelle ville naît et le pouvoir municipal s'installe tout naturellement dans le cœur de l'ancienne ville fortifiée. Conçues par Jacques Viger, les armoiries de la ville illustrent les quatre principaux groupes ethniques qui y vivent : Anglais (rose), Écossais (chardon), Irlandais (trèfle) et Canadiens (castor), représentation symbolique d'alors pour les francophones. Cette première charte n'est pas renouvelée en 1836 – le climat politique, très agité, mènera en 1837 à des affrontements violents entre les tenants du parti Patriote et ceux du parti Tory. En 1840, une nouvelle charte est accordée. par suite des recommandations du *Rapport Durham*, le Haut et le Bas-Canada sont réunis et, de 1844 à 1849, Montréal, en raison de sa situation géographique avantageuse, est la capitale du Canada-Uni. Le Parlement siège alors au marché Sainte-Anne, sur l'actuelle place D'Youville. Toutefois, en 1849, à la suite d'une émeute, l'édifice est incendié et l'année suivante, Montréal perd définitivement son titre de capitale du Canada.



Bonsecours market and Church, Montreal, sans date,
<http://www.bnquebec.ca>, Collection Cartes postales, CP 2908

Inauguré en 1847, le marché Bonsecours aura différents usages. Outre sa fonction commerciale, ce grand édifice pour l'époque compte une salle de concert à l'étage et il sert d'hôtel de ville de 1852 à 1878. À la fin du XIX^e siècle, seule la fonction de marché public subsiste.

Une métropole en formation (1850-1900)

Cette période commence par un événement tragique. En effet, les 9 et 10 juillet 1852, deux incendies, coup sur coup, dévastent l'est de la ville. L'église Saint-Jacques, alors la cathédrale du diocèse de Montréal, ainsi que le palais épiscopal sont complètement rasés. La brasserie Molson est également au nombre des sinistrés. Le secteur touché par le feu est densément peuplé et il compte de nombreuses maisons de bois. Cette catastrophe jette environ 10 000 personnes à la rue et détruit près de 1 200 habitations. Après ces malheureux événements, la construction de maisons de bois est interdite dans la ville. Le siège du palais épiscopal s'installe temporairement dans l'Asile de la Providence, dont la chapelle sert de cathédrale. En 1855, le siège de l'évêché est déménagé dans l'ouest de la ville, dans le quartier Saint-Antoine, et une cathédrale temporaire est érigée. D'autre part, la brasserie Molson sera reconstruite et les nouvelles habitations du quartier devront suivre les nouvelles normes.

Pendant toute la dernière moitié du XIX^e siècle, Montréal devient la métropole incontestée du Canada, grâce entre autres à son activité industrielle et commerciale intense. De plus, Montréal est au centre d'un réseau de transport routier, maritime et ferroviaire transcontinental et international. Le Vieux-Montréal est toujours le cœur économique de la ville. Les activités financières se concentrent sur la rue Saint-Jacques, les activités portuaires s'améliorent grâce à de nouvelles installations, les activités commerciales, en pleine mutation, entraînent la construction de magasins-entrepôts et les nouvelles activités ferroviaires changent la relation de la ville avec le reste du continent. Montréal est une force à la fois centripète, puisqu'elle est un point de convergence, et une force centrifuge, étant un lieu de distribution de produits fabriqués ou en transit sur son territoire. La plaque tournante continentale qu'est Montréal prend de l'ampleur.

En 1850, le fleuve est dragué entre Montréal et Québec. Les transatlantiques peuvent maintenant pénétrer jusqu'à Montréal et des services maritimes réguliers s'établissent avec l'Angleterre. La Commission du Havre prend divers moyens pour soutenir la concurrence avec les ports états-uniens, ouverts toute l'année. Le rivage d'origine disparaît alors sous les nouvelles installations portuaires. Des quais en maçonnerie sont mis en place sur une longueur de plus d'un kilomètre, des jetées pénètrent dans le fleuve en eau plus profonde, des bassins sont formés et des hangars font leur apparition sur les quais. Des murs sont également aménagés en protection contre les inondations et les crues. En 1885, les premiers silos à grain apparaissent et, en 1871, un premier lien ferroviaire est établi avec le port et le système ferroviaire.

La compagnie britannique Grand Trunk Railway est fondée en 1852 dans le but de créer un réseau pan-canadien en relation avec les grandes villes états-uniennes, dont le pivot est Montréal. C'est le coup d'envoi d'une concurrence de plus d'un siècle entre les compagnies ferroviaires qui veulent occuper des sites stratégiques sur le territoire montréalais. Le Grand Trunk entreprend, entre 1854 et 1859, la construction du pont Victoria qui va permettre à Montréal d'être désormais en contact constant avec le continent nord-américain, en particulier avec la côte est des États-Unis. Montréal devient le centre névralgique du transport ferroviaire au Canada, le nouveau pont s'ajoutant aux infrastructures portuaires déjà en place. Voies ferrées, terminus, activités de transbordement et transport de passagers nécessitent des espaces d'envergure. En 1881, la compagnie de chemin de fer Canadien Pacifique (CP) naît et offre une concurrence féroce au Grand Trunk. Elle construit d'immenses ateliers ferroviaires sur l'avenue De Lorimier pour la production et l'assemblage de locomotives, ateliers qui contribueront au développement des quartiers environnants. De la gare du square Dalhousie (1882-1883), située à l'angle des rues Notre-Dame et Berri, part le premier train

transcontinental. Peu de temps après, deux gares terminales prestigieuses sont érigées : la gare Windsor (1887-1888) dans l'ouest et l'hôtel-gare Viger (1896-1898) dans l'est.

Comme le cœur de l'ancienne ville vibre au diapason des activités commerciales et financières, certaines communautés religieuses, propriétaires d'ensembles institutionnels depuis le début de la colonie, cherchent d'autres lieux pour offrir leurs services. C'est ainsi que, dans les années 1860, les communautés religieuses féminines comme les Hospitalières de Saint-Joseph (Hôtel-Dieu) et les Sœurs Grises (Hôpital général) déplacent leurs installations plus au nord. L'Hôtel-Dieu est rasé et l'Hôpital général partiellement démoli. Toutefois, elles conservent leurs terrains situés dans la vieille ville et contribuent aux nouvelles fonctions commerciales du secteur en construisant de grands ensembles homogènes de magasins-entrepôts. Par ailleurs, le commerce de détail se développe surtout sur les rues Notre-Dame, Saint-Jacques et Saint-Paul. Quoique cette activité soit bien installée dans la vieille ville, certains propriétaires commencent déjà à se déplacer à l'extérieur de cette zone dès le milieu des années 1860. C'est le cas d'Henry Morgan, qui s'installe au square Victoria afin de se rapprocher de sa clientèle. Cette tendance prend de l'ampleur à la fin du XIX^e siècle, alors que plusieurs grands commerces de détail comme Morgan (1890), Birks (1894) et Ogilvy (1896) optent surtout pour l'ouest de la rue Sainte-Catherine, posant ainsi le premier jalon d'un nouveau centre-ville commercial. Quant au magasin Dupuis & Frères (1868), il dessert la population de l'est de la rue Sainte-Catherine.

Les églises protestantes s'implantent là où la population s'établit, soit au nord-ouest du cœur de la cité. Ce sera d'abord l'église anglicane St. George, en 1842, sur la rue De La Gauchetière. Plus au nord, la Christ Church, qui est la cathédrale anglicane (1856-1859), la petite église anglicane St. James the Apostle

(1864) et l'église méthodiste St. James (1887-1889) sont construites sur la rue Sainte-Catherine. Une exception de taille est à signaler : la cathédrale catholique Saint-Jacques-le-Majeur (1870-1894), qui prendra le nom de Marie-Reine-du-Monde, est érigée en plein cœur de ce secteur surtout anglo-protestant.

Les quartiers entourant l'ancienne ville se développent de toutes parts. Le nord-ouest du quartier Saint-Antoine, dont une partie inclut les flancs de la montagne, attire toujours la grande bourgeoisie montréalaise. Celle-ci, dans la foulée des McTavish et des McGill, se fait construire de somptueuses résidences conçues par des architectes réputés. On y compte les Allan, les Van Horne, les Forget, pour ne donner que quelques exemples. Ce secteur sera désigné plus tard sous le nom de Square Mile. Outre les riches Montréalais, de grands ensembles institutionnels comme le Grand Séminaire de Montréal (1854-1857) et l'hôpital Royal Victoria (à partir de 1891) s'établissent sur les flancs du mont Royal. Entre-temps, en 1872, la Ville de Montréal achète un terrain sur la montagne qui, aménagé par l'architecte paysagiste états-unien Frederick Law Olmsted, devient le parc du Mont-Royal. Toutes ces interventions sur la montagne confirment ce lieu comme un site prestigieux.



Les Sports d'hiver au Canada. Montréal. Le Club de Toboggan du mont Royal, sans date, <http://www.bnquebec.ca>, Collection Cartes postales, CP 5033

La montagne permet la pratique de différents sports d'hiver, dont le toboggan et la raquette.

Durant cette période, le secteur de Griffintown s'industrialise rapidement et surtout se spécialise. Occupé par quelques fonderies au début du XIX^e siècle, il devient le berceau de la métallurgie montréalaise. En effet, de nombreuses fonderies importantes s'y installent, notamment Ives and Allen, Darling, City Foundry. Face à la concentration de ces industries lourdes, le caractère résidentiel s'effrite.

Une bourgeoisie canadienne-française plus modeste s'établit à l'est, autour du square Viger et dans l'axe des rues Saint-Denis et Saint-Hubert. En 1876, la première université francophone de Montréal est fondée : il s'agit d'une succursale de l'Université Laval. Elle occupera différents locaux dans les environs pendant une vingtaine d'années; en 1895, un édifice est enfin construit pour loger l'institution sur la rue Saint-Denis. Ainsi localisée, la vie universitaire permet l'émergence d'un authentique quartier latin. Plus généralement, la ville attire une nombreuse main-d'œuvre d'origine rurale venue travailler dans les industries montréalaises alors en pleine expansion. Plus à l'est, une population dense gravite autour de la brasserie Molson, installée dans le secteur depuis le XVIII^e siècle, de la Canadian Rubber et de la MacDonald Tobacco. Les quartiers qui entourent ces usines se composent de petits lots, et les quadrilatères (îlots) sont sans ruelle. Dans ce type de lotissement, c'est la porte cochère, toujours visible dans ce secteur, qui donne accès aux maisons en fond de cour ainsi qu'à l'entreposage de combustibles. Par ailleurs, la paroisse Notre-Dame, desservie par les prêtres de Saint-Sulpice, est l'unique paroisse pour l'ensemble de la population catholique jusqu'en 1865. Les églises et chapelles catholiques érigées dans les limites de la ville n'en sont que des dessertes. Après une longue lutte avec les sulpiciens, M^{gr} Bourget, évêque du diocèse de Montréal, reçoit l'autorisation de Rome d'ériger des nouvelles paroisses. C'est ainsi que naissent sur le territoire de la paroisse Notre-Dame, les paroisses de : Sainte-Brigide (1867), Saint-Vincent-de-Paul (1867) et Sacré-Cœur-de-Jésus (1874), entre autres.



PINSONEAULT, A.-R. *Atlas of the Island of Montreal and Ile Bizard*, 1907, BNQ-M

Cote: G 1144 M65G475 P5 1907 CAR

En 1907, le parc Somher et le square Viger sont des lieux de loisirs et de détente dans ce quartier densément peuplé.



Montréal. *École Polytechnique*, sans date,
<http://www.bnquebec.ca>, Collection Cartes postales, CP 2657

De 1905 à 1958, l'école Polytechnique est située sur la rue Saint-Denis en face de l'église Saint-Jacques et surtout à proximité de l'Université Laval à Montréal. À sa construction, elle est au cœur du quartier latin.

En plein cœur du Vieux-Montréal, la rue Notre-Dame devient le point d’ancrage du pouvoir municipal. En effet, de 1852 à 1878, les délibérations du conseil municipal se tiennent au marché Bonsecours. Mais ce bâtiment ne correspond plus aux besoins grandissants de l’administration municipale. La Cité de Montréal affirme son pouvoir politique en se dotant d’un hôtel de ville imposant sur le promontoire de la rue Notre-Dame, dominant ainsi la place Jacques-Cartier.

Le cœur de la métropole (1900-1945)

Cette période est secouée par des événements marquants de l’histoire mondiale : deux guerres mondiales – 1914-1918 et 1939-1945 – et, à partir de 1929, une crise économique majeure. Toutefois, au début du XX^e siècle, Montréal demeure le centre industriel, économique et financier le plus important du Canada. Il s’appuie sur un réseau de transport ferroviaire et maritime toujours plus efficace, en lien avec les grandes villes du continent. Le secteur tertiaire est en pleine expansion. On assiste alors à un boom de construction d’immeubles de bureaux d’une dizaine d’étages, comme les édifices de la Sauvegarde (1913), puis de gratte-ciel d’une vingtaine d’étages, tel celui de la Banque Royale (1926-1928).

Au centre-ville, la concurrence est toujours forte entre les compagnies de transport ferroviaire pour occuper les positions stratégiques ou encore pour améliorer les services. C’est ainsi qu’au début du siècle, la gare Windsor, propriété du Canadien Pacifique, entreprend un réaménagement important en agrandissant ses espaces afin de permettre, entre autres, une circulation plus efficace des passagers et des bagages. Par ailleurs, à la même époque, le Canadien Nord, absorbé plus tard par le Canadien National et concurrent du Canadien Pacifique, imagine un plan audacieux qui lui donnera accès au centre-ville par le nord. Pour ce faire, cette compagnie achète d’immenses terres au nord de la montagne – qui formeront le territoire de Ville Mont-Royal – et creuse un tunnel sous le mont Royal, débouchant sur le centre-ville, à deux pas de la gare Windsor. Dans les

années 1910, pour compléter ce coup d’éclat, le Canadien Nord projette de construire un immense complexe incluant des immeubles de bureaux d’une dizaine d’étages autour d’une gare à deux niveaux. Ce projet ne se concrétisera pas, mais l’idée subsiste et se traduit par la construction, entre 1938 et 1943, de l’édifice de la gare Centrale, le premier jalon d’un complexe beaucoup plus vaste réalisé dans les années 1960.



Tiré de *Le Port de Montréal au Soixantième Anniversaire de la Confédération*, p. 35

En 1927, les activités portuaires sont intenses. Ce secteur du port est situé à proximité des gares terminales Dalhousie et Viger.

Au tournant du XX^e siècle, le port est réaménagé en utilisant les dernières technologies : de nouveaux quais et jetées sont construits, notamment le quai Bickerdike, des entrepôts en béton et acier s'élèvent, d'immenses silos en béton armé longent maintenant le port, dont le silo n° 2 qui, avec ses 15 étages, devient en 1912 le plus haut bâtiment de Montréal. Dans les années 1920, grâce à la mise en place de ces gigantesques et modernes infrastructures portuaires en lien avec le système ferroviaire, Montréal continue son ascension et constitue le premier port d'Amérique en ce qui a trait au transit de tonnage des céréales. Pour ce qui est du transport des passagers, elle se situe immédiatement après New York. La réputation internationale du port de Montréal n'est plus à faire et la métropole est devenue un centre intermodal de premier plan en Amérique du Nord.

La rue Saint-Jacques joue toujours un rôle essentiel dans les activités financières montréalaises et canadiennes. Ainsi, entre 1926 et 1928, l'importante Banque Royale y fait construire la plus haute tour de l'empire britannique, avec un hall d'entrée somptueux. Malgré cela, le centre-ville commercial se déplace de façon irréversible et la tendance amorcée quelques décennies plus tôt se poursuit. Il est dorénavant situé au nord-ouest du Vieux-Montréal, entre les squares Dominion et Phillips, de part et d'autre de la rue Sainte-Catherine. Cette rue deviendra l'artère commerciale et culturelle la plus célèbre de Montréal. Dans les années 1910, des immeubles de bureaux s'y installent et d'autres magasins à rayons suivent. Entre l'ancien et le nouveau centre-ville, le territoire est occupé par quelques industries manufacturières, en particulier le secteur de l'imprimerie nommé Paper Hill et celui de la fourrure, autour des rues Saint-Alexandre et De Bleury.



Montreal, shopping district, St. Catherine St. W., sans date, <http://www.bnquebec.ca>, Collection Cartes postales, CP 3029

Cette photo, prise à la fin des années 1920, illustre la popularité de la rue Sainte-Catherine comme lieu de magasinage. Au centre, sur la droite, on aperçoit le magasin à grande surface Eaton avant qu'il ne soit rehaussé à neuf étages.

Même si, au début du XX^e siècle, de somptueuses maisons continuent d'être construites dans le Square Mile, une nouvelle manière de vivre s'offre aux familles fortunées: les appartements de luxe. Le Linton Apartments (1906-1907) et Le Château (1924-1925) illustrent cette tendance. Ces appartements comportent des avantages certains. Outre des pièces spacieuses et bien éclairées ainsi que des salles de bain avec eau chaude, ils offrent différents services, comme un escalier particulier et un ascenseur de service. Plusieurs de ces appartements sont construits sur la rue Sherbrooke Ouest, à proximité du centre-ville. Ils contribuent à donner un caractère prestigieux à cette artère, d'autant plus qu'ils sont situés non loin du Ritz Carlton (1912), un hôtel de marque, et du magasin de luxe Holt Renfrew (1937).



Linton Apartments, Sherbrooke Street, Montreal, sans date, <http://bnquebec.ca>, Collection Cartes postales, CP 5153

Situés au centre-ville sur la prestigieuse rue Sherbrooke dans l'ouest, les appartements Linton offrent un décor luxueux adapté aux besoins d'une clientèle à l'aise.

Pendant que la ville est en pleine croissance avant la Première Guerre mondiale et que les acteurs économiques augmentent rapidement le stock immobilier, la Ville se dote d'infrastructures publiques importantes: une cour municipale, des postes de police, des casernes de pompiers, des marchés et bains publics, des parcs et squares et une bibliothèque municipale. En 1908, environ trente ans après avoir créé le parc du Mont-Royal, la Ville acquiert l'île Sainte-Hélène du gouvernement fédéral, qui conserve l'usufruit de certains secteurs. L'île, qui est fréquenté par les Montréalais grâce à des navettes, devient toutefois plus facilement accessible à partir de 1930, avec l'inauguration du pont du Havre (pont Jacques-Cartier).

Dans la première moitié du XX^e siècle, des gratte-ciel s'élèvent et viennent changer l'échelle des immeubles de la ville, autant en hauteur qu'en surface au sol. Ils symbolisent le dynamisme économique nord-américain. À la fin des années 1920, grâce à des règlements municipaux plus flexibles, des gratte-ciel plus imposants peuvent être érigés. C'est ainsi que sont construits les immeubles Beaver Hall de la Bell Telephone Company of Canada, de la Banque Royale, de l'Aldred et de la Sun Life, qui transforment le paysage montréalais. D'autres éléments s'ajoutent alors à la silhouette de la ville. Une croix lumineuse est érigée sur le mont Royal, créant un point de repère important sur la montagne. Aussi, la construction du pont Jacques-Cartier, d'abord nommé le pont du Havre, s'achève en 1930. Conçu pour répondre à l'accroissement de la circulation routière, le pont illustre l'importance que prennent l'automobile et le camionnage dans le domaine des communications terrestres et marque fortement le paysage de Montréal.

La crise économique d'ampleur internationale de 1929 déstabilise l'économie montréalaise, qui dépend de la vigueur de l'activité économique canadienne, nord-américaine et mondiale. Dans les années 1930, la Ville entreprend des constructions

civiques afin de donner de l'emploi à une population fortement touchée par le chômage. Des bains et marchés publics, des viaducs et le chalet du mont Royal font leur apparition et en 1936, sur l'île Sainte-Hélène, commencent les travaux d'aménagement conçus par Frederick G. Todd. La Seconde Guerre mondiale viendra redonner vie à l'économie montréalaise, les commandes de matériel militaire stimulant l'industrie. Le réseau de transport en place sera mis à profit pour soutenir l'effort de guerre canadien en acheminant les produits fabriqués à Montréal.

Le Vieux-Montréal et le centre-ville moderne (1945-2004)

L'après-guerre est une période d'euphorie et d'effervescence économique, en particulier dans la construction. Malgré cela, la base de l'économie traditionnelle, qui compte sur le secteur manufacturier et sur les transports, s'effrite. Toronto, qui concurrence sérieusement Montréal depuis le début du XX^e siècle, la supplante comme métropole du Canada peu après la Seconde Guerre mondiale. Le port de Montréal perd sa position dominante particulièrement en raison de l'aménagement de la Voie maritime du Saint-Laurent (1959) exigé par les états du Mid-West américain et de l'augmentation de la taille des navires, mal desservis par ce port en eau peu profonde. Dans les années 1980, les activités de manutention se déplacent vers l'est et certaines installations doivent être démolies. Le gouvernement fédéral, propriétaire du terrain désaffecté, procède à des consultations publiques auprès des Montréalais concernant l'avenir du Vieux-Port, à la suite de quoi les espaces sont réaménagés et deviennent des lieux de détente et d'interprétation historique accessibles à tous. Par ailleurs, les activités ferroviaires, si importantes pour l'économie montréalaise, diminuent avec l'essor du transport des marchandises par camion : dorénavant, les entreprises s'installent le long des autoroutes. D'autre part, à la fin du XX^e siècle, dans le domaine du transport des passagers, la popularité du train de banlieue apporte un regain d'activité certain aux gares Windsor et Centrale.

Dans les années 1950, le vieux centre n'est plus que l'ombre de lui-même. Le commerce de détail est pratiquement éliminé, le quartier des affaires se déplace vers la Place de la Bourse ou plus au nord, et les résidents ne sont plus que quelques centaines. À cette époque, des propositions sérieuses d'une autoroute qui traverserait le Vieux-Montréal sont mises sur la table. Cette autoroute, qui ferait partie d'un réseau plus vaste, répondrait à la croissance constante du nombre d'automobiles et de camions en circulation dans la ville. Le projet, qui détruirait une partie de ce secteur, soulève des protestations de nombreux citoyens soucieux de l'intérêt historique et architectural du Vieux-Montréal. Certains entreprennent même des travaux importants de restauration, dont ceux de la maison de Louis-Joseph Papineau. En 1964, le gouvernement du Québec reconnaît l'importance historique et architecturale du Vieux-Montréal et le décrète arrondissement historique. C'est ainsi que le Vieux-Montréal devient une réalité urbaine distincte. La survie de ce secteur passe alors par une revitalisation qui suppose une nouvelle utilisation des locaux désaffectés. Depuis ce temps, plusieurs restaurations et projets de mise en valeur ont été réalisés. On y a recyclé plusieurs de ces bâtiments en condos, dont le premier exemple est celui des Cours Le Royer, posant ainsi le premier jalon d'un repeuplement du Vieux-Montréal. Aujourd'hui, le secteur est habité par plusieurs milliers de personnes qui y côtoient les centaines de milliers de visiteurs qui animent les rues du Vieux-Montréal pendant une grande partie de l'année.

Malgré les changements d'activités et de fonctions, le Vieux-Montréal reste toujours le centre du pouvoir et de l'administration municipale; c'est toujours aussi un centre judiciaire important. L'actuel palais de justice côtoie les témoins des palais plus anciens. Depuis les dernières décennies, une vie commerciale liée au récréotourisme voit le jour et des bâtiments anciens sont récupérés pour être recyclés en hôtels, restaurants et boutiques desservant les touristes.



Édifice d'Hydro-Québec sur le boulevard Dorchester, vue de nuit vers l'ouest, sans date, <http://www.bnquebec.ca>, Collection Cartes postales, CP 2707

Le centre-ville de Montréal est en pleine effervescence à la fin des années 1950. Le boulevard Dorchester (actuellement René-Lévesque) est élargi et Hydro-Québec fait partie de la première génération d'entreprises à y installer leur siège social.

Après la Seconde Guerre mondiale, Montréal restructure son centre-ville et les équipements dont elle se dote alors entraînent des démolitions de quartiers anciens complets. La ville moderne s'articule le long de la rue Dorchester (l'actuel boulevard René-Lévesque), à la suite de son élargissement en 1954-1955. Hydro-Québec, symbole de l'entrée du Québec dans l'ère moderne, y installe son siège social. Un complexe immobilier important est construit autour de la gare Centrale – il s'agit de l'hôtel Reine Elizabeth (1957-1958) et de la Place Ville-Marie (1959), qui viennent stimuler fortement le développement de ce secteur. C'est à ce moment-là que sont bâtis à proximité l'édifice de la CIL et celui de la CIBC, dont les bureaux sont offerts en location. Cela illustre l'importance du secteur tertiaire, qui compte alors pour la majorité des emplois. Les nouvelles lignes de métro (1966) amènent rapidement les employés qui travaillent dans ces immeubles de bureaux, contribuant à amplifier la tertiarisation de l'arrondissement. Tout au long de cette période, le secteur situé entre les rues Saint-Antoine, Sherbrooke et De Bleury et l'avenue Atwater continue de se dépeupler, les habitations laissant la place à des édifices commerciaux et à des immeubles de bureaux.

Avec la construction de Place Ville-Marie se développe le Montréal souterrain, qui comprend des galeries de boutiques et des passages reliant de nombreux édifices du centre-ville. Il devient une véritable ville sous la ville et est encore aujourd'hui en expansion. Par ailleurs, la concurrence entre les centres commerciaux construits en périphérie et les galeries de boutiques du Montréal souterrain affecte les magasins situés sur la rue Sainte-Catherine, et certains doivent fermer leurs portes. Dans l'est, l'hôpital Saint-Luc (1960) prend de l'expansion et la Place des Arts, terminée en 1963, devient un pôle culturel important. Radio-Canada (1966) s'y déplace, abandonnant ses locaux du boulevard René-Lévesque dans l'ouest. Plus tard, l'Université du Québec à Montréal se construit un campus (1975-1979) sur

les lieux mêmes de l'ancienne Université Laval à Montréal, ressuscitant ainsi le quartier latin. Malgré ces changements et contrairement à ce qui se passe à l'autre extrémité du territoire de l'arrondissement, l'est conserve encore une bonne partie de sa fonction résidentielle.

En 1962, le maire Jean Drapeau soumet la candidature de Montréal comme hôte de l'Exposition universelle de 1967. En concurrence avec plusieurs villes, Montréal est finalement choisie et ce choix aura un impact important sur la ville. Le projet vient stimuler l'économie et la construction. Montréal est en pleine effervescence, elle se modernise et se taille une place à l'échelle internationale. En même temps, l'apparence et la forme de l'île Sainte-Hélène et de ses voisines changent radicalement. Elles sont complètement remodelées et l'île Notre-Dame est créée de toutes pièces. La construction des pavillons nationaux et thématiques illustre le savoir-faire des architectes locaux et internationaux. De plus, le contenu des expositions démontre l'état des connaissances et l'avancée de la technologie. Habitat 67 est construit à la Cité du Havre et devient un élément du patrimoine moderne montréalais connu mondialement. En 1967, des millions de visiteurs de partout dans le monde viennent visiter l'Expo. Le maire Drapeau défendra encore la candidature de Montréal pour l'obtention des Jeux olympiques de 1976. Ce sera le dernier projet d'envergure internationale du maire Drapeau. Par la suite, l'économie et la construction vont rouler au ralenti malgré quelques projets de construction dans le centre-ville. Montréal se sortira de ce marasme au cours de la dernière décennie, avec l'érection d'édifices importants.

Indépendamment de ses fonctions socio-économiques de centre-ville, l'arrondissement de Ville-Marie est sans contredit le secteur de l'île doté des équipements culturels les plus anciens, les plus importants et qui touchent tous les aspects de la vie culturelle. Là sont concentrés les musées et galeries d'art, les œuvres d'art, les monuments commémoratifs, les salles de spectacle, les cabarets, les boîtes de nuit, les cinémas, les bibliothèques, etc. L'arrondissement est le lieu de convergence de la vie culturelle montréalaise depuis plusieurs siècles, en particulier dans l'axe du boulevard Saint-Laurent et de la rue Sainte-Catherine. De plus, il est l'hôte de plusieurs festivals majeurs à Montréal et parfois même en Amérique (Festival international de jazz, FrancoFolies, etc.).

3.

ÉVALUATION DU PATRIMOINE URBAIN

3.1 Mise en situation

L'arrondissement de Ville-Marie – en fait le centre de Montréal – est un territoire exceptionnel aux caractéristiques uniques et très diversifiées. Son histoire est à la base du développement urbain qui a pris naissance sur les bords du fleuve. Il est à la fois le cœur historique, économique, culturel et touristique de la ville. Le caractère international de l'arrondissement de Ville-Marie est incontournable. On y retrouve des éléments marquants du paysage naturel de Montréal. Sa situation privilégiée aux abords du fleuve ainsi que la présence des îles et de la montagne font de ce territoire un lieu riche en grands parcs urbains.

Il est aussi le siège d'un centre des affaires moderne et dynamique qui est le principal pôle d'emploi de la région. L'arrondissement de Ville-Marie possède un fort potentiel de développement et affiche une grande concentration de bâtiments d'intérêt du patrimoine moderne. Par ses grandes artères commerciales, la diversité des activités qui s'y déroulent, la présence de nombreuses institutions d'enseignement supérieur ainsi que d'équipement culturel, le centre de Montréal constitue un pôle d'attraction dont le rayonnement atteint une envergure nationale et internationale. Il s'agit d'un lieu de convergence, par différents moyens de transport (métro, autoroutes, ponts, grandes et petites artères, vélos, etc.). Il est aussi doté de secteurs résidentiels et de secteurs industriels avec une zone portuaire encore en activité.

L'arrondissement de Ville-Marie est l'un des endroits où l'on retrouve la plus importante concentration de biens patrimoniaux en Amérique du Nord. Plusieurs ensembles pourvus de monuments d'une qualité exceptionnelle témoignent des principales étapes du développement de la ville. L'arrondissement abrite de nombreux biens d'intérêt patrimonial ayant un statut de juridiction provinciale, dont : l'arrondissement historique de Montréal (Vieux-Montréal), l'arrondisse-



ment historique et naturel du mont Royal, de nombreux monuments et sites historiques classés ou reconnus. La Ville a pour sa part déjà procédé, en vertu de la *Loi sur les biens culturels* du Québec, à la création du site du patrimoine du Mont-Royal et à la citation de quelques bâtiments.

L'arrondissement de Ville-Marie est un territoire dont l'urbanisation est pratiquement complétée au début du XX^e siècle, à l'exception de certaines zones du flanc sud du mont Royal. Il a subi plusieurs étapes de destruction-reconstruction; dans certains secteurs, plusieurs couches de construction se sont succédées tandis qu'à d'autres endroits, ce sont encore les bâtiments d'origine qui bordent les rues. Toute la superficie de l'arrondissement peut pratiquement être considérée comme une zone d'intérêt patrimonial, hormis quelques secteurs sans structure urbaine, plus récemment urbanisés ou dont l'intérêt patrimonial est trop dispersé. Dans le cadre de la présente analyse, la Ville a identifié un certain nombre de secteurs et de bâtiments qui ne sont actuellement pas protégés et qui, par leur valeur historique, culturelle et architecturale, méritent l'octroi d'un statut de protection.



André Jobin, *Carte de L'île de Montréal*, 1834, BNQ

Le réseau routier primitif, clairement illustré sur la carte de Jobin de 1834, montre l'ensemble des tracés fondateurs qui serviront par la suite d'épine dorsale au développement des quartiers. Grâce à cette carte, on comprend bien la structure du réseau des chemins à son apogée, à l'époque où l'île de Montréal était encore très fortement rurale.

3.2 Résultat de l'analyse

3.2.1 Les tracés fondateurs d'intérêt patrimonial

Le Vieux-Montréal

Malgré les changements importants que connaît le Vieux-Montréal au cours des années, sa trame urbaine demeure encore aujourd'hui l'un des témoins les plus anciens de l'organisation urbaine de Montréal. Elle est conçue au XVII^e siècle par le sulpicien Dollier de Casson, qui s'appuie sur le réseau des rues et chemins déjà existants et qu'il restructure. Pour ces raisons, toutes les rues comprises dans l'arrondissement historique de Montréal (Vieux-Montréal) sont considérées comme étant des tracés fondateurs d'intérêt patrimonial.

Le chemin de la Côte-des-Neiges et la rue Guy

Les sulpiciens, seigneurs de l'île, établissent en 1675 une mission destinée aux Amérindiens sur le flanc sud-ouest de la montagne. Au-delà du domaine des sulpiciens se trouve un sentier longeant un ruisseau. Le chemin de la côte des Neiges est tracé là où le ruisseau coulait entre deux des collines du Mont-Royal.

La section sud de la rue Guy (anciennement chemin Prévost) est ouverte en 1817 à travers une terre appartenant à Étienne Guy. Elle constitue alors le lien entre les faubourgs Saint-Joseph et Saint-Antoine.

La rue Notre-Dame

La rue Notre-Dame est ouverte en 1672 sur la crête du coteau. Son nom tient de celui de la patronne de la ville à qui est également dédiée l'église paroissiale. Pendant les XVII^e et XVIII^e siècles, cette rue est la voie réservée à l'administration religieuse, et ensuite à l'administration civile. Lorsque les fortifications sont démolies et que la citadelle est nivelée (entre 1801 et 1819), les rues Saint-Joseph, dans le faubourg des Récollets, et la rue Sainte-Marie, dans le faubourg Québec (faubourg Sainte-Marie), deviennent les prolongements naturels de la grande rue de Montréal. La

rue Notre-Dame, qui traverse maintenant presque toute l'île, s'est développée vers l'est en longeant le chemin du Roy qui mène à Longue-Pointe, à Pointe-aux-Trembles, puis à Québec.

Le boulevard Saint-Laurent

Cette artère porte l'empreinte de toutes les périodes historiques du développement de Montréal. Entre 1700 et 1717, le chemin de Saint-Laurent menant vers la côte Saint-Laurent est ouvert et devient l'une des principales voies de communication vers les peuplements agricoles situés plus au nord de l'île. Le faubourg Saint-Laurent se développe le long de ce chemin qui est bien situé et qui bénéficie en 1732 de l'ouverture de la porte Saint-Laurent, la seule à donner sur le flanc nord des fortifications érigées entre 1717 et 1744.

Graduellement, la voie de passage qu'était le chemin Saint-Laurent devient un espace de transformation artisanale puis industrielle. Son importance culturelle est telle que le gouvernement fédéral lui a accordé le titre de « corridor historique national » sur les six kilomètres qui séparent le fleuve de la rue Jean-Talon.

La rue Wellington

Le chemin de la rivière Saint-Pierre (maintenant la rue Wellington), par la suite nommé le chemin de Lachine, est clairement identifiable sur le *Plan de la ville et cité de Montréal* de Louis Charland datant de 1801. Il constitue, avec le chemin Saint-Joseph (aujourd'hui la rue Notre-Dame), l'une des deux routes de terre que les coureurs des bois pouvaient emprunter à l'endroit où les rapides les obligeaient à interrompre leur voyage en canot.

L'avenue Papineau

Cette route d'abord privée est ouverte avant 1810 et reçoit plusieurs appellations avant de porter officiellement le nom d'avenue Papineau, en 1890. Le chemin Papineau menait au chemin de la côte de la Visitation (aujourd'hui boulevard Rosemont), où étaient situées les carrières de pierre.

3.2.2 Le cadre bâti d'intérêt patrimonial

A. Les secteurs de valeur patrimoniale exceptionnelle

24.E.1 LE PARC DU MONT-ROYAL

Le parc du Mont-Royal est situé sur l'un des trois sommets composant la colline montréalaise qu'est le mont Royal. « La montagne » est sans aucun doute un aspect important de l'identité paysagère et symbolique de Montréal et le parc est l'une de ses composantes essentielles. Le secteur du parc du Mont-Royal est un site naturel exceptionnel possédant quelques bâtiments qui s'y sont implantés de façon libre. Il fait partie de l'arrondissement naturel et historique du mont Royal. C'est l'architecte paysagiste américain Frederick Law Olmsted qui est choisi en 1874 pour concevoir le parc, inauguré en 1876. Ses aménagements s'étalent sur plusieurs années et le plan d'Olmsted n'est que partiellement réalisé.

On retrouve plusieurs éléments d'intérêt dans ce secteur, dont la maison Josea-Bonen-Smith, construite en 1858, la croix érigée en 1924 par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal et le chalet actuel, bâti en 1931-1932 selon les plans d'Aristide Beaugrand-Champagne. De son côté, le lac aux Castors est creusé en 1937-1938 selon les plans conçus par l'architecte de paysage Frederick Todd, et son pavillon d'accueil de facture moderne est réalisé en 1955-1958 par Hazen Sise et Guy Desbarats.

En 1958, les travaux de construction de la voie Camillien-Houde sur la route panoramique suivant l'ancienne ligne de tramway rendent finalement le parc accessible aux automobiles.

Le secteur se prolonge jusqu'à la limite de l'arrondissement de Ville-Marie, soit jusqu'à l'avenue de l'Esplanade. C'est à cet endroit qu'on retrouve le monument de Georges-Étienne-Cartier, œuvre exécutée en 1914 par le sculpteur Georges William Hill et ses associés. On y retrouve aussi le Central d'alarme du Service d'incendie de J.-E. Blanchard, construit en 1930-1931, ainsi qu'un kiosque à musique.



24.E.1 Parc du Mont-Royal, pavillon du Lac-aux-Castors.
Crédits photographiques : Patri-Arch Patrimoine et Architecture

24.E.2 TRAFALGAR

Cette zone presque exclusivement résidentielle est enclavée dans une dépression et s'étend de part et d'autre du chemin de la Côte-des-Neiges. Elle connaît un développement plutôt tardif et c'est avec la venue du tramway de la Côte-des-Neiges, en 1906, que le développement du secteur fera un premier bond.

Par la suite, entre 1930 et 1960, de petits ensembles résidentiels sont construits autour du chemin de la Côte-des-Neiges. Cette zone est maintenant comprise dans l'arrondissement historique et naturel du mont Royal.

L'îlot situé entre le chemin McDougall (ancien tracé du tramway) et le chemin de la Côte-des-Neiges est composé de deux grands bâtiments isolés de type conciergerie (le Trafalgar et le Gleneagles) construits en 1929 ainsi que des maisons Sparrow et Thompson au centre. Cet îlot, qui se caractérise par une volumétrie complexe, est maintenant un site historique reconnu au palier provincial. Il est exceptionnel en raison de la grande qualité architecturale des édifices ainsi que de la grande cohérence visuelle qu'il présente.

Un peu plus au nord, le secteur se développe à partir des années 1920, par la construction de projets d'ensembles résidentiels. On y retrouve des maisons unifamiliales jumelées et des immeubles multifamiliaux regroupés en petits ensembles cohérents.

Du côté ouest, la portion du secteur de l'avenue Highland composée de quelques rues à l'allure presque villageoise se développe vers 1906, tandis que le reste se développe progressivement entre 1925 et 1989. Ce secteur est le prolongement naturel de Westmount, tant par la trame des rues que par la volumétrie et l'implantation des constructions.

À l'est du chemin de la Côte-des-Neiges, les bâtiments construits sur le chemin Hill Park et Hill Park Circle forment une enclave résidentielle développée à partir de 1930 dans le parc du Mont-Royal. L'implantation des constructions, à l'origine, suivait un principe laissant une grande place au milieu naturel. Juste à l'ouest, sur le croissant Blueridge, on retrouve plusieurs conciergeries de quatre ou cinq étages à la composition symétrique, construites entre 1920 et 1930.



24.E.2 Édifice Trafalgar, 3980, chemin de la Côte-des-Neiges.
Crédits photographiques : Patri-Arch Patrimoine et Architecture

24.E.3 L'HÔPITAL GÉNÉRAL

Situé sur le flanc sud de la montagne, ce secteur est composé de méga-îlots de formes et de dimensions variées selon les rues, lesquelles sont tracées suivant la topographie du site. L'Hôpital général de Montréal est un élément très présent dans le paysage montréalais. On retrouve sur son site deux exemples d'anciens bâtiments résidentiels d'intérêt. Il s'agit de la maison J.-Henry-Birks, construite en 1898 d'après les plans d'Edward Maxwell, et de l'ancienne résidence située au 1597 de l'avenue des Pins Ouest. L'extrémité nord-est du secteur comprend un autre établissement hospitalier d'intérêt, l'hôpital Shriner pour enfants.

L'îlot situé entre le chemin de la Côte-des-Neiges et l'avenue du Docteur-Penfield présente une grande uniformité dans la composition et l'ornementation des bâtiments jumelés. La maison contiguë, aujourd'hui subdivisée en logements, est l'un des types architecturaux dominants, principalement sur la parcelle donnant sur l'avenue des Pins Ouest. Ce secteur, développé entre 1850 et 1915, se détache du « mille carré doré », situé plus à l'est, surtout en raison de la densité de son paysage bâti. La maison David-R.-Brown, érigée en 1912 et située au 1570, avenue des Pins, est un autre bâtiment d'intérêt du secteur.



24.E.3 Hôpital général de Montréal.
Crédits photographiques : Patri-Arch Patrimoine et Architecture



24.E.3 Hôpital Shriner pour enfants, 1529, avenue Cedar.
Crédits photographiques : Patri-Arch Patrimoine et Architecture

24.E.4 LE FORT DE LA MONTAGNE

Le secteur 24.E.4a correspond au site historique classé du Domaine des Messieurs de Saint-Sulpice et le secteur 24.E.4b correspond aux propriétés des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame au sud de la rue Sherbrooke, de part et d'autre de l'avenue Atwater; incluant l'école normale Jacques-Cartier conçue par J.-Omer Marchand et érigée en 1913, ainsi qu'une partie de la maison mère (classée site historique), occupée aujourd'hui par le collège Dawson et située en partie dans l'arrondissement de Westmount.

Ce site est riche d'histoire : l'ensemble du domaine et des tours de la montagne a reçu le statut de site historique classé par le gouvernement provincial et de lieu historique national par le gouvernement fédéral. Il comprend les tours est et ouest (bâtiments historiques classés au provincial), vestiges d'une structure plus ancienne qui faisait partie du fort de la Montagne.

Par la suite, la première partie du domaine des sulpiciens à se développer correspond aux propriétés du Collège de Montréal et du Grand Séminaire de Montréal. Adjacent au Grand Séminaire, érigé en 1854 selon les plans de l'architecte John Ostell, se trouve le Collège de Montréal, conçu par l'architecte Henri-Maurice Perreault et construit entre 1867 et 1871. L'ancien couvent des Petites Filles de Saint-Joseph, situé au 2333, rue Sherbrooke Ouest, et érigé en 1910 selon les plans d'Alfred-Hector Lapierre, est aussi un bel exemple d'architecture conventuelle de facture classique.



24.E.4a Tour sud-est du fort des Messieurs de Saint-Sulpice.
Crédits photographiques : Réjean Martel © Ville de Montréal, 2002



24.E.4a Ancien couvent des Petites Filles de Saint-Joseph,
2333, rue Sherbrooke Ouest.
Crédits photographiques : Patri-Arch Patrimoine et Architecture

24.E.5 L'AVENUE ATWATER

C'est dans ce secteur qu'est situé le pensionnat du Sacré-Cœur (3635, avenue Atwater), érigé en 1928 selon les dessins de David Jerome Spence. Bien que l'avenue Atwater soit surtout occupée par de grands bâtiments isolés de type conciergerie, on retrouve aussi dans cette zone, des maisons unifamiliales en rangée et jumelées ainsi que quelques maisons isolées. Le secteur a conservé sa vocation résidentielle et on y trouve de nombreux arbres matures.

24.E.6 LE SÉMINAIRE DE PHILOSOPHIE

Ce secteur comprend deux zones qui faisaient partie du domaine des prêtres de Saint-Sulpice. Il s'agit en premier lieu, du terrain du Séminaire de philosophie, actuellement occupé par le Collège Marianopolis, de même que de la partie du territoire située au pourtour du séminaire. Cette zone fait partie de l'arrondissement historique et naturel du mont Royal. En deuxième lieu, on retrouve dans ce secteur, le bâtiment de la ferme Sous les Noyers, aujourd'hui recyclé en habitation et qui est intégré au récent développement résidentiel du secteur. Cette zone fait partie du site du patrimoine du mont Royal

Le séminaire est un imposant immeuble d'inspiration classique conçu par les architectes Maurice Perrault, Albert Mesnard et Joseph Venne entre 1891 et 1894.

Le territoire qui entoure le séminaire est loti au cours des années 1920 d'après le plan d'ensemble de L.-E. Schlemm, plan qui chevauchait les villes de Montréal et de Westmount. Les résidences sont construites le long de rues sinueuses, entre 1926 et 1930, selon les plans des architectes Shorey et Ritchie. La typologie dominante de la partie sud du secteur est le bâtiment bifamilial jumelé, tandis qu'on retrouve principalement des résidences unifamiliales de type villa dans la portion nord.



24.E.6 Avenue Holton.
Crédits photographiques : Patri-Arch Patrimoine et Architecture

24.E.7 LE VILLAGE LINCOLN

En 1842, lorsque John Ostell conçoit un plan directeur de la ville orientant le développement urbain vers le nord-ouest, le prolongement des rues Sainte-Catherine et Sherbrooke est proposé, permettant ensuite le développement du secteur. Vers 1880, les rues Chomedey et Lambert-Closse (autrefois Closse) sont percées et la rue Saint-Luc (qui deviendra le boulevard De Maisonneuve) est prolongée à l'ouest de la rue Saint-Marc. À ce moment-là, les terrains sont lotis et quelques maisons en rangée sont construites. Deux bons exemples de l'architecture de cette époque subsistent encore sur la rue Chomedey. La plupart des lots de ce secteur sont construits entre 1890 et 1929. De plus, six maisons en rangée remarquables sont situées du 1419 au 1441, rue Pierce. Elles ont été construites en 1889-1890 par l'architecte Robert Findlay, reconnu pour avoir dessiné les plans de grands édifices tels que la bibliothèque et l'hôtel de ville de Westmount, l'édifice de la Sun Life dans le Vieux-Montréal et l'usine Imperial Tobacco. Ces maisons que l'on nomme aussi les maisons en rangée William D. Stroud ont été restaurées en 1997.

Bien que le territoire soit très dense, la présence de plusieurs maisons d'intérêt patrimonial ainsi que de belles rangées de maisons traditionnelles rendent le secteur exceptionnel.



24.E.7 1419 à 1441, rue Pierce, maisons en rangée William D. Stroud, détail du rez-de-chaussée.

Crédits photographiques : Réjean Martel

24.E.8 LA RUE SAINTE-CATHERINE ENTRE GUY ET ATWATER

Même si c'est le prolongement de la rue Sainte-Catherine qui ouvre la voie au développement du secteur, c'est avant tout l'arrivée des Sœurs Grises, en 1869, qui stimule vraiment le développement résidentiel du quartier. Entre 1870 et 1880, toutes les rues du secteur étant ouvertes, la construction domiciliaire bat son plein des deux côtés de la rue Sainte-Catherine. C'est à ce moment que l'église méthodiste Douglas est bâtie au coin de la rue Chomedey. Ce territoire a d'ailleurs conservé son caractère résidentiel (à l'exception du premier Forum) jusqu'aux années 1920. Au début du XX^e siècle, le secteur devient graduellement un quartier commercial. Le rez-de-chaussée de plusieurs de ces maisons en rangée est alors transformé en commerce, les étages deviennent des bureaux et de nombreux garages sont construits sur cette partie de la rue. Des succursales bancaires, des édifices de bureaux et publics ainsi que des bâtiments industriels s'y installent également. La vocation résidentielle du secteur laisse place à une diversité de fonctions – commerciale, d'affaires et de divertissement. La Banque de Toronto construite en 1925 est un bon témoin de l'architecture de cette époque. À partir des années 1950, de nombreuses modifications et des nouvelles constructions ont changé le visage du quartier, mais la présence de nombreux bâtiments d'intérêt patrimonial ainsi que la vitalité commerciale du secteur en font une zone particulièrement intéressante.



24.E.8 Succursale bancaire construite en 1908 par les architectes Ross et Macdonald, 1601, rue Sainte-Catherine Ouest.
Crédits photographiques : Isabelle Bouchard

24.E.9 LE VILLAGE SHAUGHNESSY

Si l'on excepte l'Hôpital général pour enfants de Montréal (1912), situé à l'extrémité ouest du secteur, et le Centre Canadien d'Architecture, il s'agit principalement d'un quartier résidentiel.

Au XIX^e siècle, quelques grandes demeures bourgeoises de type villa se sont construites sur le boulevard René-Lévesque (autrefois la rue Dorchester). La maison Shaughnessy, restaurée avec soin et intégrée au complexe du Centre Canadien d'Architecture vers la fin des années 1980, est l'une des grandes demeures bourgeoises de l'époque. Entre 1870 et 1910, de nombreuses maisons unifamiliales en rangée destinées à la classe moyenne ont été construites sur les rues avoisinantes; ce sont généralement des maisons de deux étages et demi, avec revêtement de pierre ou parfois de brique sur la façade principale. La plupart d'entre elles sont d'inspiration Second Empire. On retrouve aussi dans le secteur de bons exemples de maisons de rapport érigées dans les années 1920.



24.E.9 La maison Shaughnessy intégrée au Centre Canadien d'Architecture

24.E.10 LE COUVENT DES SŒURS GRISES

Ce secteur est constitué d'un des plus importants ensembles conventuels de Montréal. Il est composé du couvent des Sœurs Grises, de l'aile Saint-Mathieu ainsi que de la chapelle de l'Invention-de-la-Sainte-Croix. C'est l'architecte Victor Bourgeau qui est le concepteur de cet ensemble réalisé entre 1869 et 1888. Les architectes Perrault et Mesnard ont de leur côté dessiné les plans du clocher construit en 1890. La chapelle est classée monument historique en novembre 1974 et l'ensemble est déclaré site historique en janvier 1976.



24.E.10 La chapelle de l'Invention-de-la-Sainte-Croix, érigée en 1874, fait partie intégrante du complexe de la maison mère des Sœurs Grises. Crédits photographiques : Réjean Martel

24.E.11 RUE DU SOUVENIR

Ce petit secteur, situé immédiatement au sud du boulevard René-Lévesque, comprend la rue du Souvenir, l'avenue Hawarden et une partie de la rue Lambert-Closse. Il s'agit en fait de la limite sud du domaine des sulpiciens. Entre 1890 et 1906, les rues Pacific et du Souvenir ainsi que les avenues Hawarden et Atwater (qui devient la limite ouest de la ville) sont ouvertes et de nouvelles maisons en rangée de deux étages en pierre, couronnées de fausses mansardes et s'inspirant du style Second Empire, y sont érigées. Ce secteur résidentiel est relativement homogène et la végétation est un élément important de son caractère. L'ensemble constitue une enclave isolée du reste de la ville par l'avenue Atwater, le boulevard René-Lévesque et les voies ferrées. L'échelle générale du secteur a été maintenue jusqu'à maintenant.



24.E.11 2251-2155, rue du Souvenir.
Crédits photographiques : Isabelle Bouchard

24.E.12 LE HAUT DE LA FALAISE

L'aménagement du Jardin des sculptures face au Centre Canadien d'Architecture rappelle l'histoire de ce secteur, qui comporte plusieurs bâtiments d'intérêt patrimonial.

Du côté est, on retrouve l'Asile des vieillards des Petites Sœurs des Pauvres, construit en 1892-1893 selon les plans de Casimir St-Jean et aujourd'hui occupé par des bureaux. L'aile est de la chapelle s'ajoute entre 1907 et 1912 et l'aile ouest est prolongée vers le nord en 1949-1950. La façade principale de l'ensemble donnait à l'origine sur la rue des Seigneurs, située au sud et aujourd'hui disparue. L'arrière de l'ensemble devient visible à partir du boulevard René-Lévesque (autrefois rue Dorchester) lorsque la série de maisons en rangée à laquelle il s'adossait est démolie afin d'élargir la rue Dorchester et de la transformer en boulevard en 1954-1955.

De l'autre côté de l'esplanade Cormier se trouve la chapelle Saint-François, construite en 1893 selon les plans des architectes Jean-Baptiste Resther et Fils. Le couvent Saint-Joseph (ou monastère des franciscains) est bâti en plusieurs étapes. On retrouve aussi dans ce secteur deux très belles résidences bourgeoises du XIX^e siècle. Il s'agit de la maison Masson (1850-51, modifiée en 1870) et de la maison F.-T.-Judah (1874-1875). Le retrait sur rue de ces deux résidences offre une perspective dégagée peu commune et intéressante. La maison Masson présente un très bel exemple de décor extérieur, avec ses arbres, son jardin et ses grilles en fer forgé.



24.E.12 Maison Frederick-Thomas-Judah, 1980, boulevard René-Lévesque Ouest. Crédits photographiques : Réjean Martel



24.E.13 Appartements Bishop Court, 1463, rue Bishop. Crédits photographiques : Isabelle Bouchard

24.E.13 LE SECTEUR GUY-DRUMMOND NORD (ENTRE LES RUES SHERBROOKE ET SAINTE-CATHERINE)

C'est dans les années 1870-1880 que ce secteur commence vraiment à se développer. On y retrouve plusieurs bâtiments résidentiels en rangée, revêtus de pierre calcaire de Montréal ou de grès rouge ou brun, et construits au tournant du XX^e siècle. L'îlot compris entre les rues de la Montagne et Drummond, avec ses lots plus larges, accueille de son côté un certain nombre de grandes résidences isolées. Vers 1910, plusieurs immeubles de logements bâtis autour d'une cour intérieure ou s'inscrivant en continuité avec les maisons en rangée sont construits. À partir de 1930, le secteur voit apparaître des commerces et des industries légères. Un changement majeur se produit ensuite avec le percement du boulevard De Maisonneuve à travers les rangées de maisons existantes, ainsi que son élargissement, vers 1960. Un changement de fonction s'ensuit et les bâtiments se transforment en locaux commerciaux. Les rues nord-sud ont toutefois conservé un caractère architectural, une échelle et un charme propices aux activités touristiques.

Dans ce secteur, plusieurs bâtiments exceptionnels se distinguent de l'ensemble, entre autres deux monuments historiques : les appartements Bishop Court, immeuble conçu en 1904 par les architectes Saxe et Archibald et maintenant utilisé comme bureaux par l'Université Concordia, et la maison George-Stephen (aujourd'hui le Mount Stephen Club), construit entre 1880 et 1883 d'après les plans de l'architecte William Tutin Thomas.

24.E.14 LA RUE SAINTE-CATHERINE (ENTRE LES RUES STANLEY ET GUY)

Le secteur de la rue Sainte-Catherine entre Guy et Stanley, incluant quelques îlots sur la rue Drummond, commence à se développer à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. Au départ, quelques maisons isolées et quelques-unes en rangée sont construites. Un nouveau noyau religieux se crée en 1864 avec la construction de l'église St. James the Apostle et de son presbytère. Vers 1870-1880, plusieurs séries de maisons en rangée se construisent. On retrouve aujourd'hui quelques anciennes résidences de cette époque maintenant transformées en commerces et en bureaux sur la rue Sainte-Catherine, à l'angle sud-ouest de la rue de la Montagne, ainsi qu'une autre série du côté sud de la rue entre les rues de la Montagne et Drummond.

Les premiers commerces - dont le magasin Ogilvy en 1895 - s'installent dans ce secteur vers la fin du XIX^e siècle. Une deuxième phase de construction d'édifices commerciaux se déroule entre 1907 et 1930. De nombreux édifices commerciaux, des succursales bancaires et des immeubles de bureaux de hauteurs variées voient le jour. Vers 1920, des bâtiments industriels et commerciaux beaucoup plus sobres et d'inspiration fonctionnaliste s'installent sur la rue.



24.E.14 Le Castel Building, situé au 1410, rue Stanley est construit en 1926 par les architectes Robert Henry Macdonald et George Allen Ross dans l'esprit de l'École de Chicago. À l'époque, ce bâtiment innovait par ses larges vitrines d'une hauteur de deux étages.
Crédits photographiques : Isabelle Bouchard

24.E.15 LA RUE DE LA MONTAGNE ET LE BOULEVARD RENÉ-LÉVESQUE OUEST

Ce secteur qui possède aujourd'hui une vocation commerciale porte en lui les témoins de son passé résidentiel. On y retrouve des rangées de maisons ainsi que quelques résidences isolées construites au XIX^e siècle, principalement sur les rues Bishop, Mackay, Guy et de la Montagne. L'Académie Bourget, érigée en 1914 sur la rue de la Montagne, possède pour sa part plusieurs caractéristiques architecturales d'inspiration Beaux-Arts.



24.E.15 Académie Bourget, Georges-Alphonse Monette (1914), 1230, rue de la Montagne. Crédits photographiques : Réjean Martel

24.E.16 ÎLOT OVERDALE

Le secteur de l'îlot Overdale est un peu isolé du reste de la trame urbaine et possède plusieurs caractéristiques exceptionnelles. Des ensembles de maisons sur l'avenue Argyle et la rue Mackay sont particulièrement intéressants. Les arbres et les jardins ainsi que la dénivellation du paysage ajoutent au caractère intimiste de la zone. On retrouve aussi de beaux exemples d'architecture industrielle sur la rue Lucien-L'Allier. C'est aussi à cet endroit que se trouve la maison Louis-Hippolyte-Lafontaine. Ce monument historique cité, habité par Louis-Hippolyte Lafontaine alors qu'il était premier ministre du Canada-Uni, a été attaqué lors des événements qui ont entouré l'incendie du parlement en 1849. Des traces de balles sont d'ailleurs encore visibles sur la pierre qui recouvre la façade de l'édifice.



24.E.16 Maison Louis-Hippolyte-Lafontaine, 1395, avenue Overdale.
Crédits photographiques : Réjean Martel

24.E.17 SECTEUR LUSIGNAN ET VERSAILLES

Cette petite zone située à proximité de l'autoroute Ville-Marie et des voies élevées était jusqu'à récemment plutôt isolée du tissu urbain environnant. On y retrouve plusieurs ensembles de maisons en rangée de l'époque victorienne encore très bien conservés. La dénivellation de la rue ajoute au charme de ce petit secteur ancien adjacent aux nouvelles zones de développement résidentiel.



24.E.17 Secteur Lusignan et Versailles

24.E.18 LE SQUARE DORCHESTER ET LA PLACE DU CANADA

Le square Dorchester et la place du Canada (auparavant square Dominion) ainsi que les bâtiments qui l'entourent, forment un ensemble d'intérêt patrimonial régional, sinon national.

Les bâtiments qui bordent cette place sont pratiquement tous exceptionnels et méritent d'être protégés. On retrouve dans ce secteur : la gare Windsor (1887-1913), la cathédrale Marie-Reine-du-Monde (1870-1894), l'église anglicane St. George (1869-1870), l'édifice de la Sun Life (1914-1931), l'hôtel Windsor (1876-1923), le Dominion Square Building (1928), le bureau de poste central (1935) et l'édifice Bagg (1911). De plus, quelques bâtiments contemporains tels que le Château Champlain, l'édifice de la Laurentienne et la tour de la Banque Canadienne Impériale de Commerce sont des éléments importants du patrimoine moderne qui s'ajoutent aux édifices plus anciens d'intérêt patrimonial.

L'aménagement paysager du square Dominion débute en 1870 sur l'emplacement des cimetières juifs et catholiques. Au cours des années, de nombreux monuments, tel celui à la gloire de Lord Strathcona en 1907, le Cénothaphe en 1924, la statue de Robert Burns en 1930, la statue de Wilfrid Laurier en 1953 et la sculpture d'Henry Moore en 1964, viennent peupler le square. En 1953, l'élargissement du boulevard René-Lévesque (auparavant Dorchester) coupe l'espace en deux et sépare la place du Canada du square Dorchester.



24.E.18 Basilique Saint-Jacques-le-Majeur, actuellement cathédrale Marie-Reine-du-Monde, 1085, rue de la Cathédrale
Crédits photographiques : Réjean Martel



24.E.18 Square Dorchester, vue de la statue Macdonald

24.E.19 LA RUE SAINTE-CATHERINE DE STANLEY AU SQUARE PHILLIPS

Le square Phillips, situé sur des terrains cédés à la Ville par Alfred Phillips en 1841, est à l'origine aménagé comme un jardin à la française avec des allées bien découpées. Ses abords se développent après la mise en œuvre du plan directeur conçu par John Ostell, en 1842. Celui-ci oriente le développement urbain vers le nord-ouest et propose le prolongement de plusieurs artères, dont les rues Sainte-Catherine et Sherbrooke.

Quelques édifices institutionnels, notamment la cathédrale anglicane Christ Church (1856), s'ajoutent aux résidences bourgeoises construites dans ce secteur. Vers 1890, la ville s'étend et les commerçants quittent le Vieux-Montréal pour s'installer aux abords de la rue Sainte-Catherine Ouest. De grands magasins à rayons sont alors construits : Henry Morgan and Co. (1890-1891, actuellement La Baie d'Hudson), Birks (1894), Eaton (1925-1927) et Simpson (1929-1931). Entre 1890 et 1929, des succursales bancaires et plusieurs édifices de bureaux sont érigés le long de la rue Sainte-Catherine.

Aujourd'hui, la vocation résidentielle du secteur est presque complètement disparue et cette section de la rue Sainte-Catherine Ouest est devenue l'une des principales artères commerciales de la ville tout en ayant conservé de nombreux édifices d'intérêt patrimonial.



24.E.19 Christ Church Cathedral, 1440, avenue Union. Ce monument historique classé a été restauré en 1987 lors de la construction des niveaux souterrains des commerces et d'un stationnement.
Crédits photographiques : Isabelle Bouchard

24.E.20 LA RUE SAINTE-CATHERINE DU SQUARE PHILLIPS À JEANNE-MANCE

Ce tronçon de la rue Sainte-Catherine s'est développé un peu plus tôt que la zone adjacente située à l'ouest. Après la démolition des fortifications, qui a lieu de 1804 à 1817, les rues Sainte-Catherine, De Bleury et Saint-Alexandre sont percées et le lotissement débute. Le développement résidentiel s'accélère vers 1830 avec le percement des rues Aylmer, Mayor, City Councillors et De Maisonneuve (alors appelée Berthelet). Les îlots sont de formes et de dimensions irrégulières et ne comportent pas de ruelles. Les édifices de culte de l'époque demeurent les témoins du passé résidentiel de ce secteur. L'église du Gesù est construite en 1864 tandis que l'église méthodiste St. James, d'influence néogothique, est érigée en 1887-1888. En 1926, ce monument classé voit sa façade avant cachée par un immeuble commercial.

À la fin du XIX^e siècle, la rue Sainte-Catherine subit d'importantes transformations lorsque les maisons sont remplacées par des bâtiments commerciaux et industriels. Le phénomène s'étend ensuite aux autres rues du secteur, qui accueillent ce qui deviendra le noyau de l'industrie de la fourrure et dont la rue Mayor constitue l'axe principal. De nombreux magasins, succursales bancaires, immeubles de bureaux et théâtres sont ensuite construits. L'édifice Belgo, conçu en 1912 par les architectes Finlay et Spence, est un bel exemple de bâtiment multifonctionnel du début du XX^e siècle. Il abrite aujourd'hui des commerces, des bureaux et des galeries d'art.



24.E.20 Édifice Belgo, 352 à 393, rue Sainte-Catherine Ouest (1912)
Crédits photographiques : Isabelle Bouchard



24.E.21 2058, 2060 et 2064, rue Jeanne-Mance.
Crédits photographiques : Denis Tremblay



24.E.22 Édifice Unity (1912-1913), David Jerome Spence, architecte,
454, rue De La Gauchetière Ouest.

24.E.21 LES RUES JEANNE-MANCE ET SAINT-URBAIN AU SUD DE SHERBROOKE

Cette zone comprend quelques-uns des plus intéressants témoins de l'architecture résidentielle de la fin du XIX^e siècle au centre-ville de Montréal. Les maisons de la rue Jeanne-Mance, construites de 1886 à 1897 et dont les façades ont été classées en 1975, ainsi que quelques ensembles résidentiels sur les rues Saint-Urbain et De Bleury, en sont de beaux exemples. L'Institut de technologie de Montréal (actuellement le Pavillon des Arts de l'UQAM) est construit en 1909-1910 selon les plans des architectes Saxe et Archibald. Cet édifice remarquable, avec sa façade monumentale sur la rue Sherbrooke, est la première école de sciences appliquées à Montréal. Deux autres édifices intéressants se trouvent à l'angle de la rue Saint-Urbain et de l'avenue du Président-Kennedy. Il s'agit de l'église St. John the Evangelist, conçue par les architectes Darling et Thomas (1877-1879), et de l'édifice Bell, conçu par l'architecte Carmichael (1915-1923).

24.E.22 BEAVER HALL, PAPER HILL

C'est vers les années 1840 que le secteur commence réellement à se développer avec l'aménagement de lots de formes et de dimensions régulières. L'église St. Patrick, le cœur de cette zone, est construite en 1843-1847. De nombreuses maisons contiguës ainsi que des bâtiments institutionnels sont érigés au cours des décennies suivantes afin de desservir la population catholique d'origine irlandaise. On y retrouve, outre l'église St. Patrick, l'école St. Patrick's Academy, les vestiges d'un centre d'accueil et la maison William-Dow (Engineer's Club).

Au début du XX^e siècle, le secteur devient un noyau de l'industrie de l'imprimerie à Montréal, d'où l'appellation de Paper Hill. Des bâtiments d'au moins cinq étages souvent revêtus de brique remplacent les habitations. La papeterie J.-C. Wilson, l'édifice Southam, le Desbarats' Building construit pour le journal *The Gazette* et le Unity Building démontrent la transformation du secteur. L'édifice Read ainsi que l'édifice Crane sont eux aussi des bâtiments dont il faut reconnaître l'intérêt patrimonial.

24.E.23 GARE CENTRALE – PLACE VILLE-MARIE

Ce secteur est le siège d'une architecture urbaine de facture moderniste intimement liée aux réseaux de transport. D'une part, on y retrouve la gare Centrale, construite entre 1938 et 1943 et desservie par un tunnel et un viaduc. D'autre part, l'hôtel Reine-Elizabeth, érigé en 1957-1958, est l'un des premiers éléments d'importance construits autour de la gare. L'hôtel, avec son lien intérieur menant directement à la salle des pas perdus de la gare, constitue le premier segment du réseau piétonnier souterrain de Montréal. Juste au nord, Place Ville-Marie, avec son édifice cruciforme érigé entre 1959 et 1962 par la firme Leoh Ming Pei et associés et la firme Affleck, Dimakopoulos, Lebensold, Michaud et Sise, est une icône de l'architecture montréalaise. Elle a été, jusqu'à la construction de la Tour de la Bourse, le bâtiment le plus élevé du Canada.



24.E.23 Place Ville-Marie aujourd'hui. Crédits photographiques : Ministère de la Culture et des Communications du Québec, Direction de Montréal, Normand Rajotte, photographe

24.E.24 LE COMPLEXE DESJARDINS ET LA PLACE DES ARTS

Cette zone comprend trois éléments importants du patrimoine moderne à Montréal : la Place des Arts, le complexe Guy-Favreau et le complexe Desjardins. On y retrouve aussi à l'extrémité ouest de la rue De La Gauchetière, désormais scindée en deux par le complexe Guy-Favreau, deux immeubles classés. Il s'agit de l'église (et son presbytère, 1834), qui deviendra l'église de la Mission catholique chinoise, et du patronage Saint-Vincent-de-Paul, construit en 1893. Elle comprend aussi quelques rangées d'habitations relativement intactes sur la rue De La Gauchetière et sur la rue Anderson.



24.E.24 Complexe Desjardins, 100-190, rue Sainte-Catherine Ouest

24.E.25 GRIFFINTOWN

Ce secteur comprend la zone située entre la rue McGill et l'autoroute Bonaventure de part et d'autre de la rue William. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ce territoire est essentiellement agricole et on y retrouve quelques habitations de bois et boutiques d'artisans. Après la démolition des fortifications, entre 1804 et 1817, ce secteur commence à s'urbaniser, puis il devient densément peuplé par une population ouvrière. La maison Abner-Bagg ainsi que les entrepôts Buchanan et Penn sont d'excellents exemples de l'architecture de la première moitié du XIX^e siècle.

À partir du milieu du XIX^e siècle, les habitations commencent à être remplacées par des industries, dont plusieurs fonderies et entrepôts. La fermeture du Collège de Montréal en 1859 et l'établissement d'un marché au foin entre les rues William et King témoignent de ce changement de fonction.

Ensuite, le secteur s'industrialise densément en raison de la proximité du fleuve Saint-Laurent, du canal de Lachine et des chemins de fer, et il prospère jusqu'à la crise de 1929. Suivra une période difficile. Plusieurs industries ferment leurs portes et la plupart des résidents s'établissent ailleurs. La construction de la voie élevée du Canadien National en 1933 et la réalisation de l'autoroute Bonaventure en 1965 contribuent à la coupure entre ce secteur et les zones adjacentes. Cette zone bénéficie aujourd'hui d'un second souffle alors que plusieurs immeubles industriels sont recyclés et que de nouveaux édifices sont construits. La réouverture du canal de Lachine ainsi que la réalisation de la Cité du multimédia favorisent aujourd'hui la restructuration du secteur et la mixité des fonctions.



24.E.25 Maison Abner-Bagg, 682, rue William

24.E.26 L'HÔPITAL ROYAL VICTORIA

Situé sur le flanc sud du mont Royal, ce secteur est constitué du vaste complexe de l'Hôpital Royal Victoria et de plusieurs édifices de l'Université McGill, dont les résidences d'étudiants, le complexe sportif ainsi que le Strathcona Medical Building. Il s'agit d'une enclave dans le paysage naturel de la montagne qui est entièrement comprise dans l'arrondissement historique et naturel du mont Royal.

Le principal ensemble architectural de cette zone, l'hôpital Royal Victoria, est construit à flanc de montagne. Le pavillon central est bâti en 1893 selon les plans de l'architecte britannique H. Saxon Snell, qui s'inspire de la « Royal Infirmary » d'Edimbourg et du château Fyvie. Depuis un siècle, de nouveaux pavillons se sont graduellement ajoutés au complexe original. On retrouve dans ce secteur de nombreux bâtiments d'intérêt patrimonial, dont le Stathcona Medical Building, la maison Hugh-Allan et le pavillon Hershey de l'hôpital, qui a reçu le statut de lieu historique national du gouvernement fédéral.



24.E.26 Hôpital Royal Victoria, 687, avenue des Pins Ouest.
Crédits photographiques : Patri-Arch Patrimoine et Architecture

24.E.27 CAMPUS MCGILL

Ce secteur couvre en grande partie le cœur du campus universitaire, la station de pompage McTavish et le vaste terrain qui couvre le réservoir. Il est compris à l'intérieur de l'arrondissement historique et naturel du mont Royal.

C'est vers 1856 que l'Université McGill prend vraiment son essor. Le premier pavillon, le Art Building (John Ostell, 1839-1843), est agrandi en 1861. L'université grandit et plusieurs pavillons sont construits entre 1880 et 1930. Les principaux édifices sont implantés autour d'un aménagement paysager classique et symétrique composé d'une allée monumentale centrale qui prolonge la perspective de l'avenue McGill College.

On retrouve dans cette zone de nombreux bâtiments spécialisés d'inspiration allant du néoclassicisme à l'éclectisme victorien et au modernisme. Les bâtiments les plus anciens se démarquent par leur volumétrie articulée tandis que les bâtiments récents sont plus monolithiques. Le campus de l'Université McGill est un site exceptionnel doté d'espaces verts magnifiques qui créent un lien entre le centre-ville et la montagne et où l'on retrouve une grande variété d'éléments architecturaux intéressants.



24.E.27 Université McGill, pavillon Redpath, 3459, rue McTavish.
Crédits photographiques : Patri-Arch Patrimoine et Architecture

24.E.28 LE CROISSANT REDPATH

Cette zone, incluse dans l'arrondissement naturel et historique du mont Royal, a connu une seule phase d'édification au cours des années 1920 et 1930 et possède une très grande cohérence stylistique ainsi qu'une forte homogénéité. Enclavé dans la montagne, le secteur est caractérisé par la présence de nombreux arbres matures, par le tracé en cul-de-sac de la rue et par le maintien de l'occupation résidentielle originale. On y retrouve principalement de vastes résidences bourgeoises d'inspiration anglaise. La plupart présentent une hauteur de trois étages et un toit à deux versants, et leurs façades sont recouvertes de brique d'argile ou de pierre.



24.E.28 Croissant Redpath.
Crédits photographiques : Patri-Arch Patrimoine et Architecture

24.E.29 LE MILLE CARRÉ DORÉ

Compris dans l'arrondissement historique et naturel du mont Royal, ce secteur résidentiel est urbanisé entre 1860 et 1935. C'est un quartier de résidences bourgeoises souvent entourées de jardins et de dépendances. Il demeure relativement homogène et est particulièrement intéressant tant en raison de la qualité architecturale des bâtiments qui le composent que par le dégagement qu'il assure à la montagne. On y retrouve un grand nombre de demeures bourgeoises exceptionnelles, dont certaines sont classées monuments historiques. On y voit notamment des résidences unifamiliales isolées, de luxueuses maisons en rangée et de riches immeubles de logements. Certaines des villas sont aujourd'hui occupées par des bureaux, ambassades, consulats et délégations commerciales. Cette zone est caractérisée par la présence de bâtiments d'influence française et anglaise.



24.E.29 Maison William-Forrest-Angus (1894), 3674, rue Peel.
Crédits photographiques : Patri-Arch Patrimoine et Architecture

24.E.30 LE MILLE CARRÉ DORÉ SUD

Ce secteur est constitué de la portion sud du mille carré doré et ne fait pas partie de l'arrondissement historique et naturel du mont Royal. Le niveau d'homogénéité est un peu moindre qu'au nord de la rue Sherbrooke, mais les caractéristiques générales de la zone sont sensiblement les mêmes que celles du secteur 24.E.29.



24.E.30 Maison Slessor (1890), 1538, avenue du Docteur-Penfield.
Crédits photographiques : Patri-Arch Patrimoine et Architecture



24.E.31 Ensemble résidentiel sur une impasse piétonne, rue Redpath.
Crédits photographiques : Patri-Arch Patrimoine et Architecture

24.E.31 LES IMPASSES

Ce secteur est composé de plusieurs maisons unifamiliales construites de 1900 jusqu'à la fin des années 1920. On y trouve une série d'ensembles de maisons bâties sur de grands terrains découpés à l'origine pour recevoir des villas. Chacun de ces ensembles est formé de bâtiments unifamiliaux contigus de deux ou trois étages organisés autour d'une cour ou d'une voie piétonne. Cet agencement autour d'impasses ou de jardins semi-privés donne à la rue un caractère particulièrement intéressant.

Les avenues Summerhill, de Seaforth et Selkirk, dont l'organisation spatiale se rapproche de celle des rues Redpath et Simpson et de l'avenue du Musée, sont bordées d'immeubles plus anciens d'une qualité remarquable. Un développement plus récent, près de l'avenue du Docteur-Penfield, est lui aussi basé sur le principe d'un accès aux résidences par une voie semi-privée.

Le secteur est relativement homogène, bien que l'on y trouve quelques conciergeries et quelques tours d'habitation.

24.E.32 LES TERRES REDPATH SUD

Cette zone située au sud de l'avenue du Docteur-Penfield correspond à la portion sud du domaine de François DesRivières, vendue à John Redpath vers 1830. Entre 1840 et 1860, elle connaît une première phase d'édification et de nombreuses villas y sont construites. À partir de 1950, elle subit d'importantes transformations avec la construction de plusieurs conciergeries et de tours d'habitation. On y trouve de beaux exemples de résidences somptueuses, principalement sur la rue de la Montagne et sur l'avenue du Musée. La maison Charles-Colquhoun-Ballantyne et la maison Marie-E.-C.-Boyer sont situées dans ce secteur. L'imposante résidence Joseph-Marcelin-Wilson, qui combine des influences stylistiques françaises et anglaises, est érigée en 1910 sur l'avenue du Musée.



24.E.32 Maison Charles-Colquhoun-Ballantyne,
3480-3484, rue de la Montagne.
Crédits photographiques : Patri-Arch Patrimoine et Architecture

24.E.33 LE DOMAINE MCTAVISH

Ce secteur d'intérêt situé entre l'avenue du Docteur-Penfield et la rue Sherbrooke se développe principalement entre 1879 et 1900, après l'ouverture des rues Peel et Stanley au nord de la rue Sherbrooke.

Sur l'ancienne propriété de Simon McTavish (entre Mansfield et Stanley), l'architecte John Wells propose une méthode de subdivision employant une grille de rues orthogonale avec ruelles qui entraîne la disparition des portes cochères et l'uniformisation des dimensions des lots sur une même rue.

C'est une zone où des villas opulentes et des ensembles de maisons victoriennes côtoient des tours d'habitation modernes. Ce qui distingue ce secteur du mille carré doré est la présence dominante de rangées de maisons développées sur le modèle des *terrace houses*. La Tamworth Terrace, composée de sept maisons identiques en pierre calcaire avec toit à pignon, est un bel exemple de ce type d'architecture. Les unités qui subsistent de la Prince Rupert Terrace sur la rue McTavish sont elles aussi dignes d'intérêt.



24.E.33 3430, rue Stanley.
Crédits photographiques : Patri-Arch Patrimoine et Architecture

24.E.34 LA RUE SHERBROOKE OUEST (D'ATWATER À PEEL)

La rue Sherbrooke Ouest correspond à une frontière naturelle du centre-ville montréalais. Elle s'est développée en trois principales phases d'édification. De 1879 à 1840, de nombreux bâtiments résidentiels sont érigés. Puis, pendant la période de structuration du centre-ville, entre 1890 et 1940, des immeubles d'appartements, des hôtels luxueux ainsi que des bâtiments institutionnels et religieux s'y implantent. Finalement, c'est à partir de 1950 qu'apparaissent les hôtels et édifices de bureaux modernes. Malgré une grande hétérogénéité, l'essentiel du paysage urbain de cette artère est constitué d'éléments d'intérêt patrimonial.

Ce secteur est bordé à l'ouest par de vastes ensembles institutionnels entourés de jardins: le domaine des sulpiciens, celui de la Congrégation de Notre-Dame et la maison généralice. On trouve sur la rue Sherbrooke Ouest plusieurs immeubles d'appartements ainsi que des maisons d'inspiration victorienne d'intérêt patrimonial. Finalement, outre les nombreux édifices classés ou reconnus dans ce secteur, ce sont les grands édifices publics qui donnent à la rue son caractère particulier, entre autres le temple maçonnique, les églises St. Andrew and St. Paul et Erskine and American United, ainsi que le Musée des beaux-arts, l'hôtel Ritz Carlton et le magasin Holt Renfrew.



24.E.34 Masonic Memorial Temple, 1850, rue Sherbrooke Ouest.
Crédits photographiques : Réjean Martel

24.E.35 LA RUE SHERBROOKE OUEST (CAMPUS MCGILL)

Dans ce secteur, la rue Sherbrooke Ouest doit son caractère au campus McGill, qui la borde au nord. L'entrée monumentale de l'université (les portes Roddick) ainsi que la présence du «Royal Victoria College» au nord du secteur assurent une grande qualité à la rue. Ce secteur offre une transition avec la partie ouest de la rue. De plus, on peut noter la présence des bâtiments d'intérêt patrimonial suivants : la maison William-Alexandre-Molson (892), érigée en 1905-1906 par l'architecte Robert Finlay, le Students' Union Hall (actuellement Musée McCord), construit en 1904-1905 selon les plans de Nobbs, Hutchison et Wood, le Strathcona Hall (772), construit en 1904 et les appartements Maxwellton (900), immeuble datant de 1914 et conçu par Edward Maxwell.



24.E.35 Appartements Maxwellton (1914), Edward Maxwell, architecte,
900, rue Sherbrooke Ouest.
Crédits photographiques : Communauté urbaine de Montréal (1987)

24-E-36 À 24-E-49 LE VIEUX-MONTRÉAL

24.E.36 LA RUE MCGILL

La rue McGill se présente comme une grande artère de la métropole au début du siècle, avec des édifices de bureaux de dix étages et la grande colonnade de la nouvelle douane. La ville fortifiée du XVIII^e siècle ainsi que les diverses étapes de l'évolution de la ville au XIX^e siècle sont perceptibles dans le cadre bâti actuel. Cette grande rue rectiligne, qui sépare la vieille ville du faubourg voisin, est due au Plan des Commissaires qui planifie la démolition des murailles, au tout début des années 1800.



24.E.36 La rue McGill, en 2004

24.E.37 LA RUE SAINT-JACQUES

La rue Saint-Jacques est au début du XX^e siècle le centre financier du Canada. Les grands immeubles de bureaux et les banques en sont les témoins. Le siège social néoclassique de la Banque de Montréal, inauguré en 1847, est un bel exemple de l'architecture de cette époque. Les édifices érigés dans les années 1860 et 1870, comme la Banque Molson, sont souvent de dimensions plus modestes mais affichent une architecture très raffinée. Le complexe contemporain du Centre de commerce mondial fait par ailleurs le lien entre le Vieux-Montréal et le centre-ville moderne. Il est traversé par la ruelle des Fortifications qui, pour sa part, évoque la ville du XVIII^e siècle. Finalement, les édifices occupés par *The Montreal Star* et ensuite *The Gazette*, avec les bureaux côté Saint-Jacques et les presses côté Saint-Antoine, témoignent de la présence de l'industrie de l'imprimerie. À l'est de la place d'Armes, on retrouve les édifices du journal *La Presse* ainsi que des édifices datant d'environ 1870 qui rappellent la présence des institutions bancaires canadiennes-françaises.



24.E.37 Sculptures sur la Banque Molson (1864-1866), 278-288, rue Saint-Jacques.

Crédits photographiques : Jean-Claude Bustros, photographe

24.E.38 LE SECTEUR DES BOURSES

Les activités boursières ont longtemps été présentes dans ce secteur. Les édifices du Corn Exchange et du Merchants' Exchange des années 1860 sont encore en place, même s'ils ne servent plus depuis longtemps à l'échange de valeurs mobilières. On trouve aussi dans ce secteur l'ancienne bourse de Montréal, érigée en 1903-1904, et l'édifice du Board of Trade, reconstruit au tout début du XX^e siècle après l'incendie de 1901. La gestion des transports, le commerce en gros et de détail et les assurances ont également laissé des traces bâties. Il reste en outre une résidence de 1812, ainsi que la trame particulière des rues, formée principalement aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Du côté ouest, sur les rues des Récollets, Sainte-Hélène, Saint-Pierre et Le Moyne, on retrouve principalement des magasins-entrepôts avec des salles de montre servant à la vente de détail. Sur le site du couvent des récollets s'effectue une reconstruction si intense qu'il ne reste presque rien d'avant 1850 dans ce secteur. Le bâti demeure relativement inchangé après 1873, d'où l'homogénéité de la partie ouest de la zone.



24.E.38 Édifice Merchants' Exchange ou édifice *Le Devoir* (1866), George Browne et John James Browne, architectes, 211, rue du Saint-Sacrement
Crédits photographiques: Denis Tremblay

24.E.39 LE CŒUR DE VILLE-MARIE ET L'OUEST DE LA RUE SAINT-PAUL

C'est dans ce secteur que se trouve la toute première place publique, centre commercial de la ville aux XVII^e et XVIII^e siècles. Ces éléments sont encore visibles dans la trame urbaine. Donnant sur la place Royale se dresse l'édifice de l'Ancienne-Douane, construit en 1836-1838 et agrandi en 1881-1882. Cet édifice ainsi que les vestiges d'une ancienne station de pompage font maintenant partie de l'ensemble du Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière. L'Ancienne-Douane et le bâtiment principal du musée sont réunis par une crypte archéologique en sous-sol qui met en valeur les vestiges du lieu de fondation de la ville. On retrouve aussi dans ce secteur plusieurs édifices commerciaux de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Du côté ouest, sur la rue Saint-Paul, la plupart des édifices sont des bâtiments commerciaux qui datent de la fin du XIX^e siècle. C'est à cet endroit que la place D'Youville (plutôt que la rue de la Commune) fournit une seconde façade sur rue aux bâtiments du côté sud-est. À la suite d'un incendie survenu en 1901 dans ce secteur, de nombreux édifices ont été construits au tout début du XX^e siècle, dans cette section de la rue Saint-Paul. Ils sont facilement identifiables par leur forme et leurs façades de brique.



24.E.39 Ancienne Douane (1836-1838), John Ostell, architecte,
150, rue Saint-Paul
Crédits photographiques : Société de développement de Montréal



24.E.40 Les magasins-entrepôts de la rue Saint-Pierre, vus de la Place
d'Youville Crédits photographiques : Société de développement de Montréal

24.E.40 LA POINTE À CALLIÈRE ET LA PLACE D'YOUVILLE

L'actuelle pointe à Callière est ce lieu entre la Petite Rivière et le fleuve Saint-Laurent où les premiers colons menés par Paul de Chomedey de Maisonneuve s'installent lors de la fondation de Montréal, en 1642.

On observe à la place D'Youville et à la pointe à Callière une concentration de traces qui témoignent de ce qu'a été le Vieux-Montréal de ses origines à aujourd'hui. Les traces des XVII^e et XVIII^e siècles sont encore perceptibles, qu'il s'agisse de la trame urbaine, du bâti, des vestiges, des artefacts ou des œuvres de commémoration. L'Hôpital général, construit en 1693-1694, se distingue comme le deuxième plus ancien immeuble de l'arrondissement historique, après le Vieux Séminaire de Saint-Sulpice.

D'autre part, on retrouve des entrepôts typiques de la première moitié du XIX^e siècle, témoins significatifs de l'époque où le port commence à prendre son essor. La deuxième moitié du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle sont tout aussi présents dans ce secteur où se superposent les éléments appartenant à toutes les époques. Finalement, c'est ici que se trouve l'édifice contemporain du Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière.

24.E.41 LA PLACE D'ARMES

La place d'Armes et tous les bâtiments qui l'entourent forment un ensemble exceptionnel qui comprend des édifices appartenant à toutes les époques de l'histoire de Montréal. Du côté sud se trouvent le site historique classé et le monument historique classé du Vieux Séminaire de Saint-Sulpice. Cet ensemble est formé de deux bâtiments distincts: le Vieux Séminaire, construit en 1684-1687 et qui est le plus vieil immeuble du Vieux-Montréal, et le presbytère de Notre-Dame, érigé en 1848-1852. Juste à côté se dresse l'ensemble de la basilique Notre-Dame, d'inspiration néogothique, dont la construction débute en 1824. De plus, on retrouve autour de la place d'Armes plusieurs édifices de bureaux remarquables remontant à diverses époques, dont le Scottish Life Insurance (1870), l'édifice New York Life (le premier gratte-ciel de Montréal, construit en 1887-1889), l'édifice Duluth (1912-1913), l'édifice Aldred (1929-1931) ainsi que la tour de la Banque Canadienne Nationale (1965-1967). Finalement, au nord de la place d'Armes, la Banque de Montréal occupe trois bâtiments d'époques différentes.



24.E.41 La place d'Armes
Crédits photographiques: Alex Kempkens, photographe



24.E.41 Le vieux séminaire de Saint-Sulpice et la basilique Notre-Dame
Crédits photographiques: Société de développement de Montréal,
Normand Rajotte, photographe



24.E.41 Vieux Séminaire de Saint-Sulpice (1684-1687) conçu par le prêtre
François Dollier de Casson, 130, rue Notre-Dame Ouest
Crédits photographiques: Communauté urbaine de Montréal (1978)

24.E.42 LE SECTEUR DES MAGASINS-ENTREPÔTS

Le paysage du secteur est largement dominé par de grands bâtiments commerciaux des années 1850-1880. La série située entre la rue de la Commune et la rue Saint-Paul possède des caractéristiques témoignant de la croissance rapide du port à cette époque. Plusieurs de ces bâtiments ont une façade relativement sobre du côté où se fait la manutention des marchandises, tandis que la facture architecturale est plus élaborée du côté commercial, sur la rue Saint-Paul. On retrouve aussi dans ce secteur des bâtiments commerciaux et résidentiels datant de la première moitié du XIX^e siècle. Sur la portion de la rue Notre-Dame située dans ce secteur, il est possible de voir quelques exemples de maisons et de commerces plus anciens, mais la plupart des édifices sont des bâtiments commerciaux de la fin du XIX^e siècle.



24.E.42 La rue de la Commune

24.E.43 LE SECTEUR ADMINISTRATIF

Ce secteur est le centre administratif municipal et judiciaire de Montréal. Il est caractérisé par plusieurs édifices monumentaux construits entre 1850 et nos jours. On y retrouve l'hôtel de ville de Montréal, dont la construction s'échelonne de 1872 à 1878 et qui sera reconstruit (en conservant les murs extérieurs) en 1922, après un incendie. De l'autre côté de la place Vauquelin se trouve le premier palais de justice de Montréal. D'inspiration néoclassique (1851-1857), cet édifice et son annexe de 1905 sont aujourd'hui utilisés par l'administration municipale. L'édifice Ernest-Cormier, bâti en 1921-1926 et qui servait à l'origine de cour de justice, l'Annexe de l'hôtel de ville (cour municipale de Montréal) ainsi que l'actuel palais de justice moderne, construit en 1965-1971, sont eux aussi des bâtiments d'intérêt.

En plus des édifices monumentaux administratifs, on peut voir dans ce secteur le tracé de 1672 de la rue Notre-Dame et les vestiges des fortifications sur l'esplanade du Champ-de-Mars. À différents endroits dans le Vieux-Montréal, il est d'ailleurs possible de reconnaître le tracé des fortifications dans les motifs du pavé.



24.E.43 Annexe de l'hôtel de ville ou Cour municipale de Montréal (1912-1913), Marchand et Haskell, architectes, 775, rue Gosford
Crédits photographiques : Communauté urbaine de Montréal (1975)



24.E.43 Le vieux palais de justice et l'hôtel de ville de Montréal, rue Notre-Dame Est
Crédits photographiques : Société de développement de Montréal

24.E.44 LA PLACE JACQUES-CARTIER

Ce secteur situé de part et d'autre de la place Jacques-Cartier est occupé au départ par de grandes résidences et leurs jardins. Le château Ramezay, monument historique classé, en est une belle démonstration. Ce dernier est érigé en 1705 à la demande du gouverneur de Montréal, Claude de Ramezay. À la suite d'un incendie, il est reconstruit puis agrandi cinquante ans plus tard (tout en conservant certains éléments originaux) par la Compagnie des Indes.

En 1808, les étals du Marché Neuf sont érigés sur le terre-plein situé entre la rue Saint-Charles et la rue de la Fabrique et la colonne Nelson y est installée. C'est après l'ouverture du marché Bonsecours, en 1847, que les deux rues disparaissent et que la place Jacques-Cartier prend son nom actuel. Les édifices actuels bordant la place sont essentiellement des résidences et des hôtels du XIX^e siècle.

Les environs de la rue Sainte-Thérèse correspondent à l'un des seuls secteurs où il est encore possible de retrouver les traces du commerce des fourrures. On y voit des bâtiments aux fonctions diverses appartenant à différentes époques



24.E.44 Le château Ramezay. Crédits photographiques : Société de développement de Montréal; photo, Denis Tremblay



24.E.44 La place Jacques-Cartier en 2001. Crédits photographiques : Société de développement de Montréal; photo, Denis Tremblay

24.E.45 LE QUARTIER BONSECOURS

Ce secteur largement reconstruit au XIX^e siècle se distingue du reste du Vieux-Montréal par le fait qu'il a conservé sa vocation résidentielle, même après 1850. Le faubourg Bonsecours, à l'origine situé à l'extérieur des palissades, est ensuite intégré au périmètre fortifié. La chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours est construite en 1771 et elle subit de nombreuses modifications par la suite. Quelques maisons de la seconde moitié du XVIII^e siècle subsistent toujours et constituent les plus anciens exemples de la vocation résidentielle du secteur.



24.E.45 Le marché Bonsecours.
Crédits photographiques: le photographe masqué

24.E.46 LE FAUBOURG SAINT-LOUIS

Cette zone est au départ composée de quelques maisons séparées de l'enceinte fortifiée par un petit étang. Le secteur est dominé à l'époque par la colline de la citadelle, qui est arasée entre 1819 et 1829. La maison Brossard-Gauvin, construite en 1750 sur la rue Saint-Louis, est l'un des deux seuls exemples des maisons de bois construites à cette époque dans les faubourgs. Les autres maisons de la rue Saint-Louis et de la rue du Champ-de-Mars, bien qu'elles soient moins anciennes, donnent un cachet intimiste à ce secteur. Avec la présence de quelques bâtiments plus imposants, le secteur prend l'aspect d'une porte d'entrée sur le Vieux-Montréal.



24.E.46 Maison Brossard-Gauvin (1743-1758), 433-435, rue Saint-Louis
Crédits photographiques: Société de développement de Montréal



24.E.45 La rue Saint-paul Est, Crédits photographiques: Denis Labine



24.E.47 Patineurs sur le bassin Bonsecours du Vieux-Port
Crédits photographiques: Société du Vieux-Port de Montréal;
Photographies APES; Anton Fercher, photographe

24.E.47 LE VIEUX-PORT

Cette zone récemment transformée à des fins récréo-touristiques est incluse dans l'arrondissement historique du Vieux-Montréal. Il s'agit de la plus vieille partie du port de Montréal, de l'entrée du canal de Lachine jusqu'à la Tour de l'Horloge. Bien que l'histoire du port remonte aux origines de la ville, le patrimoine bâti qu'on y retrouve provient essentiellement du début du XIX^e siècle ainsi que des grands aménagements du début du XX^e siècle.

Les premières améliorations du port datent de 1830. En 1853, la profondeur de la voie maritime du Saint-Laurent est portée à 16 pieds, permettant l'entrée de navires transatlantiques. Le port de Montréal prend véritablement forme vers 1881 alors que débutent les travaux de construction des quais et des hangars maritimes permanents, ainsi que le rehaussement des voies ferrées. Au début du XX^e siècle, du fait de l'érection d'immenses élévateurs à grain, Montréal devient l'un des six plus grands ports au monde et dépasse tous ses concurrents dans la manutention du grain. Avec l'ouverture de la Voie maritime du Saint-Laurent, en 1959, le secteur du port connaît une baisse d'achalandage et par la suite, le terrain est réaménagé en promenade et en espaces verts.

24.E.48 L'ÎLE SAINTE-HÉLÈNE

L'histoire de l'île Sainte-Hélène est aussi ancienne que celle de Montréal. Elle est occupée au départ par la famille de Charles LeMoine, puis brièvement par les militaires français en 1760 pour être finalement achetée en 1818 par les Britanniques. Elle joue alors un rôle stratégique de point de ravitaillement entre les forts du Haut et du Bas-Canada. On y retrouve encore aujourd'hui plusieurs bâtiments et structures évoquant la présence militaire dans l'île, dont le fort de 1820-1824 et la poudrière de 1822.

Après l'entrée en vigueur de la Confédération, l'île est réservée à la milice canadienne et une partie de l'île devient accessible au public. La construction du pont Jacques-Cartier (à l'origine : le pont du Havre) en 1930 en assure définitivement l'accessibilité. Entre 1936 et 1939, un vaste parc conçu par l'architecte paysagiste Frederick G. Todd y est aménagé. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, le parc est fermé et l'île redevient occupée par les militaires. Le fort est réaménagé pour recevoir des prisonniers de guerre, mais il devient rapidement une prison militaire pour les déserteurs et autres criminels militaires. La tour de Lévis est érigée entre 1936 et 1949 comme réservoir d'eau et poste d'observation.

Après la guerre, l'île est finalement remise à la Ville de Montréal, un complexe de piscines y est aménagé et le restaurant Hélène-de-Champlain, bâti de pierre rouge (brescia) extraite dans l'île, est construit. Plus récemment, les travaux effectués pour Expo 67 ont considérablement transformé la configuration de l'île en lui annexant l'île Ronde. On y retrouve des icônes importantes du patrimoine moderne, dont le dôme géodésique conçu par Buckminster Fuller (Biosphère) et l'œuvre de Calder intitulée Le Stable (l'homme). Ce secteur possède un intérêt patrimonial exceptionnel à l'échelle régionale, voire même nationale, et mériterait sans contredit le statut de site du patrimoine.



24.E.48 Fort de l'île Sainte-Hélène



24.E.48 Pavillon Buckminster-Fuller, 160, chemin Tour-de-l'Isle, aujourd'hui la Biosphère

24.E.49 L'ÎLE NOTRE-DAME

De son côté, l'île Notre-Dame est créée de toutes pièces entre 1963 et 1967 à partir des matériaux de remblais provenant de l'excavation du métro et du pont-tunnel Louis-Hippolyte-Lafontaine. Aussi grande que l'île Sainte-Hélène, elle est reliée à cette dernière par le pont des îles et par la passerelle du Cosmos. Elle est aussi reliée à Montréal par le pont de la Concorde. Elle abrite quelques témoins importants des aménagements conçus pour l'exposition universelle, dont le pavillon du Canada ainsi que le pavillon de la France et celui du Québec, qui ont été rénovés et qui constituent aujourd'hui le Casino de Montréal. On y retrouve aussi le bassin d'aviron créé en 1976 dans le cadre des Jeux olympiques à Montréal. L'île et son patrimoine bâti sont des témoins importants des progrès technologiques rapides, des nouvelles façons d'exprimer les formes et des conditions sociales, économiques et politiques qui ont façonné le Québec dans les années 1960.



24.E.49 Pavillon de la France avec minirail durant l'Expo 67 (Jean Faugeron, architecte), aujourd'hui le Casino de Montréal, Archives nationales du Canada Crédits photographiques: Bibliothèque et archives Canada

24.E.50 LA CITÉ DU HAVRE

La jetée McKay (ou quai de la Garde) est aujourd'hui connue sous le nom de Cité du Havre. La jetée est construite entre 1891 et 1889 afin de protéger le Vieux-Montréal des inondations entraînées par la débâcle des glaces du fleuve. La Cité du Havre devient par la suite la porte d'entrée principale de l'Expo 67. On y retrouve quelques bâtiments construits dans le cadre de l'exposition universelle dont le plus célèbre est Habitat 67. Ce complexe est un ensemble résidentiel expérimental réalisé par Moshe Safdie et construit en 1966-1967. Cet assemblage de modules cubiques préfabriqués est conçu de façon à fournir des espaces privés à des unités d'un complexe urbain relativement dense. Il en résulte une volumétrie complexe et caractéristique qui est devenue une icône du patrimoine moderne reconnue internationalement. Outre Habitat 67, on y retrouve aussi le pavillon de l'administration et de la presse aujourd'hui utilisé comme édifice à bureaux, l'ancien Musée d'art contemporain qui sert maintenant d'entrepôt pour la filiale immobilière de Loto-Québec et l'Expo-Théâtre qui a été converti en studio de cinéma.



24.E.50 Habitat 67, 2600, avenue Pierre-Dupuy. Crédits photographiques : Réjean Martel



24.E.51 Monument National, 1182, boulevard Saint-Laurent
Crédits photographiques : Réjean Martel



24.E.51 Édifice L.-O.-Grothé, 2000, boulevard Saint-Laurent
Crédits photographiques : Denis Tremblay

24.E.51 LE BOULEVARD SAINT-LAURENT ET LA RUE SAINTE-CATHERINE EST

Dans sa portion sud, entre le Vieux-Montréal et le boulevard René-Lévesque, le boulevard Saint-Laurent est l'artère principale du quartier chinois. Cette portion est caractérisée par la présence de plusieurs bâtiments commerciaux qui se sont construits après l'élargissement de la rue, en 1889.

Le boulevard Saint-Laurent possède dès ses débuts une vocation commerciale en tant qu'espace de transformation artisanale, puis industrielle. La brasserie Ekers, qui loge aujourd'hui le Musée Juste pour rire, est un bon exemple de l'architecture industrielle de la fin du XIX^e siècle. Le Monument national, érigé en 1893 par l'Association Saint-Jean-Baptiste, sert pendant plusieurs années de lieu de manifestations culturelles. Au tournant du XX^e siècle, les nouvelles techniques de construction permettent l'érection d'édifices industriels largement fenestrés, tels l'édifice Grothé (1906).

C'est à cette époque que la rue Sainte-Catherine devient la principale artère commerciale du secteur et que de nombreux édifices commerciaux et industriels et des établissements bancaires prestigieux y sont construits. Certains, comme l'édifice de *La Patrie*, utilisent comme revêtement de façade des matériaux qui se distinguent de l'habituelle pierre grise ou de la brique.

24.E.52 LA RUE SHERBROOKE EST (ENTRE SAINT-LAURENT ET AMHERST)

Ce secteur de la rue Sherbrooke est composé d'une grande variété de bâtiments. L'un des édifices les plus anciens de la rue Sherbrooke est la maison Alexander-Buchanan, construite en 1837. Elle a toujours son aspect original d'inspiration géorgienne avec sa forme cubique et son toit en pavillon. Le secteur abrite plusieurs autres belles résidences isolées, telles la maison François-de-Martigny et le Club Canadien (maison Arthur-Dubuc).

On y retrouve aussi quelques édifices institutionnels, dont le Monastère provincial du Bon-Pasteur, construit en 1846 pour les Sœurs du Bon-Pasteur, et le Mont-Saint-Louis, un ancien collège d'inspiration Second Empire érigé en 1887-1888.

Dans cette zone, plusieurs maisons en rangée ou jumelées ont été érigées entre 1850 et 1914 et sont dignes d'intérêt. Cette section de la rue Sherbrooke n'a pas subi beaucoup de changements au cours du XX^e siècle, si ce n'est un changement de fonction des bâtiments.



24.E.52 Monastère du Bon-Pasteur, 60-100, rue Sherbrooke Est
Crédits photographiques : Réjean Martel



24.E.52 Maison Arthur-Dubuc, 438, rue Sherbrooke Est
Crédits photographiques : Réjean Martel



24.E.52 Mont-Saint-Louis, 244, rue Sherbrooke Est
Crédits photographiques : Denis Tremblay

24.E.53 LA TERRASSE SAINT-DENIS

Ce petit secteur est loti vers la fin du XIX^e siècle selon le principe des îlots avec ruelles, éliminant l'obligation d'aménager des portes cochères. Des maisons en rangée séparées par un mur coupe-feu mitoyen y sont construites au tournant du XX^e siècle. La montée du Zouave (aujourd'hui terrasse Saint-Denis) est ouverte à cette époque.



22.E.53 Terrasse Saint-Denis
Crédits photographiques : Isabelle Bouchard



22.E.54 École Polytechnique de Montréal, 1430, rue Saint-Denis,
Joseph-Émile Vanier, architecte (1903)
Crédits photographiques : Isabelle Bouchard

24.E.54 LA RUE SAINT-DENIS (DE LA RUE ONTARIO EST À LA RUE SAINTE-CATHERINE EST)

Le secteur commence à se développer après la construction de la première église Saint-Jacques (1823), mais sa portion sud est ravagée par un incendie majeur en 1852. En 1858, un second incendie détruit la nouvelle église, qui est rebâtie de nouveau. Ce sont des parties de cette dernière église qui sont aujourd'hui intégrées au pavillon Judith-Jasmin de l'Université du Québec à Montréal.

La plupart des bâtiments que l'on peut voir sur cette rue datent de la période de développement qui a suivi l'incendie de 1852. Des séries de maisons en rangée contiguës, avec mur coupe-feu mitoyen et façade de pierre de calcaire gris extraite des carrières locales, sont alors construites.

À la fin du XIX^e siècle, la rue Saint-Denis devient le centre de la vie universitaire francophone avec la construction de l'édifice de l'Université Laval à Montréal (aujourd'hui disparu). L'école polytechnique conçue par Émile Vanier se construit à proximité en 1902-1905; sa façade est maintenant intégrée à l'Université du Québec à Montréal. La bibliothèque Saint-Sulpice, érigée en 1917, est un autre témoin de l'effervescence du Quartier Latin à cette époque.

La construction de l'Université du Québec à Montréal, dans les années 1970, permet de renouer avec la vocation universitaire du secteur, révolue au cours des années 1940-1950. Finalement, l'activité commerciale du secteur s'accroît et de nombreux restaurants, bars et autres commerces s'y installent.

24.E.55 LA RUE SAINT-DENIS (DU BOULEVARD RENÉ-LÉVESQUE EST À L'AVENUE VIGER)

La plupart des bâtiments sur cette portion de la rue Saint-Denis datent de la période de développement qui a suivi l'incendie de 1852 et de la période où l'Université Laval s'installe à l'emplacement de l'actuel pavillon Hubert-Aquin de l'Université du Québec à Montréal. Des séries de maisons en rangée ou contiguës avec mur coupe-feu et des maisons de rapport sont alors bâties. L'église Holy Trinity (ou église Saint-Sauveur) et l'Académie Saint-Denis, construites en 1865, sont les bâtiments les plus anciens de ce secteur. La maison de rapport érigée par Napoléon Bourassa en 1879 est un bel exemple de l'architecture résidentielle de cette période. La construction du nouveau bâtiment de l'hôpital Saint-Luc, dans les années 1930, change le paysage bâti de la zone, à l'origine constitué de bâtiments résidentiels.



24.E.55 Église Saint-Sauveur (Holy Trinity Church),
329, avenue Viger Est.
Crédits photographiques : Réjean Martel

24.E.56 LE SQUARE VIGER

Le square Viger s'inscrit sur le terrain donné à la Ville par la veuve de Denis-Benjamin Viger en 1818. Un marché faisant principalement le commerce des bestiaux s'installe de part et d'autre de la rue Saint-Denis. Les terrains situés juste à l'est sont cédés en 1844 afin d'agrandir le marché. En 1857, le marché est démantelé et le square est aménagé. L'avenue Viger (anciennement Dubord) est percée et le square, inauguré en 1860, devient le grand parc de Montréal. De somptueuses résidences et des maisons en rangée sont alors érigées autour du square. Quelques édifices prestigieux concrétisent la présence de la bourgeoisie canadienne-française dans le quartier. L'hôtel-gare Viger est érigé en 1898 par Bruce Price, dans le style château, et l'École des Hautes Études Commerciales est construite dans l'esprit Beaux-Arts en 1908-1910. La venue des ateliers de la compagnie Laura Secord, en 1920, amène une population ouvrière dans le secteur. Le square a été modifié à quelques reprises depuis ce temps : en 1930, lors du prolongement vers le sud de la rue Berri, dans les années 1960 lors de la construction du métro Champ-de-Mars et de l'élargissement de la rue Berri, puis un peu plus tard avec la construction souterraine de l'autoroute Ville-Marie. Finalement, le square est totalement reconfiguré en 1983-1984.



24.E.56 École des Hautes Études Commerciales, aujourd'hui les
Archives nationales du Québec, 535, avenue Viger Est (Joseph-Égilde-
Césaire Daoust et Louis-Zéphirin Gauthier, architectes).
Crédits photographiques : Réjean Martel

**24.E.57 LA RUE SAINT-HUBERT
(ENTRE LA RUE DE LA GAUCHETIÈRE EST
ET L'AVENUE VIGER)**

La série d'habitations contiguës en pierre que l'on retrouve en face de l'École des Hautes Études Commerciales du côté est du tronçon de la rue Saint-Hubert, entre la rue De La Gauchetière Est et l'avenue Viger, est un très bel exemple du type d'architecture en vogue à la fin du XIX^e siècle. Cet îlot est construit entre 1875 et 1885 sur un seul alignement et ces maisons conservent pour la plupart leur vocation résidentielle et leurs caractéristiques architecturales d'origine.



24.E.57 1015-1033, rue Saint-Hubert
Crédits photographiques : Isabelle Bouchard

24.E.58 CENTRE HOSPITALIER JACQUES-VIGER

Ce secteur est caractérisé par la présence du Centre hospitalier Jacques-Viger (autrefois l'Hôpital général de la Miséricorde), dont les sections les plus anciennes, situées sur le boulevard René-Lévesque, sont construites entre 1853 et 1884. Il s'agit d'un édifice conventuel classique avec un corps central et des ailes. L'aile donnant sur la rue Saint-Hubert (côté ouest) est érigée en deux phases, l'une en 1885 et l'autre en 1923. Le couronnement des deux parties est bien distinct.

De plus, il reste encore dans le secteur de beaux exemples des résidences bourgeoises érigées sur la rue Saint-Hubert durant la seconde moitié du XIX^e siècle. La maison Damase-Masson, aujourd'hui occupée par la Maison du Père, est construite en 1860. Il s'agit d'une résidence de pierre munie d'un toit à pavillon. La maison Marie-Hélène-Jodoin (1871), sur la rue De La Gauchetière Est, a pour sa part été utilisée pendant plusieurs années comme bibliothèque pour l'École des Hautes Études Commerciales.



24.E.58 Centre hospitalier Jacques-Viger, 1051, rue Saint-Hubert, anciennement couvent et hôpital des Sœurs de la Miséricorde
Crédits photographiques : Isabelle Bouchard

**24.E.59 LA RUE SAINT-HUBERT
(ENTRE LE BOULEVARD RENÉ-LÉVESQUE EST
ET LA RUE SAINTE-CATHERINE EST)**

Les bâtiments que l'on peut voir dans ce secteur datent principalement de la période 1852-1870, c'est-à-dire après les incendies majeurs de 1852. C'est le côté ouest de la rue qui se développe d'abord. Comme il n'y a pas de ruelle, les maisons forment de petites séries espacées afin de permettre l'accès aux cours arrière. On retrouve une rangée de maisons ininterrompue sur l'îlot situé du côté est. De nombreux bâtiments de ce secteur sont munis d'une fausse mansarde, couronnement très en vogue à partir de 1860. On peut aussi observer quelques bâtiments plus anciens avec toits à deux versants percés de lucarnes à pignon, ainsi que quelques édifices d'habitation construits au début du XX^e siècle en remplacement de bâtiments plus anciens.



24.E.59 Rue Saint-Hubert, côté ouest vers le nord
Crédits photographiques : Isabelle Bouchard

**24.E.60 LA RUE SAINT-HUBERT
(ENTRE LA RUE SHERBROOKE EST
ET LA RUE SAINTE-CATHERINE EST)**

Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, la rue Saint-Hubert se développe graduellement vers le nord. Vers 1860, elle est prolongée au nord de l'actuel boulevard De Maisonneuve (autrefois rue Mignonne); en 1872, quelques maisons y sont déjà construites. La typologie dominante du secteur est la maison en rangée ou contiguë avec mur coupe-feu mitoyen. Ces résidences de pierre de calcaire gris ou de brique sont souvent couronnées d'une fausse mansarde. Plusieurs sont munies de boiseries et d'ornements caractéristiques de la période victorienne.



24.E.60 2011-2017, rue Saint-Hubert
Crédits photographiques : Isabelle Bouchard

24.E.61 LA RUE SHERBROOKE EST (ENTRE LA RUE AMHERST ET L'AVENUE DES ÉRABLES)

Cette portion de la rue Sherbrooke Est, bordée au nord par le parc La Fontaine, est caractérisée par la présence de deux institutions importantes s'ajoutant à l'alignement des maisons de trois étages que l'on retrouve du côté sud de la rue. Il s'agit de l'Hôpital Notre-Dame, construit en 1922 selon les plans des architectes Stevens, Lee et Alfred-Hector Lapierre, et de la Bibliothèque municipale, conçue par Eugène Payette et construite en 1914-1917. Au coin des rues Plessis et Ontario se trouve un noyau paroissial particulièrement intéressant. Il s'agit de l'ensemble formé par l'église et le presbytère du Sacré-Cœur-de-Jésus ainsi que par l'ancienne école Plessis, érigée en 1878-1881 à l'angle des rues Alexandre-DeSève, Ontario et Plessis.



24.E.61 Bibliothèque municipale (Eugène Payette, 1914), 1210, rue Sherbrooke Est. Crédits photographiques : Réjean Martel

24.E.62 LA RUE SAINTE-CATHERINE EST ET L'ENSEMBLE SAINT-PIERRE-APÔTRE

Le quartier commence à se développer d'ouest en est à partir de 1850. Le développement s'accélère au cours des années 1870 avec l'arrivée d'une population attirée par les possibilités d'emplois dans les nombreuses entreprises situées à proximité. À ce moment-là apparaissent des maisons de logements multiples de deux étages revêtues de brique ainsi que des bâtiments mixtes possédant un rez-de-chaussée commercial et des logements aux étages. Plusieurs grandes industries s'installent dans le quartier au tournant du XX^e siècle et de nombreuses séries d'habitations multifamiliales sont alors construites. La rue Sainte-Catherine Est devient graduellement occupée à la fin du XIX^e siècle par des magasins. On y retrouve, au tournant du siècle, des banques, des grands magasins, des lieux de divertissement et des bâtiments mixtes. Ces derniers, principalement dans le tronçon situé entre Berri et Amherst, accueillent maintenant des bureaux aux étages et des commerces au rez-de-chaussée.

Au sud de la rue Sainte-Catherine, dans le quadrilatère formé par les rues Sainte-Rose, Panet et de la Visitation et le boulevard René-Lévesque, se trouve l'ensemble conventuel de l'îlot de l'église Saint-Pierre-Apôtre. Ce site historique classé est composé de l'église Saint-Pierre-Apôtre, de la résidence des missionnaires oblates, de l'école Saint-Pierre-Apôtre et de la maîtrise Saint-Pierre.



24.E.62 Bureau de poste Sainte-Catherine – Plessis, 1450, rue Sainte-Catherine Est (Joseph Perrault, 1911).
Crédits photographiques : Réjean Martel

24.E.63 LA RUE SHERBROOKE EST À L'EST DE L'AVENUE DES ÉRABLES

On retrouve sur le tronçon de la rue Sherbrooke situé à l'est de la rue D'Iberville des séries de maisons généralement jumelées ou en rangée de deux étages, revêtues de pierre au rez-de-chaussée et de brique aux étages, qui ont été érigées vers 1945. À l'ouest de la rue D'Iberville, on observe plutôt des édifices résidentiels contigus de trois étages avec des escaliers en alcôve qui datent des années 1910, 1920 et 1930.



24.E.63 Immeuble Édouard-Masson (Joseph-Aurèle Bigonnesse, 1933), 2250-2252, rue Sherbrooke Est. Crédits photographiques : Réjean Martel

24.E.64 MACDONALD'S TOBACCO FACTORY

Ce secteur est caractérisé par la présence du bâtiment W. C. MacDonald Tobacco Factory, construit en 1874-1875 et agrandi en 1922. Il s'agit d'un ensemble industriel exceptionnel doté de façades en brique rouge possédant une rythmique particulièrement intéressante. Les façades de brique sont présentement recouvertes d'un revêtement métallique qui reprend le rythme des façades originales.



24.E.64 MacDonald's Tobacco Factory (1874),
2455-2457, rue Ontario Est
Crédits photographiques : Réjean Martel

24.E.65 SAINTE-CATHERINE ET FULLUM

Ce secteur englobe un ensemble institutionnel formé de la maison mère des Sœurs de la Providence, de l'hospice Gamelin et du pensionnat Sainte-Catherine de la Congrégation de Notre-Dame, ainsi qu'un ensemble paroissial constitué de l'église et du presbytère Saint-Vincent-de-Paul.

On retrouve dans ce secteur de nombreuses maisons en rangée ou contiguës datant de la seconde moitié du XIX^e siècle, et d'autres plus récentes datant du début du XX^e siècle. Sont aussi présents quelques édifices commerciaux ou succursales bancaires érigés au début du XX^e siècle. Les plus anciennes habitations du secteur sont généralement des maisons contiguës, à logements multiples, munies de portes cochères.



24.E.65 Église et presbytère Saint-Vincent-de-Paul,
2310, rue Sainte-Catherine Est (Ludger Lemieux, 1925)
Crédits photographiques : Réjean Martel

24.E.66 LA PRISON DES PATRIOTES

On retrouve dans ce secteur le site historique comprenant la prison des Patriotes (aussi nommée prison du Pied-du-Courant ou prison des hommes) et la maison du gouverneur de la prison des Patriotes. L'ancienne prison abrite maintenant le siège social de la Société des alcools du Québec. Son bâtiment principal possède trois étages et est revêtu de pierre grise. Construit entre 1830 et 1836, il est utilisé comme centre de détention régional de 1836 à 1912. Le portail ornant le mur d'enceinte est construit à la même époque mais déplacé en 1873 à l'emplacement actuel. De son côté, le monument aux Patriotes de 1837 commémore le lieu où ont été exécutés les patriotes de 1837-1838. L'ancienne maison du gouverneur de la prison est le bâtiment en coin érigé en 1894. Le site a été mis en valeur il y a quelques années par la démolition des bâtiments plus récents afin de dégager les structures anciennes.



24.E.66 Maison du gouverneur de la prison des Patriotes
Crédits photographiques : Réjean Martel

24.E.67 LA BRASSERIE MOLSON

Il s'agit ici d'un secteur industriel qui a été l'un des pôles du développement des quartiers résidentiels environnants. On appelle « pied du courant Sainte-Marie » cet endroit où le fleuve, momentanément rétréci, forme un fort courant que les canots et les voiliers avaient de la difficulté à remonter. C'est là aussi que le bac en provenance de Longueuil accostait avant la construction du pont Jacques-Cartier. La brasserie Molson, l'une des plus vieilles entreprises industrielles du Canada, occupe cet endroit depuis 1786. L'édifice situé au 1650, rue Notre-Dame Est, affiche une remarquable façade en pierre de taille. Il est érigé en 1913 mais certains éléments plus anciens sont intégrés à la façade.



24.E.67 Brasserie Molson (Molson & Brothers' Brewery)
1650, rue Notre-Dame Est, C.F. Hettinger, 1907
Crédits photographiques : Réjean Martel

B. Les secteurs de valeur patrimoniale intéressante

24.1.1 RENÉ-LÉVESQUE ET HÔTEL-DE-VILLE

Dans la ville originale hors les murs – autour du nouvel Hôpital Chinois et en bordure du centre-ville et de l'Université du Québec – se trouve un secteur incorporant plusieurs alignements résidentiels de grande qualité ainsi que des constructions résidentielles intégrées au cadre bâti d'origine. Sur l'axe René-Lévesque réalisé en 1955 pour faciliter la fluidité des déplacements est-ouest, un gabarit plus massif vient protéger les quartiers résidentiels avoisinants. Ceux-ci sont principalement constitués d'immeubles de trois étages en brique avec ou sans porte cochère. Le quartier compte peu de ruelles.

24.1.2 VIGER ET SANGUINET

Structuré dans l'axe de la rue Sanguinet comme desserte de l'autoroute Ville-Marie, ce secteur est principalement encadré d'institutions, dont l'Hôpital Saint-Luc et l'Université du Québec. C'est un tissu urbain dense et hétéroclite requérant une mise en valeur de l'axe Sanguinet comme voie d'accès à la ville.

24.1.3 BERRI ET RENÉ-LÉVESQUE

La rencontre de deux axes urbains perpendiculaires crée un espace de grand intérêt. La partie sud, de part et d'autre de la rue Berri, compte des ensembles intéressants. La partie nord, avec l'Université du Québec et quelques constructions plus récentes, encadre la voie publique. Le gabarit des immeubles plus anciens, la qualité des matériaux utilisés et les qualités de la composition architecturale fixent les objectifs d'aménagement du secteur.

24.1.4 SAINT-ANDRÉ ET ONTARIO

Nous nous retrouvons ici dans une partie d'un grand ensemble connu sous le nom de « terrasses Ontario ». En marge de la rue Saint-Hubert et de part et d'autre de la rue Ontario se dressent de beaux ensembles de maisons de pierre grise ou de brique d'un gabarit de deux ou trois étages. Des couronnements élaborés, des toits ardoisés et des lucarnes aux boiseries ouvragées ornent ces bâtiments. L'accès au rez-de-chaussée fixe la marge avant : nulle si l'accès se fait de l'intérieur, ou en recul pour accommoder un escalier en façade. Notons particulièrement l'ensemble de maisons contiguës en brique situé sur la rue Saint-André.



24.1.4 Vue du côté ouest de la rue Saint-André

24.1.5 LE SQUARE VIGER

Construit à la fin du XIX^e siècle, ce secteur de belles maisons de brique avec fausses corniches situé au nord du square Viger, en bordure de la rue Saint-Hubert, a subi des transformations au cours des années. On y trouve des îlots sans ruelle et des constructions en bordure de rue. Celles sur la rue De La Gauchetière montrent une cour avant aménagée pour permettre d'accéder à un rez-de-chaussée dégagé du sol.

24.1.6 MONTCALM ET RENÉ-LÉVESQUE

À l'ouest du site historique de Saint-Pierre-Apôtre, on se retrouve dans un agréable quartier aux bâtiments parés de pierre ou de brique, avec corniches élaborées, portes cochères et escaliers extérieurs. Ce quartier ancien situé à proximité de la nouvelle Cité des Ondes rappelle les premiers quartiers des faubourgs. Le lotissement s'est fait sans ruelle et comportait des annexes en fond de cour, aujourd'hui démolies. Les lots sont profonds et les bâtiments comportent une cour avant.

24.1.7 PLESSIS ET RENÉ-LÉVESQUE

À l'est du site historique de Saint-Pierre-Apôtre, avec l'église Sainte-Brigide en son milieu, on retrouve encore ces rues étroites agréables aux bâtiments de pierre ou de brique. À proximité de la nouvelle Cité des Ondes, ce secteur s'est établi sur un lotissement avec ruelles, un fait nouveau à l'époque.



24.1.7 1221-1229, rue Plessis

24.1.8 L'AXE RENÉ-LÉVESQUE

La place Radio-Canada siège aujourd'hui au centre d'un territoire autrefois fort urbanisé, dont on retrouve un exemple du côté nord de l'axe René-Lévesque. En mettant l'emphase sur la perspective des deux églises en direction est et sur le cœur du centre-ville en direction ouest, cet axe offre un paysage intéressant au large potentiel de mise en valeur

24.1.9 LE SECTEUR PLESSIS ET LOGAN

Au cœur des « terrasses Ontario », un quartier ouvrier s'est développé et a subsisté. Bien situé en bordure des axes importants, il offre aujourd'hui un agréable milieu de vie. Construit essentiellement sur le lotissement ancien, sans ruelle, mais pourvu de terrains très profonds, le cadre bâti offre une gamme de typologies d'habitation. Certains bâtiments industriels rappellent la relation étroite entre les lieux de travail et l'habitation. La brique est le parement principal et la porte cochère est à l'honneur. Soulignons aussi certains ensembles d'habitation de très belle composition et bien conservés. On retrouve encore quelques habitations des faubourgs avec toit à pignon.



24.1.9 1834-1848, rue Plessis

24.1.10 LE SECTEUR DE LA VISITATION ET ONTARIO

Entre la rue Ontario et la rue Sherbrooke, sur la côte, on retrouve des rues bordées de triplex avec escaliers extérieurs et balcons. Construits en brique, avec ornementation et fenêtres verticales, ces immeubles représentent la production courante du début du siècle. Il faut souligner le bel ensemble résidentiel situé du 2082 au 2116, rue de la Visitation, ainsi que plusieurs ensembles voisins de la rue Sherbrooke sur les rues Beaudry, de la Visitation et Panet.



24.1.10 Rue de la Visitation au coin de la rue Larivière

24.1.11 LA RUE ONTARIO (DE SAINT-HUBERT À DE LORIMIER)

Au cœur des « terrasses Ontario », cette rue commerciale et civique structure la vie du quartier. La rue est ponctuée d'immeubles institutionnels importants, dont le marché Saint-Jacques, la caserne de pompiers au coin de la rue Beaudry, l'église Sacré-Cœur (construite en 1876, puis en 1886-1887) et l'église Sainte-Marguerite-Marie (1921-1925). L'école Plessis et le Bain Généreux, en retrait de la rue Ontario, complètent l'espace public. La fonction commerciale a maintenu une bonne continuité d'immeubles commerciaux avec fonction résidentielle aux étages. L'architecture des bâtiments est variée, tant par la hauteur, le nombre d'étages et le choix des couronnements ou des matériaux. Plusieurs ensembles intéressants jalonnent ce parcours. La partie à l'est du pont Jacques-Cartier est plus déstructurée, mais comporte de beaux ensembles résidentiels.



24.1.11 Rue Ontario Est à l'intersection de la rue Montcalm

24.1.12 LE SECTEUR DE BORDEAUX ET DE ROUEN

Entre les rues Ontario et Sherbrooke, sur la côte, on retrouve un autre ensemble très homogène du début du siècle. Les bâtiments sont en brique et ont une hauteur de deux ou trois étages, avec des escaliers extérieurs sur la cour avant. Ces immeubles logent les ouvriers qui œuvrent dans les usines et commerces avoisinants.

24.1.13 LE SECTEUR DORION ET SAINTE-CATHERINE

Ce secteur résidentiel s'est développé au XIX^e siècle en bordure d'un noyau industriel important formé, entre autres, vers 1900 par la Brasserie Molson et la Dominion Rubber au sud, la Standard Shirt, la Diamond Flint Glass, la Dominion Oil Cloth et la Carter White Lead of Canada. La construction du pont Jacques-Cartier a tranché une part importante du quartier résidentiel et du site industriel. En bordure de l'ancien square Papineau, le secteur compte plusieurs ensembles architecturaux intéressants : face à la rue Sainte-Rose sur la rue Cartier, de part et d'autre de la rue Dorion au sud et, plus au nord, encore sur la rue Dorion.

24.I.14 L'AVENUE DE LORIMIER

À la sortie du pont Jacques-Cartier, l'avenue De Lorimier est un des accès majeurs au centre-ville de Montréal. En direction sud, bordée d'une part par les piliers monumentaux du pont et d'autre part, par un tissu urbain hétérogène, cette artère s'ouvre sur le fleuve Saint-Laurent. Au sud se dresse la prison du Pied-du-Courant, un monument classé site historique par le gouvernement du Québec. En direction nord, une nouvelle place est en cours d'aménagement dans l'axe du pont, avec vue sur l'église Sainte-Marguerite-Marie. L'avenue De Lorimier est bordée de bâtiments résidentiels de trois étages avec des façades où la pierre domine.

24.I.15 LE SECTEUR POUPART ET CHAMPAGNE

À l'est du secteur institutionnel de l'église Saint-Vincent-de-Paul, autour de la rue Sainte-Catherine Est, on retrouve un quartier établi sur des terrains lotis au gré des propriétaires. Cette procédure a créé un réseau unique de rues, ruelles et culs-de-sac d'un charme intéressant. C'est un secteur avec de beaux ensembles résidentiels généralement parés de brique. Les maisons sont construites sur la rue, les escaliers sont généralement intérieurs et des portes cochères donnent accès aux cours arrière. Il y a peu de ruelles, bien que certaines rues puissent être confondues avec des ruelles.

24.I.16 LE SECTEUR FULLUM ET LA FONTAINE

Au nord du secteur institutionnel de l'église Saint-Vincent-de-Paul, autour des rues Logan et La Fontaine, on retrouve un secteur équivalent au précédent, avec un lotissement serré et plusieurs petites rues courtes sans ruelles. La rue Fullum y est toutefois plus structurée; son cadre bâti, plus récent, date du début du siècle. Un peu partout dans ce territoire se dressent d'agréables ensembles résidentiels regroupant plusieurs immeubles de composition architecturale commune, de deux ou trois étages, généralement en brique. Le secteur est densément construit, souvent en bordure des trottoirs.

24.I.17 LE SECTEUR FULLUM ET HOCHELAGA

Dans la côte entre Ontario et Sherbrooke, on retrouve un autre secteur intéressant composé de bâtiments de deux ou trois étages, avec des parements de brique et une ornementation élaborée, des fenêtres à guillotine verticales avec vitraux, des escaliers extérieurs et des cours avant. Construit selon le mode codifié de Montréal, ce secteur est loti avec des ruelles en «H» et les îlots sont plus profonds que dans les secteurs plus à l'ouest. L'école Jean-Baptiste-Meilleur, l'école Saint-Eusèbe et l'église Saint-Eusèbe-de-Vergeil complètent le secteur.

24.I.18 LE SECTEUR BERCY ET HOGAN

Ce secteur abrite un nouvel art de vivre en ville, un croisement entre la construction traditionnelle de Montréal et la nouvelle maison unifamiliale. Sur un lotissement montréalais conventionnel (25 pieds de largeur), un projet de promoteur, conçu vers 1950, présente une série d'immeubles d'un étage à toit plat, avec cour avant et composition architecturale semblable à celle des immeubles de deux ou trois étages. Ce sont des propriétés privées unifamiliales, une typologie rare dans ce quartier. L'effet d'ensemble sur la rue est agréable et intéressant. Le secteur se prolonge au nord par un ensemble institutionnel de part et d'autre de la rue Ontario et, au sud par un ensemble résidentiel typique montréalais de deux et trois étages datant du début du siècle.

24.I.19 LE SECTEUR WURTELE

Ce secteur semblable au précédent relève du même concept et, probablement, du même promoteur. Il est toutefois plus homogène en raison de l'utilisation de ce type d'habitation des deux côtés de la rue. L'effet d'ensemble n'en est que plus agréable et intéressant.

C. Les ensembles urbains d'intérêt

24.U.1 LES HABITATIONS JEANNE-MANCE

Ce secteur, traversé par le boulevard De Maisonneuve, est occupé par l'ensemble des habitations Jeanne-Mance. Il s'agit d'un projet de rénovation urbaine construit selon les principes d'urbanisme des années 1950. Les taudis qui s'y trouvaient ont été démolis en 1956 et des immeubles de trois étages ainsi que des tours de douze étages ont été érigées. Les espaces verts qui entourent les bâtiments de même que le parc aménagé à cette occasion contribuent au caractère unique de cette intervention.



24.U.1 Habitations Jeanne-Mance

D. Les ensembles industriels d'intérêt

24.N.1 LE SECTEUR DU QUAI BICKERDIKE

Situé au point de jonction du canal de Lachine et du Vieux-Port, ce secteur est composé du quai de la Pointe-du-Moulin et du quai Bickerdike. Le canal, inauguré en 1825, est le berceau de la révolution industrielle à Montréal. C'est à la suite de travaux effectués entre 1873 et 1884 que l'embouchure du canal est dotée de deux entrées, chacune alors munie de deux écluses. L'embouchure est remblayée en 1964, quelque temps après l'ouverture de la Voie maritime du Saint-Laurent (en 1959), et ce n'est qu'au début des années 1990 que les écluses sont finalement dégagées.

On retrouve dans ce secteur plusieurs bâtiments industriels importants, dont la station de pompage Riverside (1887), le St. Lawrence Engine Works (1845) et l'élévateur à grain no 5 (1906). Ce dernier est composé de l'élévateur B (John S. Metcalf, 1904-1906), de l'annexe de l'élévateur B (John S. Metcalf, 1913) et du silo B-1 (C. D. Howe, 1958), qui sont reliés par des convoyeurs aériens en 1963.



24.N.1 Les écluses du canal de Lachine.
Crédits photographiques : Ministère de la Culture et des
Communications du Québec; photographie de Sylvie Blais

24.N.2 LE SECTEUR DU PORT DE MONTRÉAL

Ce secteur est formé d'une bande de terre située de part et d'autre du pont Jacques-Cartier, entre le fleuve et la rue Notre-Dame, là où le fleuve forme le courant Sainte-Marie. Au début de la colonie, les canots et les voiliers, qui ont de la difficulté à remonter le courant, y accostent. C'est aussi à cet endroit qu'arrive le traversier en provenance de Longueuil. Au tournant du XX^e siècle, de nombreuses industries continuent de s'implanter dans le secteur, à proximité des voies ferrées du Canadien Pacifique, et les installations portuaires occupent toute la rive du fleuve. Le seul endroit du quartier Sainte-Marie qui n'est pas fermé sur le fleuve est le parc Bellerive, inauguré en 1890. On trouve dans la partie est du port de Montréal des bâtiments industriels exceptionnels, notamment l'entrepôt frigorifique du port de Montréal (John S. Metcalf, 1922).

E. Les immeubles de valeur patrimoniale exceptionnelle

Tous les immeubles de valeur patrimoniale exceptionnelle, qu'ils fassent ou non partie d'un secteur de valeur patrimoniale défini dans le présent document, sont inclus dans la liste qui suit à l'exception des édifices exceptionnels de l'arrondissement historique du Vieux-Montréal et de l'arrondissement historique et naturel du mont Royal, qui ne sont pas répertoriés.

NOTA : Les immeubles de valeur patrimoniale intéressante n'ont pas été répertoriés.

LES EDIFICES DE CULTE

1151, rue Alexandre-DeSève

Église Sainte-Brigide

2000, rue Alexandre-DeSève

Église du Sacré-Cœur-de-Jésus

1085, rue de la Cathédrale

Cathédrale Marie-Reine-du-Monde (basilique Saint-Jacques-le-Majeur), lieu historique national du Canada

987 - 991, rue Côté

Free Presbyterian Church

1202, rue De Bleury

Église du Gesù, monument historique reconnu

1151, rue De Champlain

St. Luke's Episcopalian Church

205 - 209, rue De La Gauchetière Ouest

Église et presbytère de la mission catholique chinoise du Saint-Esprit, monument historique classé

2015, rue Dorion

Église Sainte-Marguerite-Marie

2085, rue Drummond

Emmanuel Congregational Church

2151, rue Fullum

Église Saint-Eusèbe-de-Verceil

1190, rue Guy

Chapelle de l'Invention-de-la-Sainte-Croix, monument historique classé

1640, avenue Papineau

Taylor's Church

137, avenue du Président-Kennedy

Church of St. John the Evangelist

3415, rue Redpath

Church of St. Andrew & St. Paul

460, boulevard René-Lévesque Ouest

Basilique de Saint-Patrick (St. Patrick's Church), monument historique classé

2010, boulevard René-Lévesque Ouest

Chapelle des Franciscains

1455, rue Saint-Denis et 455 rue Sainte-Catherine Est

Église Saint-Jacques : clocher et transept sud, monument historique classé

100 - 110, rue Sainte-Catherine Est

St. John's Presbyterian Church

430, rue Sainte-Catherine Est

Chapelle Notre-Dame-de-Lourdes

2310, rue Sainte-Catherine Est

Église Saint-Vincent-de-Paul

463, rue Sainte-Catherine Ouest

Église Saint-James (St. James Methodist Church),
monument historique classé

**625 - 635, rue Sainte-Catherine Ouest
et 1440, avenue Union**

Cathédrale Christ Church (Christ Church Cathedral),
monument historique classé

1439, rue Sainte-Catherine Ouest

Church of St. James the Apostle

1339, rue Sherbrooke Ouest

Église Erskine & American (Erskine & American
United Church), lieu historique national du Canada

1491, rue Sherbrooke Ouest

Church of the Messiah (incendiée)

1850, rue Sherbrooke Ouest

Masonic Memorial Temple

1101, rue Stanley

Église anglicane St. George (St. George's Church),
lieu historique national du Canada

329, avenue Viger Est

Holy Trinity Church (église Saint-Sauveur)

1201, rue de la Visitation

Site historique de Saint-Pierre-Apôtre (église Saint-
Pierre-Apôtre), site historique classé

LES COUVENTS

3635, avenue Atwater

Pensionnat du Sacré-Cœur (Convent of the Sacred
Heart)

211, rue De La Gauchetière Ouest

Patronage Saint-Vincent-de-Paul

1440, rue Dufresne

Hospice Gamelin

1431, rue Fullum

Maison mère des Sœurs
de la Providence

1190, rue Guy

Maison mère des Sœurs Grises de Montréal
(couvent des Sœurs Grises), site historique classé

1212, rue Panet

École de Saint-Pierre-Apôtre

1800, boulevard René-Lévesque Ouest

Asile des vieillards des Petites
Sœurs des Pauvres

1095 - 1097, rue Saint-Alexandre

St. Patrick's Academy

1037, rue Saint-Denis

Académie Saint-Denis

2380, rue Sainte-Catherine Est

Pensionnat Sainte-Catherine

1051, rue Saint-Hubert

Couvent des Sœurs de la Miséricorde

51 - 104, rue Sherbrooke Est

Monastère du Bon-Pasteur (monastère provincial),
monument historique classé

230 - 260, rue Sherbrooke Est

Ancien collège du Mont-Saint-Louis (Mont-Saint-
Louis), monument historique reconnu

1911 - 2065, rue Sherbrooke Ouest

Domaine des Messieurs-de-Saint-Sulpice
(Grand Séminaire et Collège de Montréal),
site historique classé

2330, rue Sherbrooke Ouest

École Normale Jacques-Cartier

2333, rue Sherbrooke Ouest

Couvent des Petites Filles de Saint-Joseph, monument historique classé

3040, rue Sherbrooke Ouest

Maison mère de la Congrégation de Notre-Dame (partie, Collège Dawson), site historique classé

LES EDIFICES SCOLAIRES

1097, rue Berri

Académie Marchand

301 - 305, boulevard De Maisonneuve Est

École Saint-Jacques

1822, boulevard De Maisonneuve Ouest

Victoria School

2237, rue Fullum

École Jean-Baptiste-Meilleur

2275, rue Fullum

École Saint-Eusèbe

1230, rue de la Montagne

École Bourget

1808, avenue Papineau

École Gabriel-Souart

2075, rue Plessis

École Plessis

2743, rue de Rouen

École Frontenac

1430, rue Saint-Denis

École Polytechnique de Montréal

1250, rue Sanguinet

Alexandra School

200, rue Sherbrooke Ouest

Institut de technologie de Montréal

3495, rue Simpson

Trafalgar School

535, avenue Viger Est

École des Hautes
Études Commerciales

1705, rue de la Visitation

Académie Garneau

LES EDIFICES PUBLICS

Édicule du métro Champ-de-Mars

2050, rue Amherst

Bain Généreux

905, avenue De Lorimier

Prison des Patriotes au Pied-du-Courant
(prison des hommes), site historique classé

1212, rue Drummond

Poste d'incendie n° 25

1550, rue Dufresne

Bain Quintal

1945, rue Fullum

Poste d'incendie n° 19

Île Sainte-Hélène

Tour de Lévis

3410, avenue du Musée

Montreal Art Association Gallery

2382, rue Notre-Dame

Vespasienne du parc Bellerive

1125, rue Ontario Est

Marché Saint-Jacques

4040, avenue du Parc

Central d'alarme du service d'incendie

715, rue Peel

Bureau de poste central, édifice fédéral du patrimoine

900, rue Peel

Gare Windsor du Canadien Pacifique, lieu historique national du Canada

2070, rue Peel

Montreal Amateur Athletic Association

227, rue Riverside

Station de pompage Riverside

700, rue Saint-Antoine Est

Hôtel et gare Viger

2000, rue Saint-Antoine Est

Usine de pompage Craig

121, rue Saint-Antoine Ouest

Terminus Craig

1700, rue Saint-Denis

Bibliothèque de Saint-Sulpice, monument historique classé

1450, rue Sainte-Catherine Est

Bureau de poste : Sainte-Catherine et Plessis

1420, rue Sainte-Catherine Ouest

Succursale postale H (bureau de poste : Sainte-Catherine et Bishop), édifice fédéral du patrimoine

1166 - 1182, boulevard Saint-Laurent

Le Monument National, monument historique classé et lieu historique national du Canada

1210, rue Sherbrooke Est

Bibliothèque Municipale

1560, rue Sherbrooke Est

Hôpital Notre-Dame (pavillon Mailloux), lieu historique national du Canada

690, rue Sherbrooke Ouest

Students' Union Hall

772, rue Sherbrooke Ouest

Strathcona Hall

1175, rue Sherbrooke Ouest

Édifice du Mount Royal Club (The Mount Royal Club), monument historique classé

160, chemin du Tour-de-l'Isle, île Sainte-Hélène

La Biosphère

LES APPARTEMENTS

1310, rue Alexandre-DeSève

Immeuble J.-Edmond-Morin-Limitée

3485 - 3493, avenue Atwater

Immeuble Frederick-Walter-Dakin

1167, rue Berri

Appartements Roberval

1429 - 1433, rue Bishop

Appartements MacWilliam, Valencia et Asconia

1452, rue Bishop

Appartements Royal George

1463, rue Bishop

Appartements Bishop Court (façades des appartements Bishop Court), monument historique classé

2010 - 2050, rue Chomedey

Immeubles Joseph-St-Pierre

330, rue Christin

Appartements Riga

3465, chemin de la Côte-des-Neiges

Appartements Laurentian

1454 - 1462, rue Crescent

Appartements Britannia

**1945 - 1949, boulevard
De Maisonneuve Ouest**

Appartements St. Luke

**2069 - 2087, boulevard
De Maisonneuve Ouest**

Appartements Davenport, Sunrise et Newport

2010 - 2030, rue du Fort

Immeubles Joseph-St-Pierre

2005 - 2035, rue Lambert-Closse

Immeubles Joseph-St-Pierre

2010 - 2030, rue Lambert-Closse

Immeubles Zéphirin-St-Pierre

1830 - 1832, avenue Lincoln

Appartements New Mount Clair

2600, avenue Pierre-Dupuy

Habitat 67

1039 - 1047, rue Saint-Denis

Immeuble R.-J.-F.- Lafleur

1710 - 1714, rue Saint-Denis

Appartements Saint-Jacques

500, rue Sainte-Catherine Est

Immeuble Edmond-Archambault

1607 - 1611, rue Sainte-Catherine Ouest

Immeuble Stanley-Bagg-Corporation

**2112 - 2116, boulevard Saint-Laurent
et 2, rue Sherbrooke Ouest**

Édifice Joseph-Arthur-Godin,
monument historique classé

1245 - 1251, rue Saint-Marc

Appartements Marbridge et Claridge

1254, rue Saint-Marc

Appartements Elgin

2250 - 2252, rue Sherbrooke Est

Immeuble Édouard-Masson

2300, rue Sherbrooke Est

Appartements Verceil

400 - 410, rue Sherbrooke Est

Appartements Salaberry

1227, rue Sherbrooke Ouest

Appartements Acadia

1321, rue Sherbrooke Ouest

Appartements Le Château

1390, rue Sherbrooke Ouest

Appartements New Sherbrooke

1509, rue Sherbrooke Ouest

Appartements Linton

1600 - 1610, rue Sherbrooke Ouest

Appartements Grosvenor

2054 - 2090, rue Sherbrooke Ouest

Appartements Somerset

2150 - 2174, rue Sherbrooke Ouest

Appartements Haddon Hall

900, rue Sherbrooke Ouest

Appartements Maxwellton

1425 - 1439, rue Stanley

Appartements Stanley

1535, avenue Summerhill

Appartements Summerhill

LES RÉSIDENCES

2040, rue Alexandre-DeSève

Centre Alexandre-DeSève

1424, rue Bishop

Maison David-Fraser-Gurd

1425, rue Bishop

Maison Walter-Paul-Scott

1426, rue Bishop

Maison Octavia-Grace-Ritchie

1445, rue Bishop

Maison Peter-Lyall

2055, rue Bishop

Maison Moses-Vineberg

1437, rue Crescent

Maison Duncan-Gordon

2195, rue Crescent

Maison George-Hyde

530, rue De La Gauchetière Est

Maison Marie-Hélène-Jodoin (intégrée aux Archives nationales du Québec)

1514, avenue du Docteur-Penfield

Maison Harold-E.-Stearns

1538, avenue du Docteur-Penfield

Maison Dugald-Graham

1558, avenue du Docteur-Penfield

Maison John-Auld

1564, avenue du Docteur-Penfield

Maison Joseph-Bowles-Learmont

1572, avenue du Docteur-Penfield

Maison James-Crathern

1440, rue Drummond

Édifice du Mount Stephen Club (maison George-Stephen), monument historique classé

3418, rue Drummond

Maison John-L.-Morris

1175, place du Frère-André

Maison William-Dow (Engineers Club of Montreal), monument historique classé

1205 - 1207, rue Guy

Maison Joseph-Sawyer

1221, rue Guy

Maison James-Edward-Major

2020 à 2064 et 2070 à 2092, rue Jeanne-Mance

Façades rue Jeanne-Mance, monument historique classé

2066, rue Jeanne-Mance

Maison Janvier-Arthur-Vaillancourt (maison de la rue Jeanne-Mance), monument historique classé

1221, rue Mackay

Maison Daniel-Stroud

2047, rue Mansfield

Édifice du Club universitaire de Montréal (University Club), monument historique classé

3450, rue McTavish

Maison Alfred-M.-F.-Baumgarten

1234, rue de la Montagne

Maison David-R.-Wood

2105, rue de la Montagne

Maison Anna-Maria-Morris

2115, rue de la Montagne

Maison Daniel-Stroud

2135, rue de la Montagne

Maison Louisa-A.-Boyer

2175, rue de la Montagne

Maison George-Wait

3474, rue de la Montagne

Maison Marie-E.-C.-Boyer

3484, rue de la Montagne

Maison Charles-Colquhoun-Ballantyne

511 et 513, rue Montcalm

Maison Marguerite-Hay (maison de l'îlot des Voltigeurs), monument historique classé

3415 - 3419, avenue du Musée

Maisons Thomas-Tait et Katherine-Bate

3430, avenue du Musée

Maison Mabel-Burnett (Pangman)

3456, avenue du Musée

Maison Farquhar-Robertson

3501, avenue du Musée

Maison Joseph-Marcelin-Wilson

1395, avenue Overdale

Maison Louis-Hippolyte-Lafontaine, monument historique cité

3484, rue Peel

Maison Eugène-Lafleur

1419 à 1441, rue Pierce

Maisons en rangée rue Pierce, monument historique cité

1960, rue Poupart

École Gédéon-Ouimet

1923, boulevard René-Lévesque Ouest

Maison Shaughnessy (maison Robert-Brown et Ducan-McIntyre), monument historique classé et lieu historique national du Canada

1980, boulevard René-Lévesque Ouest

Maison Frederick-Thomas-Judah

2080, boulevard René-Lévesque Ouest

Maison Joseph-Wilfrid-Antoine-Raymond-Masson

1682, rue Saint-Denis

Maison François-Xavier-Saint-Charles

1098, rue Saint-Hubert

Maison Damase-Masson

170, rue Sherbrooke Est

Maison Alexander-Buchanan

306, rue Sherbrooke Est

Maison Louis-Fréchette

430, rue Sherbrooke Est

Maison François-de-Martigny

438, rue Sherbrooke Est

Maison Arthur-Dubuc, monument historique cité

892, rue Sherbrooke Ouest

Maison William-Alexander-Molson

1172, rue Sherbrooke Ouest

Maison Lord-Atholstan (maison Hugh-Graham), monument historique reconnu

1195, rue Sherbrooke Ouest

Maison Louis-Joseph-Forget (maison Maria-Raymond, United Service Club), monument historique reconnu

1201, rue Sherbrooke Ouest

Maison James-Reid-Wilson (maison Thomas-Craig, maison Corby), monument historique reconnu

1535, rue Sherbrooke Ouest

Maison Frances-Clark-Cook

1541, rue Sherbrooke Ouest

Maison Robert-Stanley-Bagg, monument historique reconnu

1814, rue Sherbrooke Ouest

Maison Marjorie-Sandborn-Ward

1840, rue Sherbrooke Ouest

Maison Catherine-McIntyre

3419, rue Simpson

Maison Daniel-Ford

3424, rue Simpson

Maison David-Lewis (maison Linton), monument historique cité

3465, rue Simpson

Maison Maude-Adelaïde-Gooderham

3433, rue Stanley

Maison Andrew-A.-Allan

3435, rue Stanley

Maison Hugh-Andrew-Allan

3487 - 3489, rue Stanley

Maison James-Gardner

1532, avenue Summerhill

Maison Collins-Simpson-Garland

1536, avenue Summerhill

Maison Douglas-W.-Ogilvie

1564, avenue Summerhill

Maison James-Scrimger

429, avenue Viger Est

Maison Jacques-Félix-Sincennes

682, rue William

Maison Abner-Bagg (maison Bagg), monument historique reconnu

LES BANQUES

1401, rue De Bleury

Banque Toronto Dominion (Dominion Bank), monument historique cité

1551, rue Ontario Est

Banque d'Épargne, succ. : Ontario et Alexandre-DeSève

1700, rue Sainte-Catherine Est

Banque de Montréal, succ. : Sainte-Catherine et Papineau

2281, rue Sainte-Catherine Est

Merchant's Bank of Canada

2400, rue Sainte-Catherine Est

Banque d'Épargne, succ. : Sainte-Catherine et Dufresne

936, rue Sainte-Catherine Est

Banque d'Épargne, succ. : Sainte-Catherine et Saint-Timothée

777, rue Sainte-Catherine Ouest

Banque d'Épargne, succ. :
Sainte-Catherine et McGill College

950, rue Sainte-Catherine Ouest

Banque de Montréal, succ. :
Sainte-Catherine et Mansfield

1205, rue Sainte-Catherine Ouest

Merchant's Bank of Canada

1371, rue Sainte-Catherine Ouest

Eastern Townships Bank

1601, rue Sainte-Catherine Ouest

Bank of Toronto

2001, boulevard Saint-Laurent

Molsons Bank

1601, rue Sherbrooke Ouest

Banque de Montréal, succ. :
Sherbrooke et Guy

LES HÔTELS ET IMMEUBLES DE BUREAUX

1050, côte du Beaver Hall

Bell Canada – le siège social

606, rue Cathcart

Le Canada Cement Company Building

620, rue Cathcart

Le New Birks Building

800, rue De La Gauchetière Ouest

Place Bonaventure

260, boulevard De Maisonneuve Ouest

Place des Arts

1414, rue Drummond

Le Drummond Medical Building

297, rue Duke

Édifice de la Duke Investments Limited

87, rue Ontario Ouest

Bell Canada – centrale Plateau Exchange

1170, rue Peel

Hôtel Windsor

1430, rue Peel

House of Seagram

1455, rue Peel

Hôtel Mont-Royal

1470, rue Peel

Le Hermes Building

1170, place Phillips

Édifice de la Crane Ltd.

2190, avenue Pierre-Dupuy, Cité du Havre

Ancien Musée d'art contemporain

1400, boulevard René-Lévesque Est

Place Radio Canada

61 - 75, boulevard René-Lévesque Ouest

Hydro-Québec

305, boulevard René-Lévesque Ouest

Gouvernement du Canada,
Agence du revenu du Canada (Agence des
Douanes et du Revenu Canada)

900, boulevard René-Lévesque Ouest

L'hôtel Reine Élisabeth

1250, boulevard René-Lévesque Ouest

Édifice IBM

1449-1459, rue Saint-Alexandre

Édifice Mayor

155, rue Saint-Antoine Ouest

Le Tramways Building (intégré au Palais des congrès)

182, rue Sainte-Catherine Est

Édifice de *La Patrie*

360, rue Sainte-Catherine Est

Édifice Dandurand

2200, rue Sainte-Catherine Est

Bureaux de la Dominion Oil
Cloth & Linoleum

100 - 190, rue Sainte-Catherine Ouest

Complexe Desjardins

770, rue Sainte-Catherine Ouest

Édifice de bureaux

980, rue Sainte-Catherine Ouest

Édifice de bureaux

1010, rue Sainte-Catherine Ouest

Le Dominion Square Building

1111, rue Sainte-Catherine Ouest

Le Drummond Building

1327 - 1333, rue Sainte-Catherine Ouest

Édifice Crescent

1388 - 1400, rue Sainte-Catherine Ouest

Le Dental Science Building

1188, rue Sherbrooke Ouest

Hôtel Berkeley

1228, rue Sherbrooke Ouest

Hôtel Ritz-Carlton

1451 - 1455, rue Sherbrooke Ouest

Port Royal, Peel et Sherbrooke

1538, rue Sherbrooke Ouest

Le Medical Arts Building

800, rue du Square-Victoria

La Bourse

1410, rue Stanley

Le Castle Building

1, place Ville-Marie

Place Ville-Marie

LES MAGASINS ET CINÉMAS

1425, rue Alexandre-DeSève

Théâtre Arcade

1430, rue De Bleury

Théâtre Impérial, monument historique reconnu

1 - 19, rue Sainte-Catherine Est

Édifice Paquette

77 - 79, rue Sainte-Catherine Est

Édifice Chas. Laforce

205 - 209, rue Sainte-Catherine Est

Édifice Labelle

250 - 256, rue Sainte-Catherine Est

Édifice de l'Union Saint-Joseph

500, rue Sainte-Catherine Est

Édifice Archambault

915, rue Sainte-Catherine Est

Édifice Pilon

916, rue Sainte-Catherine Est

Pharmacie Montréal

1002 - 1018, rue Sainte-Catherine Est

Le Amherst Building

1309 - 1317, rue Sainte-Catherine Est
Édifice Tessier

1359 - 1389, rue Sainte-Catherine Est
Édifice Barsalou

1551 - 1557, rue Sainte-Catherine Est
Édifice Gauvin

2401 - 2411, rue Sainte-Catherine Est
Édifice Harel

305 - 307, rue Sainte-Catherine Ouest
Édifice Blumenthal (Le Blumenthal Building),
monument historique cité

450 - 474, rue Sainte-Catherine Ouest
Édifice Jacobs

482 - 488, rue Sainte-Catherine Ouest
Magasin Wilder

539, rue Sainte-Catherine Ouest
Le Gaiety Theatre

587, rue Sainte-Catherine Ouest
Magasin Morgan

620, rue Sainte-Catherine Ouest
Joaillerie Birks

677, rue Sainte-Catherine Ouest
Restaurant L'Île de France (magasin Eaton),
monument historique classé

682 - 684, rue Sainte-Catherine Ouest
Édifice Jaeger

698, rue Sainte-Catherine Ouest
Théâtre Palace

954, rue Sainte-Catherine Ouest
Théâtre Loew's

977, rue Sainte-Catherine Ouest
Magasin Simpson

1100 - 1108, rue Sainte-Catherine Ouest
Édifice Bagg

1220 - 1224, rue Sainte-Catherine Ouest
Le Willis Building

1251 - 1263, rue Sainte-Catherine Ouest
Ancien magasin Ogilvy

1307, rue Sainte-Catherine Ouest
Nouveau magasin Ogilvy

1391 - 1397, rue Sainte-Catherine Ouest
Le Coronation Building

2153 - 2159, rue Sainte-Catherine Ouest
Théâtre Séville, monument historique cité

1014 - 1016, boulevard Saint-Laurent
Édifice Trudel

1068 - 1072, boulevard Saint-Laurent
Édifice Drapeau et Savignac

1074 - 1084, boulevard Saint-Laurent
Édifice Brunet

1300 - 1312, rue Sherbrooke Ouest
Magasin Holt Renfrew

1647, rue de la Visitation
Maison L'Archevêque, monument historique cité

730 - 736, rue Wellington
Édifice Law

LES OUVRAGES INDUSTRIELS

1030, rue Chenneville

Canadian Cork Cutting Co.

731, rue de la Commune Ouest

Entrepôts de William Busby Lambe

416 - 440, boulevard De Maisonneuve Ouest

Sommer Building

1070, rue De Bleury

Southam Building

1179, rue De Bleury

Caron et Frères

2050 - 2060, rue De Bleury

Caron Building

420, rue De La Gauchetière Ouest

Read Building

454, rue De La Gauchetière Ouest

Édifice de la Unity Building (Unity Building), monument historique classé

476 - 480, rue De La Gauchetière Ouest

Desbarats' Building (*The Gazette*)

15-17, rue Duke

Entrepôts Buchanan (entrepôts Buchanan et Penn), monument historique classé

351, rue Duke

Andrew Frederick Gault Co.

385, rue Duke

Massey Manufacturing Co.

1425, rue du Havre

Ateliers Hochelaga

975 - 999, rue Lucien-L'Allier

Bell Telephone Company of Canada

1025, rue Lucien-L'Allier

Guaranteed Pure Milk Company

850, rue Mill

St. Lawrence Engine Works

1650, rue Notre-Dame Est

John H.R. Molson & Brothers' Brewery

1840, rue Notre-Dame Est

Canadian Rubber Co. of Montreal

2455 - 2457, rue Ontario Est

W.C. MacDonald's Tobacco Factory

1930, avenue Papineau

Montreal Dairy Co. Ltd.

2025, rue Parthenais

Knit-To-Fit Co.

2, rue du Port,

Élévateur à grains n° 5 (5B, 5B1, annexe)

3, rue du Port, 1000, rue de la Commune Est

Entrepôt frigorifique du port de Montréal

140, rue Prince

Darling Bros Ltd.

227, rue Riverside

Station de pompage Riverside

1061, rue Saint-Alexandre

Wilson Building

1085, rue Saint-Alexandre

Gillette Building

261 - 265, rue Saint-Antoine Ouest

Rogers and King

2000 - 2012, boulevard Saint-Laurent

Manufacture Louis-Ovide-Grothé,
monument historique reconnu

45, rue des Seigneurs

Silo Ogilvie

20 - 50, rue des Sœurs-Grises

Terminal Warehousing and Cartage Co.

75 - 77, avenue Viger Ouest

Trio Shirt Manufacturing Co.

205, avenue Viger Ouest

George Hodge and Sons

869 - 875, avenue Viger Est

Laura Secord

733, rue Wellington

Royal Electric Co.

696, rue William

Entrepôt William Dow

LES OUVRAGES MILITAIRES

691, rue Cathcart

Manège militaire du régiment Victoria (Victoria Rifles Armoury Association), édifice fédéral du patrimoine

2067, rue De Bleury

Manège militaire Black Watch (Royal Highlanders of Canada Armoury Association), édifice fédéral du patrimoine

1, île Sainte-Hélène

Fort de l'île Sainte-Hélène

2, île Sainte-Hélène

La Casemate

0, La Poudrière

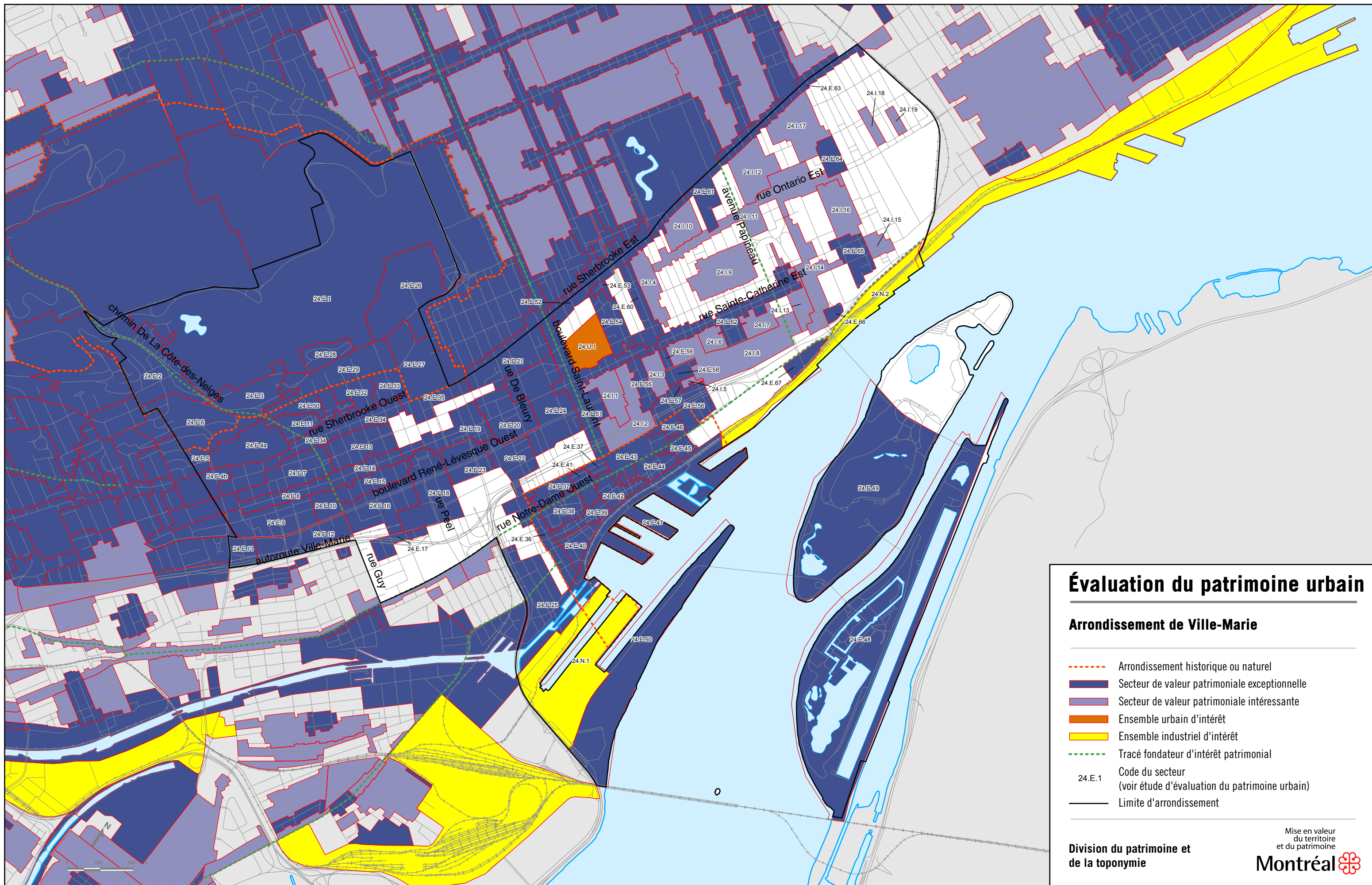
La Poudrière

2065, rue Sherbrooke Ouest

Tours du Fort-des-Messieurs-de-Saint-Sulpice,
monument historique classé et lieu historique national du Canada

0, Vieux-Montréal

Les Fortifications



Évaluation du patrimoine urbain

Arrondissement de Ville-Marie

- - - Arrondissement historique ou naturel
- Secteur de valeur patrimoniale exceptionnelle
- Secteur de valeur patrimoniale intéressante
- Ensemble urbain d'intérêt
- Ensemble industriel d'intérêt
- - - Tracé fondateur d'intérêt patrimonial
- 24.E.1 Code du secteur
(voir étude d'évaluation du patrimoine urbain)
- Limite d'arrondissement

Division du patrimoine et
de la toponymie

Mise en valeur
du territoire
et du patrimoine
Montréal

3.2.3 Le patrimoine archéologique

L'arrondissement de Ville-Marie est le territoire où se concentre la plus forte proportion de biens culturels à statut, de sites et de bâtiments patrimoniaux et de sites archéologiques. Ce territoire, fruit de remodelages et d'agrandissements successifs, englobe plusieurs espaces distincts d'un point de vue historique et archéologique. Il est assurément un pôle important de l'espace archéologique montréalais car il regroupe, entre autres, le lieu de fondation de Montréal à la pointe à Callière, la ville fortifiée du XVIII^e siècle et ses faubourgs, les infrastructures portuaires et maritimes anciennes, le Vieux-Port et l'entrée du canal de Lachine, les complexes d'institutions religieuses, le flanc sud-est du mont Royal de même que l'île de Champlain, aujourd'hui île Sainte-Hélène. L'arrondissement de Ville-Marie constitue un centre important du développement urbain de Montréal où il est encore possible de percevoir les traces de son évolution depuis le XVII^e siècle.

Depuis 1992, des sites archéologiques dont les valeurs scientifique et d'évocation sont déterminantes pour l'histoire de Montréal ont fait l'objet d'une attention particulière: le premier cimetière de Montréal et les sites de la place Royale et de l'Éperon ont été mis en valeur in situ dans le musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière, l'empreinte de la résidence du gouverneur de Vaudreuil a été marquée au sol lors du réaménagement de la place Jacques-Cartier, un front complet des fortifications bastionnées du XVIII^e siècle a été mis en valeur in situ au parc du Champ-de-Mars, et les traces de la première chapelle de pierre ont été mises en valeur in situ dans la crypte archéologique de la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours. Plusieurs sites archéologiques amérindiens de la période préhistorique ont également été découverts dans l'arrondissement de Ville-Marie, tel le site BjFj-107. Ces sites documentent une occupation du territoire par les Amérindiens, à la période du sylvicole, soit de 1 000 ans avant Jésus-Christ à 1534 après Jésus-Christ.



Au parc du Champ-de-Mars, les vestiges d'un front complet de la fortification bastionnée de Montréal sont exposés sur une longueur de plus de 250 mètres. La fortification est ici composée d'une escarpe, d'une contrescarpe et d'un fossé. Photographie: R. Martel.



Au site de la place Jacques-Cartier, ce marquage au sol signale la découverte des vestiges archéologiques de la fortification bastionnée du XVIII^e siècle.

Un autre aspect particulier du « Ville-Marie archéologique » a trait à la présence de plusieurs cimetières anciens de Montréal. De nombreuses découvertes d'ossements humains confirment que ces lieux sacrés n'ont pas été entièrement exhumés et que des sépultures sont conservées sous des constructions anciennes, des places publiques, des rues et des boulevards. Il va sans dire que ce patrimoine religieux mérite toute l'attention et la protection nécessaires aux lieux d'inhumation.

Cimetières anciens de Montréal, de 1642 à 1854

L'aménagement de cimetières à proximité des zones résidentielles, soit aux alentours des églises, soit dans leur voisinage immédiat, est courant dans les villes anciennes. Au fur et à mesure que les connaissances sur l'origine des épidémies évoluent et que l'on identifie les agents pathogènes émanant des cimetières, les autorités publiques repoussent les lieux d'inhumation à l'extérieur des centres urbains. Pour la population catholique montréalaise, trois organismes prennent charge de l'aménagement des cimetières à l'intérieur ou à l'extérieur de la vieille ville : la fabrique de la paroisse Notre-Dame de Montréal, l'Hôpital général administré à l'origine par les frères Charon, puis par les Sœurs Grises et l'Hôtel-Dieu.

En 1798, le nombre et la localisation des cimetières catholiques et protestants se résument ainsi : la fabrique possède quatre terrains intra muros, dont l'un sert encore aux enterrements, l'Hôtel-Dieu conserve un petit cimetière et l'Hôpital général se sert de deux lieux d'inhumation. L'année 1798 marque toutefois un tournant car les autorités civiles entament alors la réglementation des lieux de sépulture. Cette année-là, craignant que la fièvre jaune se déclare dans la ville et décime la population, des grands jurés déterminent que les cimetières catholiques et protestants localisés dans l'enceinte de la ville constituent une

nuisance publique en raison des maladies qu'ils peuvent occasionner. En octobre 1798, le procureur conseil aux institutions concernées de fermer les cimetières intra muros et d'acquiescer d'autres terrains à l'extérieur des remparts (voir liste au point d). L'année suivante, les protestants achètent un terrain dans le faubourg Saint-Laurent, sur la terre Près-deville, tandis que les catholiques font l'acquisition de quatre arpents dans le faubourg Saint-Antoine, près du cimetière juif. Pour faire face à la croissance de leurs populations respectives, les catholiques et les protestants se trouvent assez tôt dans la nécessité d'agrandir leurs cimetières et d'en ouvrir de nouveaux (Stewart 2002). C'est ainsi que plusieurs espaces urbains, à l'exemple du square Dorchester et de la place du Canada (Bifj-037) ont conservé les traces de ces lieux d'inhumation, comme le démontrent de récentes recherches archéologiques.



Le premier cimetière de Montréal et les sites de la place Royale et de l'édifice de la Royal Insurance Company, en cours de fouille archéologique. Ces sites sont mis en valeur au musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière. Photographies: Vidéanthrop.

A. Les secteurs d'intérêt archéologique à fort potentiel

24.AP.1 ET 24.A.1

LE MONT ROYAL ET SES ABORDS

Le mont Royal est formé de trois sommets : le mont Royal, le mont Summit à Westmount et le mont Murray à Outremont. Son versant sud-est est intégré à l'arrondissement de Ville-Marie.

Occupation amérindienne

Le Québec méridional est occupé par des populations humaines depuis plus de 8 000 ans. À la suite de l'épisode marin de la mer de Champlain (de 12 000 à 10 000 ans avant aujourd'hui) qui a inondé la plaine de Montréal durant la dernière déglaciation, des épisodes d'eaux douces formant le lac Lampsilis se sont succédés par saccades d'exondations. Vers 8 000 ans avant aujourd'hui, le sommet du mont Royal émerge depuis déjà plus d'un millénaire et le niveau du lac Lampsilis se situe à une altitude de 30 à 40 mètres, formant la terrasse dite « de Montréal ». Elle correspond aujourd'hui à la terrasse qui longe la rue Sherbrooke à l'est du centre-ville. L'île est alors beaucoup plus petite; si les populations paléoindiennes ou archaïques anciennes l'ont occupée, elles ont été contraintes à des espaces rapprochés des sommets du mont Royal. Dans les millénaires suivants, le lac Lampsilis laisse graduellement la place au système fluvial actuel, en passant par une longue étape de rivière à marées. L'environnement général de la plaine montréalaise est celui d'un vaste réseau de canaux et de marécages. Si ces environnements avaient un attrait pour les populations amérindiennes dont les traces ont été retrouvées dans la vallée du Saint-Laurent, l'île de Montréal et sa montagne ont certainement été un lieu privilégié.

Les données les plus anciennes retrouvées à ce jour sur l'île de Montréal remontent à la fin de l'épisode archaïque, entre 5 000 et 4 000 ans avant aujourd'hui. Des indices d'une occupation amérindienne continue à partir de cette période et jusqu'à l'arrivée des Européens ont été recensés. Parmi les nombreux sites archéologiques qui témoignent de ce passé préhistorique, plusieurs sont en relation directe avec le mont Royal et un regroupement particulier a été identifié : le terrain funéraire de Westmount. Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle et au tournant du XX^e siècle, de nombreuses sépultures humaines préhistoriques sont découvertes dans un secteur assez vaste de Westmount (Larocque, 1982, Tremblay 2004).

Terrain funéraire

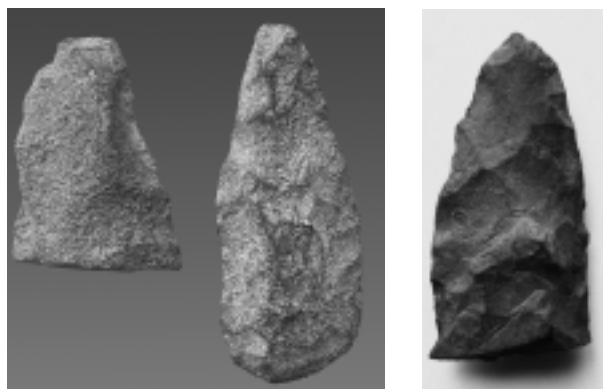
Le terrain funéraire de Westmount n'est pas le seul endroit du mont Royal à avoir servi de lieu d'inhumation préhistorique. En effet, des sépultures amérindiennes ont été signalées à au moins quatre autres endroits. Le plus connu est certainement le site Dawson (BjFj-001), situé devant l'actuelle Université McGill, le seul site villageois des Iroquoiens du Saint-Laurent retrouvé jusqu'ici sur l'île de Montréal. Il a été mis au jour en 1860 et porté à l'attention du recteur de l'Université McGill, J. William Dawson, qui a enregistré les données. Les témoins recueillis datent de un à deux siècles avant la fondation de Montréal en 1642.

Aux alentours de 1850, peu après l'ouverture du cimetière Mont-Royal, plusieurs squelettes sont mis au jour sur le lot Lyman. Au début du XX^e siècle, à seulement 500 mètres au nord du terrain funéraire de Westmount, des sépultures sont découvertes dans une petite grotte située dans la falaise à l'ouest du réservoir du chemin de la côte des Neiges. Durant les années 1920, du côté d'Outremont, des sépultures amérindiennes sont trouvées à l'intersection des avenues Van Horne et Pratt. La découverte de quelque vingt autres sépultures amérindiennes est

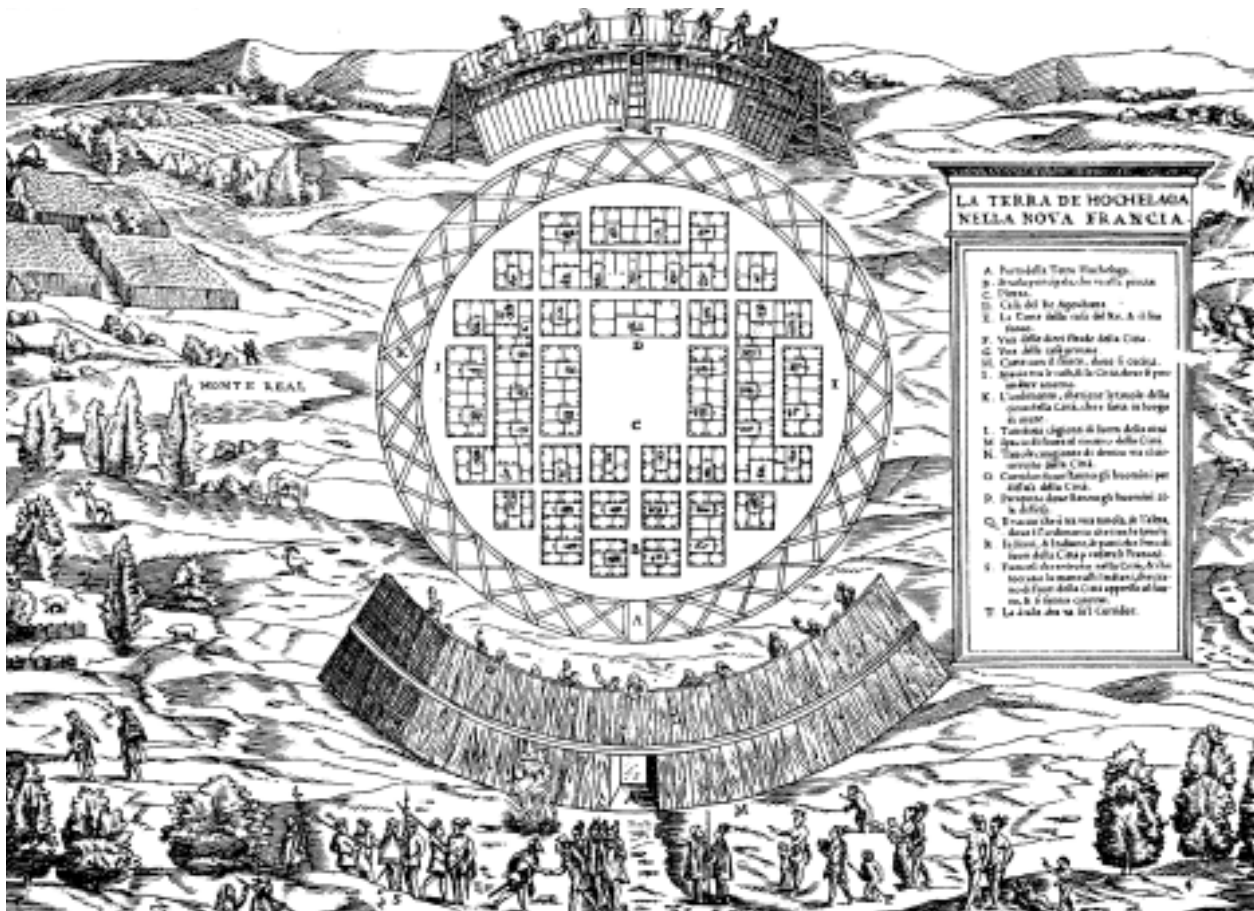
signalée le long du chemin de la Côte-Sainte-Catherine, entre les avenues du Mont-Royal et Pratt. La vocation funéraire de la montagne, bien évidente aujourd'hui, débute bien avant l'arrivée des Européens. La colline du mont Royal et ses nombreux versants servent de lieu sacré aux populations préhistoriques qui ont fréquenté et habité l'île de Montréal.

Carrière préhistorique

Un autre aspect archéologique important du mont Royal est déterminé par son origine géologique. Comme toutes les collines montréalaises, le mont Royal est un massif intrusif qui a remonté au cours du Crétacé dans la roche mère plus ancienne. C'est ce que les géologues appellent un pluton, c'est-à-dire que la cristallisation a été souterraine et qu'il n'y a pas eu d'éruption volcanique. Toutefois, le magma intrusif chaud a altéré la roche calcaire environnante en la métamorphisant. Celle-ci s'est donc transformée en cornéenne. Contrairement aux calcaires environnants dont elle est issue, la cornéenne du mont Royal, disposée en couronne autour de la montagne, possède des qualités physiques qui la rendent intéressante pour la taille de la pierre. Les pierres dures à cassure conchoïdale sont recherchées durant la préhistoire pour la fabrication des outils. Une carrière préhistorique a été découverte et expertisée en 1997 par la Ville de Montréal (BjFj-097). On y a retrouvé des traces d'extraction et de transformation de la cornéenne, et des traces d'établissement. Le site reste difficile à dater avec précision car un site d'extraction comme celui du mont Royal a pu être en usage pendant de très longues périodes, voire pendant toute la période préhistorique de Montréal.



24.AP.1 et 24.A.1 Des outils lithiques en cornéenne du mont Royal ont été retrouvés sur divers sites archéologiques amérindiens de la région montréalaise. En voici des exemples : un fragment d'outil en cours de production et deux bifaces. Photographie : P. Fauteux.



24.AP.1 et 24.A.1 Représentation de « La Terra de Hochelaga Nova Francia » attribuée à Ramusio, 1565.

Site Dawson

Encore aujourd'hui, il est difficile de dire avec certitude si le site Dawson correspond au village d'Hochelaga visité par Jacques Cartier en 1535. Néanmoins, la recherche archéologique nous apprend qu'il est de cette époque, soit probablement entre 1500 et 1550. La position exacte du village d'Hochelaga a longtemps fait l'objet de débats, les uns le situant du côté du Saint-Laurent, comme le site Dawson, les autres du côté d'Outremont et même, plus récemment, sur la montagne. Indépendamment de ces hypothèses, les descriptions de Jacques Cartier lors de ce second voyage au Canada (1535) mentionnent une population d'environ 2 000 âmes dans un grand village palissadé et entouré de vastes champs de maïs, situé tout près de la montagne. Un village d'horticulteurs iroquoïens a pu avoir une durée de vie de 10 à 20 ans. À terme, l'épuisement des sols et des ressources environnantes, l'invasion de la vermine et l'insalubrité grandissante des lieux, la détérioration des habitations et des palissades forcent un déménagement du village. Dans l'histoire d'une même communauté, sur plusieurs générations, il faut donc considérer l'existence de nombreux sites villageois. Dans cette optique, il n'est pas inconcevable qu'un ou deux autres sites villageois soient situés à proximité de la montagne (Larocque 1982, Tremblay 2004).

La montagne

Dès la seconde moitié du XVII^e siècle, les sulpiciens érigent le fort de la Montagne, une mission destinée à regrouper et évangéliser les Amérindiens. Certaines parties de la montagne sont ensuite soumises à l'agriculture, mais au XIX^e siècle, des terres du côté sud sont achetées par la bourgeoisie montréalaise qui désire construire des résidences. Plusieurs institutions s'y installent. L'idée d'aménager un parc sur la montagne germe vers 1840. Il faudra toutefois attendre près de quarante ans avant qu'elle ne se concrétise. Un funiculaire est d'ailleurs en fonction de 1885 à 1918, afin de faciliter l'accès au parc (BjFj-117). Vers le milieu du XX^e siècle, la circulation automobile devient possible avec l'ouverture de la voie Camillien-Houde et du chemin Remembrance.



24.AP.1 et 24.A.1 Le site de la villa Rosemount, aujourd'hui le parc Percy-Walters, a fait l'objet d'un inventaire archéologique en l'année 2004. Cette villa construite par John Rose, est l'une des plus belles résidences de Montréal au XIX^e siècle. Canadian Illustrated News, 30 octobre 1869. Archives nationales du Canada.

24.AP.2 CANAL DE LACHINE

Les rapides de Lachine forment une barrière infranchissable pour les navires qui remontent le fleuve Saint-Laurent. L'ouverture du canal de Lachine (1825) favorise, outre le passage des navires, le développement industriel le long du canal et l'utilisation de l'énergie hydraulique à l'emplacement des différentes écluses. Le canal est élargi à deux reprises entre 1825 et 1850. L'importance et la concentration des industries en bordure du canal est telle qu'il devient le moteur du développement économique du Canada au cours du XIX^e siècle. Le déclin s'amorce vers 1907, pour se confirmer entre 1960 et 1970 avec la fermeture du canal de Lachine en tant que voie commerciale. Le canal de Lachine a été déclaré lieu historique national en vertu de dispositions fédérales, et il a été réouvert à la navigation en 2002.

Le secteur du Vieux-Port de Montréal et celui de Lachine sont les deux premiers à être influencés par l'implantation du canal de Lachine en 1825. Les ressources patrimoniales du secteur du Vieux-Port qui sont aujourd'hui visibles témoignent des diverses phases d'aménagement du canal. L'organisation propre à ce secteur est déterminée par la forte dénivellation à franchir mais également par la proximité du port, où s'effectue le transbordement des marchandises des transatlantiques aux bateaux intérieurs. Les bâtiments qui ceinturent le complexe éclusier sont d'ailleurs souvent liés à cette fonction de transbordement. L'espace est également caractérisé par une ceinture d'industries du XX^e siècle, tels le complexe Ogilvie et l'élévateur à grain n° 5. La rupture observée aujourd'hui dans le bâti ancien qui longe le bassin n° 2 est attribuable à la disparition des unités industrielles contiguës développées au XIX^e siècle, avec l'exploita-

tion de l'énergie hydraulique. Bien que cet espace précis le long du bassin n° 2 soit le plus important site de ce type le long du canal, il reste peu de traces hors sol depuis la démolition, en 1995, du complexe Bancroft et d'une partie de la minoterie Rozo. Les silos demeurent toutefois en place. Les vestiges archéologiques des canaux d'alimentation et des turbines, toujours conservés in situ, sont possiblement aujourd'hui les seuls témoignages de l'utilisation de l'énergie hydraulique par les industries du bassin n° 2 (Archemi 1995).

24.AP.3 ARRONDISSEMENT HISTORIQUE DU VIEUX-MONTRÉAL

24.AP.4 FAUBOURGS QUÉBEC, SAINT-LAURENT ET DES RÉCOLLETS

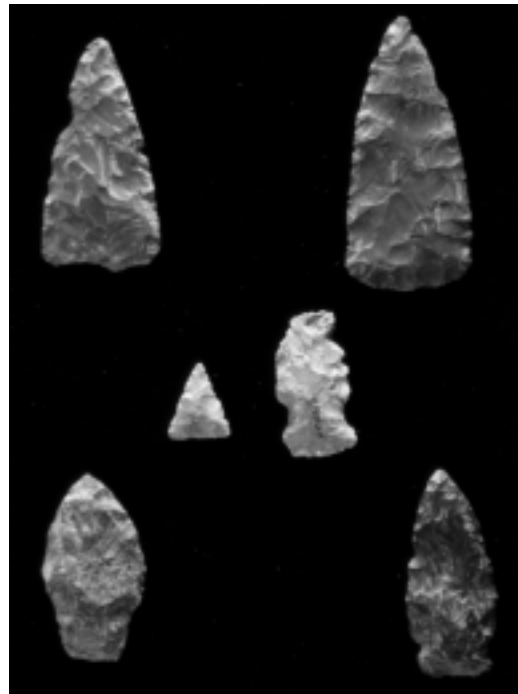
L'arrondissement historique du Vieux-Montréal comprend le lieu de fondation de Montréal à la pointe à Callière, la ville fortifiée du XVIII^e siècle, la partie ouest du faubourg Québec ainsi que le Vieux-Port et l'entrée du canal de Lachine. De plus, l'expansion de la ville ancienne fait en sorte que des faubourgs prennent forme en périphérie – les faubourgs Québec, Saint-Laurent et des Récollets.

Les origines, le lieu habité avant la ville

La Ville de Montréal a célébré en 1992 le 350^e anniversaire de sa fondation, mais son territoire accueille possiblement des populations humaines depuis près de 8 000 ans, si l'on se fie aux plus récentes découvertes archéologiques effectuées dans la vallée du Saint-Laurent. Près de trois cents générations de familles ont pu ainsi séjourner sur son territoire et marquer le sol de l'empreinte de leurs activités diverses. Une grande part des sites archéologiques préhistoriques recensés à ce jour dans l'arrondissement de Ville-Marie documentent des occupations amérindiennes de la période du sylvicole, soit de 1 000 ans avant Jésus-Christ à 1534 après Jésus-Christ.



24.AP.3 et BjFj-003 Fragments de vases amérindiens d'influence huronne, 1 500 ans de notre ère.



24.AP.3 et BjFj-003 Outils lithiques. Photographies : Vidéanthrop.



24.AP.3 et BjFj-003 Épilateur ou décorateur à poterie et harpons en os.

Ville-Marie ou l'émergence d'une ville nouvelle

Quelques sites archéologiques témoignent des premières décennies d'existence de la colonie montréalaise établie à la pointe à Callière en 1642. Parmi eux, il faut souligner le premier cimetière de Montréal, attenant au fort de Ville-Marie et en activité de 1643 à 1654. Les fouilles archéologiques ont révélé que le premier cimetière de Montréal est demeuré intact malgré la construction ultérieure de plusieurs bâtiments sur son emplacement. Par ailleurs, la localisation précise du fort de Ville-Marie et la nature des vestiges pouvant en provenir font actuellement l'objet de recherches. Le secteur de la vieille ville où il a été érigé supporte aujourd'hui un bâti relativement dense qui restreint l'accessibilité des lieux. Certains espaces, comme des cours intérieures, rues, ruelles et caves peu profondes de bâtiments, conservent un potentiel archéologique élevé. Le fort de Ville-Marie a subsisté jusqu'en 1680, puis a été abandonné en raison de la dégradation rapide de ses installations et des crues fréquentes du fleuve Saint-Laurent.

À cette même époque s'amorce le développement de la ville et les colons commencent à s'établir sur la rive gauche de la rivière Saint-Pierre. Les premières concessions sont reliées entre elles par un sentier longeant le fleuve Saint-Laurent, sentier qui est d'ailleurs à l'origine de la rue Saint-Paul. Dès 1653, une première place publique est aménagée à l'emplacement de l'actuel site de la place Royale. L'expansion de la ville s'effectue de façon progressive et les rares plans anciens connus n'indiquent, à la fin du XVII^e siècle, qu'une trame urbaine encore largement embryonnaire, caractérisée par un bâti dispersé et un lotissement de dimensions variables et de configuration fort irrégulière. Plusieurs sites archéologiques sont associés à cette période charnière où Montréal ne constitue qu'une ville frontière : les sites LeMoynes-LeBer, de la place Royale, du château de Callière et de la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours.



24.AP.3 et BfJf-003 Fourneau de pipe en stéatite de type « vasiforme » généralement associé à la période de contact entre les Européens et les Amérindiens.



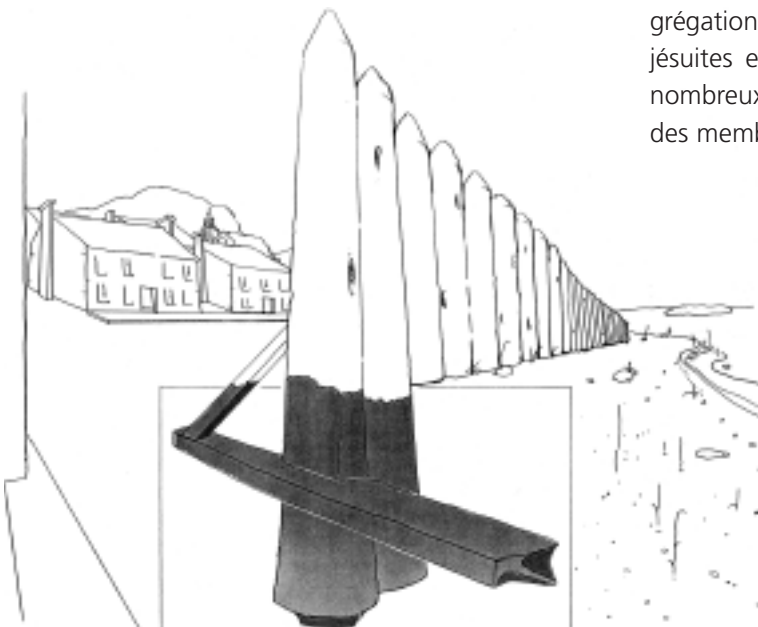
24.AP.3 et BfJf-021 Fourneau de pipe en stéatite de type « micmac », en forme de tonneau décoré de fines incisions.



24.AP.3 et BfJf-022 Cliquetis de cuivre, bagues dites « de jésuites » et autres parures de pacotille échangés lors de l'acquisition de marchandises de première nécessité. Photographie : A. Côté.

La ville fortifiée

De nombreux sites archéologiques documentent l'évolution de Montréal de 1684 à 1815 en tant que ville fortifiée. Les vestiges des deux enceintes dont s'est doté Montréal au cours de son histoire ont été mis au jour en divers points du Vieux-Montréal. Ces vestiges, plus particulièrement architecturaux, ont permis de déterminer la localisation précise des deux enceintes et d'en étudier les techniques de construction. La première, érigée entre 1687 et 1689, consistait en une palissade d'un seul rang de pieux de cèdre. Victime de sa dégradation rapide, la palissade est détruite au profit de fortifications maçonnées en pierre dont la construction est entreprise vers 1717. Celles-ci, érigées sous la gouverne de l'ingénieur Gaspard Chaussegros de Léry, fixent de façon définitive les limites de la vieille ville.



24.AP.3 Reconstitution de la palissade. Des pièces de cèdre blanc d'une des portes de la palissade de Montréal construite à partir de 1687, ont été découvertes lors d'une fouille archéologique dans l'emprise de la rue Saint-François-Xavier. Dessin : M. Goulet.

Délimitant les espaces urbain et rural, puis la ville centrale et ses faubourgs, l'enceinte fortifiée constitue un facteur structurant du développement ultérieur de Montréal. De nombreux sites d'occupation datant du XVIII^e siècle subsistent toujours dans l'arrondissement historique. Certains témoignent de l'importance de la présence militaire à Montréal, ville de garnison qui, tout au long du XVIII^e siècle, sert de tête de pont à la pénétration française et britannique en Amérique. Soulignons notamment les vestiges de la canoterie du Roy, construite en 1709.

La ville fortifiée abrite également des lieux de culte, dont la première église Notre-Dame et plusieurs domaines institutionnels : la résidence du marquis Philippe de Rigaud de Vaudreuil, d'abord nommé gouverneur de Montréal en 1699 puis gouverneur de la Nouvelle-France en 1703, et les domaines des différentes congrégations religieuses (Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, Sœurs Grises, sulpiciens, jésuites et récollets). Sont également conservés de nombreux sites d'habitat occupés au XVIII^e siècle par des membres de divers groupes sociaux.

Les faubourgs

Le développement des faubourgs s’amorce dès le début du XVIII^e siècle, sous le Régime français. Le manque d’espace à l’intérieur de l’enceinte et le climat plus sécuritaire de l’époque incitent progressivement un bon nombre de Montréalais à s’installer en périphérie de la ville. L’édit de 1727 interdisant dorénavant toute nouvelle construction en bois à l’intérieur des fortifications force l’établissement progressif, hors les murs, des gens n’ayant pas les moyens de posséder une habitation en pierre. Les faubourgs deviennent ainsi le refuge des couches populaires de la société montréalaise, d’une population composée principalement d’artisans, de petits commerçants et de travailleurs non spécialisés.

Les premières recherches archéologiques effectuées hors de la ville fortifiée remontent aux années 1980 alors que s’amorce la fouille du chantier naval de David Munn (localisé sur le flanc ouest de la pointe à Callière) et celle du site Viger (dans le faubourg Saint-Louis). Depuis, des programmes d’inventaire archéologique ont été entrepris dans les principaux faubourgs de Montréal : Saint-Laurent, Québec et des Récollets. Le site du faubourg Québec est à ce jour un exemple unique à Montréal. Ce site archéologique englobe en effet des pans entiers d’îlots urbains – rues, ruelles, bâtiments, dépendances et cours arrière – et témoigne d’une grande diversité de fonctions – activités militaires, résidentielles, commerciales, artisanales, industrielles, ferroviaires et autres – permettant de documenter sur un plan macroscopique l’organisation spatiale de ces espaces et leur évolution sur plusieurs siècles.



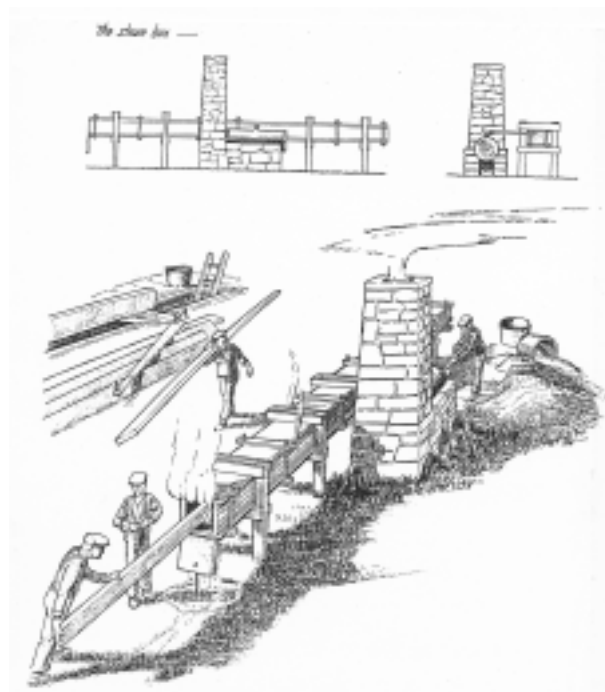
24.AP.4 En 1903, les maisons de bois sont toujours présentes dans les faubourgs de Montréal malgré les réglementations qui obligent la construction en pierre ou en brique. Archives du musée McCord.



24.AP.4 et BiFj-025 Ce site archéologique fouillé en 1998, longe l’actuelle rue de la Commune, un peu à l’est de la rue McGill.



24.AP.4 et BiFj-025 Vestiges de la remise à canots de Maurice Blondeau, important négociant associé aux expéditions de Montréal vers les postes de traite « d'En Haut » et de la « Mer de l'Ouest », vers 1772.



24.AP.4 et BiFj-025 Reconstitution du fonctionnement d'une étuveuse. D'après un dessin de Greenhill, 1988.



24.AP.4 et BiFj-025 Le chantier naval de David Munn, en opération de 1804 à 1823, occupe historiquement un vaste espace sur le fleuve Saint-Laurent; il est adossé au mur de la propriété des Soeurs Grises. Vestiges de l'étuveuse du chantier maritime mis au jour en 1994.

La métropole du XIX^e siècle

Au cours du XIX^e siècle, Montréal s'impose comme la métropole économique du Canada. Sa population connaît une croissance exponentielle, ce qui entraîne le développement rapide de nouveaux quartiers. La vocation commerciale de la ville s'affirme tandis que s'amorce son industrialisation. La démolition des fortifications est entreprise en 1801. Un ambitieux programme d'aménagement urbain qui transforme la physionomie de la vieille ville est mis en œuvre. Plusieurs rues et boulevards sont alors percés à l'emplacement des anciens murs, favorisant l'intégration et une meilleure communication avec les faubourgs voisins. et plusieurs places et espaces publics sont aménagés : le marché de la place Jacques-Cartier, le marché Sainte-Anne, le champ de parade du Champ-de-Mars, le square Victoria et le square Dalhousie.



24.AP.3 et 24.AP.4 Les recherches archéologiques dans les rues de Montréal ont démontré que de nombreux sites sont toujours conservés *in situ* : des traces de la palissade de Montréal, des cimetières des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, des marchés, d'habitations mais également du réseau d'utilités publiques. Voici des pièces du réseau : manchons en fonte du réseau de gaz.

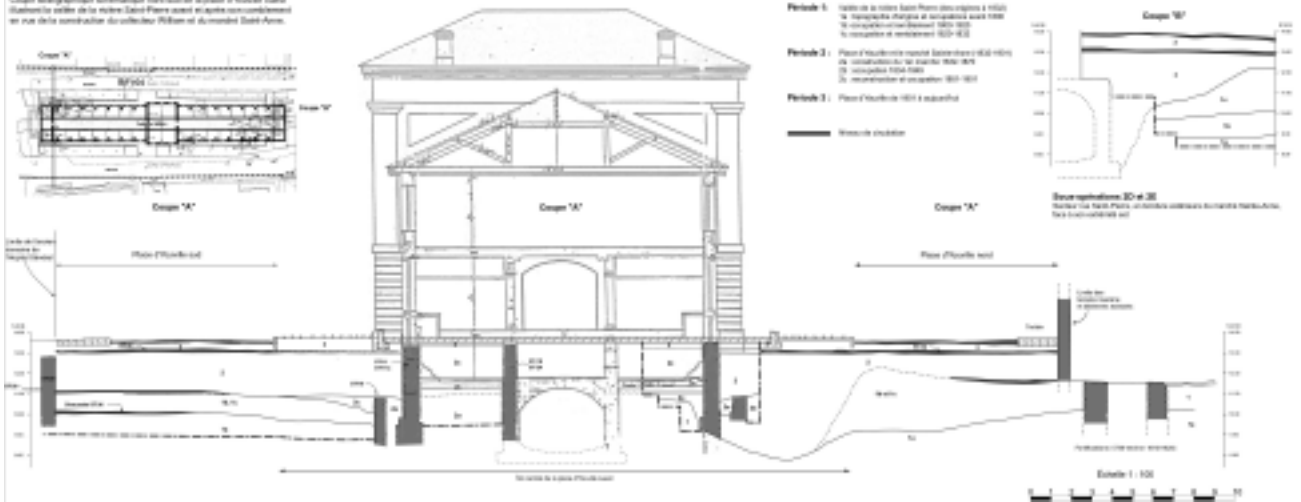
La Commission du Havre de Montréal (créée en 1830) procède à d'importants travaux dans le port, qui s'ouvre progressivement à la navigation océanique.

L'idéologie de progrès social et technologique qui caractérise cette période fait que l'on s'attaque sérieusement aux contraintes liées à la topographie ou à l'environnement naturel. on effectue d'importantes opérations de remblaiement sur les zones basses de la vieille ville et on arase les espaces surélevés, telle la colline de la Citadelle dont la disparition en 1818 permet le prolongement vers l'est de la rue Notre-Dame. À cette même époque, on procède à la canalisation et au remblaiement du lit de nombreux cours d'eau, notamment celui de la Petite Rivière et du ruisseau Saint-Martin, qui constituent des cloaques à ciel ouvert et entravent les communications. Ces anciennes voies d'eau comblées s'avèrent aujourd'hui des sites archéologiques de grand intérêt dont les couches-dépotoirs témoignent des comportements d'un ensemble d'individus.

La majorité des sites archéologiques de Montréal présentent des composantes du XIX^e siècle et documentent cette période névralgique de mutation et de modernisation. À titre d'exemple, l'ancien marché Sainte-Anne, bâtiment construit en 1833 qui a abrité le parlement du Canada-Uni et qui a été incendié lors d'une émeute en 1849, est aujourd'hui localisé sous la place D'Youville ouest, entre les rues Saint-Pierre et McGill. La très grande qualité de conservation des vestiges révélés lors de l'inventaire archéologique justifient sa protection *in situ* : le marché lui-même, ses celliers, le collecteur William auquel il est imbriqué et les couches-dépotoirs anciennes sous-jacentes. Ce site possède des composantes qui contribuent à la connaissance de processus d'aménagement anciens complexes et audacieux.

Figure 16

Coupe stratigraphique schématisée montrant la place d'Youville avant l'installation de la rivière Saint-Pierre ou Petite Rivière, le collecteur William et le marché Sainte-Anne.



24.AP.3 et BjFj-004 Coupe stratigraphique schématisée de la place d'Youville Ouest: la rivière Saint-Pierre ou Petite Rivière, le collecteur William et le marché Sainte-Anne et ses celliers.



24.AP.3 et BjFj-004 Vestiges du marché Sainte-Anne mis au jour lors de l'inventaire archéologique de la partie ouest de la place d'Youville. La qualité de conservation de ce site est exceptionnelle.



24.AP.3 et BjFj-004 Le collecteur William a été construit en 1832 pour canaliser la rivière Saint-Pierre ou Petite Rivière. Le collecteur est imbriqué au marché Sainte-Anne. Cet imposant ouvrage de maçonnerie de pierre est conservé intégralement sous la place d'Youville, il a été désaffecté en 1990.

24.AP.5 ET 24.A.2 LE PIED-DU-COURANT

Le secteur du Pied-du-Courant se trouve à la hauteur du courant Saint-Marie, d'où son nom. Ce lieu aujourd'hui situé à l'extrémité est de l'arrondissement de Ville-Marie fait partie pendant près de deux siècles du quartier Hochelaga, et il est voué à l'agriculture. En 1669, les sulpiciens y établissent la ferme Sainte-Marie. Au milieu du XVIII^e siècle, ce secteur est peu développé comparativement à d'autres espaces à proximité. La présence du chemin du Roy entraîne toutefois l'expansion des occupations résidentielles au-delà des limites du faubourg Québec. Une première brasserie s'installe en 1782 et annonce la création d'un espace industriel. Dès le premier tiers du XIX^e siècle, on retrouve, outre la brasserie, une distillerie et un chantier maritime. L'exode rural déclenché par le besoin de main-d'œuvre dans la production industrielle fait en sorte qu'une population s'établit près des usines. Le quartier se développe rapidement et, en 1860, il est encore en pleine expansion.

Quartier industriel Sainte-Marie

Vers 1740, la limite est de la Ville de Montréal s'étend à cent chaînes des fortifications, ce qui correspond approximativement à la rue D'Iberville. Le développement du quartier Sainte-Marie, parfois nommé Faubourg à M'lasse, ressemble fortement à celui du Pied-du-Courant, sa vocation agricole ayant été remplacée par une utilisation de type industriel. Au milieu du XIX^e siècle, ce quartier vit une forte croissance industrielle. On y trouve diverses usines : les manufactures de pipes Henderson et Bannerman, des tanneries, des briqueteries et des fonderies. Les secteurs résidentiels, localisés au nord de la rue Ontario, comprennent parfois des ateliers attenants à la maison. Des vestiges de ces installations industrielles et de leurs productions ainsi que les traces des activités artisanales sont toujours enfouis en sous-sol, comme le démontrent les découvertes archéologiques faites à ce jour dans ce secteur de l'arrondissement.

24.AP.6 ÎLE SAINTE-HÉLÈNE

La forme et la taille originelles de l'île Sainte-Hélène ont été modifiées lors des travaux réalisés dans le cadre d'Expo 67. L'île Ronde, l'île Sainte-Hélène et l'île aux Fraises ont été regroupées en une seule île à l'aide de remblais. L'île originale correspond aujourd'hui à la partie centrale de l'île Sainte-Hélène.

Le mode de vie des groupes amérindiens à la période préhistorique fait en sorte que leurs lieux d'occupation sont souvent associés à des îles et aux ressources halieutiques. Ces occupations peuvent potentiellement dater de 4 000 ans avant aujourd'hui, puisque les terres sont exondées à cette époque. Certains emplacements de l'île Sainte-Hélène présentent d'ailleurs des caractéristiques géomorphologiques propices à leur utilisation par des groupes amérindiens. La récente découverte de traces d'une occupation de l'île par les Amérindiens confirme désormais cette hypothèse (Ethnoscop, à paraître, BJJF-084).



24.AP.6 Le site amérindien récemment découvert sur l'île Sainte-Hélène pourrait dater, selon les fragments de vases découverts, du milieu du Sylvicole supérieur, soit entre 1 200 et 1 350 ans de notre ère.

En 1665, l'île Sainte-Hélène constitue une partie du fief de Longueuil, propriété de la famille LeMoyne. L'aveu et dénombrement de 1723 permet d'y identifier différents bâtiments : un manoir, un pressoir à cidre, une bergerie et une étable-écurie, auxquels s'ajoute un peu plus tard un moulin banal. Lors de la Conquête (1759-1760), les autorités françaises pensent à utiliser l'emplacement à des fins militaires; elles érigent même des ouvrages défensifs sommaires, mais le gouverneur Vaudreuil ordonne la capitulation sans combat. La guerre anglo-américaine de 1812-1814 fournit une nouvelle occasion d'utiliser l'île à des fins militaires car les autorités américaines désirent envahir la colonie britannique. Les autorités anglaises jugent la menace assez sérieuse pour évaluer et renforcer leur système de défense. L'île Sainte-Hélène devient un maillon de cette chaîne défensive qui s'étend de Québec jusqu'aux Grands Lacs; elle sert alors de centre de ravitaillement.

Les îles Sainte-Hélène, Ronde et aux Fraises sont vendues au gouvernement en 1818. La conception et la construction du fort de l'île Sainte-Hélène s'effectuent entre 1819 et 1823. Le type des bâtiments traduit la fonction d'entrepôt du fort : un arsenal, un corps de garde, une petite et une grande poudrières ainsi qu'une enceinte de pierre. Un blockhaus est ensuite ajouté en 1849. Le fort est utilisé de façon intensive à certaines occasions, par exemple l'insurrection de 1837-1838, mais les changements géopolitiques consécutifs à la création de la Confédération canadienne entraînent l'abandon des installations en 1870. Le site militaire de l'île Sainte-Hélène est un témoin unique du patrimoine montréalais, par sa vocation militaire et sa localisation insulaire.



BjFj-084 Le programme d'inventaire archéologique en cours sur l'île Sainte-Hélène permet de documenter toutes les phases d'occupation de ce milieu exceptionnel, de la préhistoire au XX^e siècle. Vestiges du premier mur d'enceinte construit par les Britanniques.



BjFj-084 Fouille archéologique de la latrine des femmes aménagée à l'intérieur de l'enceinte au XIX^e siècle.

B. Les secteurs d'intérêt archéologique

24.A.1 LE MONT ROYAL ET SES ABORDS

Voir texte 24.AP.1

24.A.2 AU PIED-DU-COURANT

Voir texte 24.AP.5

C. Les sites archéologiques

Cent douze (112) sites archéologiques ont été recensés dans l'arrondissement de Ville-Marie en date de mars 2004. Les sites localisés dans l'arrondissement historique du Vieux-Montréal n'ont pas été décrits individuellement, ils sont énumérés ci-après.

L'ARRONDISSEMENT HISTORIQUE DU VIEUX-MONTRÉAL

L'arrondissement historique englobe le lieu de fondation de Montréal, la ville fortifiée du XVIII^e siècle, le port et l'entrée du canal de Lachine. L'arrondissement historique comporte de multiples traces du passé montréalais, tant par son patrimoine bâti que par les vestiges archéologiques présents en sous-sol. Les sites archéologiques découverts à ce jour sont représentatifs des périodes préhistorique, de contact et historique.

BIFJ-004, PREMIER HÔPITAL GÉNÉRAL DE MONTRÉAL

BIFJ-025, POINTE À BLONDEAU ET CHANTIER NAVAL DAVID MUNN

BIFJ-061, FRONT OUEST DES FORTIFICATIONS BASTIONNÉES DE MONTRÉAL

BIFJ-062, MOULIN DES FRÈRES CHARRON

BIFJ-071, COMPLEXE DES SŒURS GRISES

BJFJ-002, CHÂTEAU RAMEZAY

BJFJ-003, PLACE ROYALE, MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL, POINTE-À-CALLIÈRE

BJFJ-004, MARCHÉ SAINTE-ANNE ET COLLECTEUR WILLIAM, PLACE D'YOUVILLE

BJFJ-010, MAISON VINET-SOULIGNY ET MAISON DEWITT

BJFJ-012, 222, BOULEVARD SAINT-LAURENT

BJFJ-013, MAISON PERRAS

BJFJ-014, HÔTEL CORONET ET HÔTEL SAINT-LOUIS

BJFJ-015, SITE VIGER

BJFJ-016, ÎLOT GERMAINE-PÉPIN

BJFJ-017, MAGASIN DES COMMISSAIRES

BJFJ-018, SÉMINAIRE DES SULPICIENS

BJFJ-020, MARCHÉ BONSECOURS

BJFJ-021, FORTIFICATIONS BASTIONNÉES DE MONTRÉAL, PARC DU CHAMP-DE-MARS



BiFj-004 Le site de l'Hôpital général de Montréal sous la gouverne des frères Charon puis des Sœurs Grises, est aujourd'hui partiellement localisé sous les rues Saint-Pierre (percée en 1871), Normand, McGill et d'Youville. Les Sœurs Grises font construire un premier lavoir en 1827 et un second en 1833. Les fouilles archéologiques sous la rue Normand ont exposé les vestiges du lavoir et ont permis de documenter son organisation spatiale, les installations d'évacuation des eaux usées et la cendrière où était la lessive.



BiFj-004 et BiFj-071 Dans le périmètre de la propriété des Sœurs Grises, une couche de matériaux organiques contenant un grand nombre d'objets, a été mise au jour. L'analyse des objets indique une déposition entre 1830 et 1870; il est probable que le lieu ait servi de dépôt pour les artisans – tonnelier, cordonnier, charpentier – installés dans le faubourg des Récollets.



Le blanchissage des toiles dans un lavoir d'après une illustration du Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, Diderot et d'Alembert.

**BJFJ-022, LA POINTE À CALLIÈRE,
MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE
DE MONTRÉAL, POINTE-À-CALLIÈRE**

BJFJ-023, LA CITADELLE

BJFJ-031, 424, PLACE JACQUES-CARTIER OUEST

BJFJ-032, PLACE MARGUERITE-BOURGEOYS

BJFJ-033, 420, PLACE JACQUES-CARTIER OUEST

BJFJ-034, SITE GUILLON-DUPLESSIS

BJFJ-039, ÉDIFICE NORDHEIMER

BJFJ-041, BANK OF BRITISH NORTH AMERICA

BJFJ-042, ST. LAWRENCE HALL

BJFJ-043, JARDINS D'YOUVILLE

**BJFJ-044, RÉSIDENCE DU GOUVERNEUR
DE VAUDREUIL, PLACE JACQUES-CARTIER**

**BJFJ-045, MAISON MÈRE DE LA
CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME**

**BJFJ-047, PLACE ROYALE SUD ET OUEST
(INTÉGRÉ À BJFJ-003),
MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE
DE MONTRÉAL, POINTE-À-CALLIÈRE**

BJFJ-048, BASTION DE LA PLACE

BJFJ-049, SITE LEMOYNE-LEBER

**BJFJ-051, NATIONAL DRUGS
AND CHEMICALS CO.**

BJFJ-052, AUBERGE DULONG

BJFJ-053, HÔTEL RASCO



BjFj-044 Fouille archéologique du site de la résidence du gouverneur de Vaudreuil, aujourd'hui la place Jacques-Cartier.



BjFj-044 Monnaie frappée sur les deux faces. Au revers, on y lit LIARD DE FRANCE, avec à la base trois fleurs de lys disposées en V. Cette pièce a été frappée à Lyon entre 1650 et 1659. Photographie : P. Fauteux.

Bouteille à vin dont il ne reste qu'un fragment de paroi avec un sceau comprenant un cercle de grènetis, deux oiseaux supportant une couronne et entre les oiseaux, les armoiries de la famille Beauharnois et sous les armoiries, la croix de Saint-Louis. Photographie : P. Fauteux.



BjFj-049 Fouille archéologique des jardins. Les marchands Charles LeMoynes et Jacques Leber, et leurs familles ont marqué ce site à vocation marchande au XVIII^e siècle.



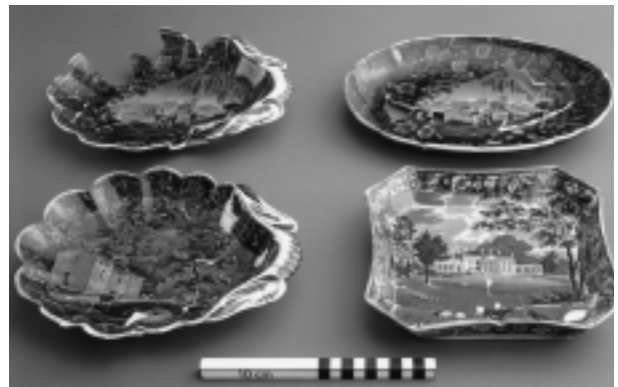
BjFj-049 Jarre en terre cuite grossière.



BjFj-049 Cannelles de tonneau.



BjFj-049 Médaillon, monnaie LIARD 1656, monnaie Penny 1787, monnaie du Connecticut 1787.



BiFj-053 La fouille archéologique des latrines de l'hôtel Rasco, datées de 1844-1846, a livré une collection d'objets dont la qualité de conservation est exceptionnelle.

Chocolatières en *pearlware*. Raviers. Verrerie de table en verre incolore au plomb pour la consommation des alcools.

BJFJ-054, MONTREAL WATER WORKS

**BJFJ-055, PLACE JACQUES-CARTIER
(INTÉGRÉ À BJJ-044)**

**BJFJ-056, FAUBOURG QUÉBEC
(QUI INTÈGRE BJJ-057 ET BJJ-058)**

BJFJ-059, SITE TIFFIN

BJFJ-060, SITE BOURNIVAL CO.

BJFJ-061, HÔTEL ALBION

BJFJ-065, MAISON LE CALVET

**BJFJ-066, RUE BERRI, ESPACE COMPRIS ENTRE
LES RUES SAINT-PAUL ET DE LA COMMUNE**

BJFJ-069, 131, RUE DU PORT

BJFJ-070, MAISON PICARD

BJFJ-072, SILVER DOLLAR SALOON

BJFJ-073, CHÂTEAU DE CALLIÈRE

**BJFJ-074, MONASTÈRE
ET JARDINS DES RÉCOLLETS**

**BJFJ-080, SAINT-GILLES BARRACK,
RUE BERRI « HAUTE »**

BJFJ-086, ÉDIFICE HECTOR-LAMONTAGNE

BJFJ-087, PLACE VICTOR-MORIN

BJFJ-088, PARC DE LA VILLE-DE-LA FLÈCHE

**BJFJ-094, STATION DE POMPAGE YOVILLE,
MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE
DE MONTRÉAL, POINTE-À-CALLIÈRE**

**BJFJ-095, ÉCOLE NORMALE JACQUES-CARTIER,
PLACE DE LA DAUVERSIÈRE**

**BJFJ-096, CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-
BON-SECOURS, CRYPTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MUSÉE MAGUERITE-BOURGEOYS**



BjFj-096 Vestiges de la première chapelle de pierre de Montréal construite en 1675, mis en valeur dans la crypte archéologique de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours. Photographie : P. Fauteux.



BjFj-096 Reconstitution du site de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours et de son environnement vers 1710, selon les données archéologiques. Dessin : J.-M. Gaillot.



BjFj-096 Bénitier en faïence française, XVII^e siècle ou première moitié du XVIII^e siècle. Il faut remarquer les trous de réparation le long des cassures. Photographie : P. Fauteux.

BJFJ-099, ÎLOT SAINT-CLAUDE

BJFJ-100, ACCUEIL BONNEAU

BJFJ-101, LIEU DE FONDATION DE MONTRÉAL

BJFJ-102, MAISON LEFEBVRE

**BJFJ-107, SITE AMÉRINDIEN PRÉHISTORIQUE,
RUE SAINT-ÉLOI**

BJFJ-112, PREMIÈRE ÉGLISE NOTRE-DAME

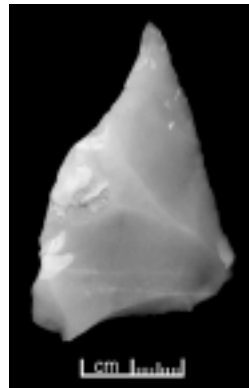
BJFJ-116, 22-26, RUE NOTRE-DAME OUEST

BJFJ-118, PIGEON HOLE

BJFJ-119, MAISON GERVAISE



BjFj-107 Fouille archéologique d'un site amérindien préhistorique mis au jour dans la rue Saint-Éloi. Ce lieu aurait été occupé il y a près de 4 000 ans; la date au carbone 14 situe l'intervalle de 4 160 à 3 850 ans. Le site représente à ce jour, la plus ancienne date obtenue pour un échantillon archéologique à Montréal.



BjFj-107 Éclat retouché de quartzite de Mistassini. La pointe a pu servir de perceur mais l'usure sur l'arête rectiligne rappelle un racloir. Photographie : P. Fauteux.

**BIFJ-005, PETIT SÉMINAIRE DE MONTRÉAL,
COLLÈGE DE MONTRÉAL**

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

Thème : institutionnel, religieux

Le petit séminaire de Montréal a été ouvert par les sulpiciens en 1806, sur la rue Saint-Paul, à proximité de la rivière Saint-Pierre. À ce moment-là, il s'agit d'un des plus importants bâtiments sis à l'extérieur des limites de la ville fortifiée. Après le transfert des séminaristes au grand séminaire, le bâtiment sert de baraquement militaire pour les troupes britanniques; les sulpiciens recouvrent leur bien en 1867. Vers 1900, c'est l'usine de saucisses McGary qui utilise le bâtiment, avant qu'un incendie, puis une démolition, n'en effacent les dernières traces hors sol vers 1975. Les vestiges du site du petit séminaire de Montréal sont toujours conservés *in situ* (Kirjan 1974).



BifJ-005 Le fort potentiel archéologique de ce site qui a abrité le troisième collège de Montréal, s'appuie sur la longue séquence d'occupation du lieu et la qualité de préservation du milieu. Fonds Massicotte. Bibliothèque nationale du Québec.

**BIFJ-006, FORT DE LA MONTAGNE,
SÉMINAIRE DES SULPICIENS**

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

**Statut légal : monument historique classé
et site historique classé**

Thème : mission sulpicienne

Depuis la porte ouest des fortifications bastionnées, trois sentiers s'éloignent de la ville et l'un d'eux mène à la mission sulpicienne sise sur la montagne. Dès 1667, les Messieurs de Saint-Sulpice aménagent le fort de la Montagne, au nord de l'actuelle rue Sherbrooke, à la hauteur de l'avenue Atwater et de la rue Saint-Mathieu, où se trouve maintenant le séminaire des Messieurs de Saint-Sulpice. Le premier fort de bois est détruit par un incendie en 1694, ce qui entraîne son remplacement par un bâtiment de pierre entouré d'un mur avec quatre tours d'angle. Les recherches archéologiques mises en œuvre à proximité et sur la propriété du séminaire ont confirmé l'intégrité du tissu archéologique du site (Bisson et Laroche 1975, Archéotec 1984, Ethnoscop 1986, 1987, 1990).

BIFJ-030, MONTREAL LIGHT, HEAT AND POWER

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger (partie)**

Thème : activité industrielle

Le site BifJ-030 se situe entre les rues Queen, Ottawa, Wellington et Prince. Dans ce secteur de la ville, connu sous le nom de Griffintown, les premières concessions sont accordées à la fin des années 1810. Dès 1825, quelques bâtiments d'importance sont érigés dans ce quadrilatère, dont le moulin à clou du quincailler Thomas B. Wragg. Il faut cependant attendre l'incendie de 1845 pour constater l'ampleur du bâti qui comprend alors une chapelle anglicane, les résidences de neuf familles, un moulin à café, un long bâtiment ayant front sur Wellington et, bien entendu, la clouterie Wragg. La reconstruction qui s'ensuit génère un cadre bâti plutôt clairsemé. Le promoteur Duncan J. MacDonald fait construire de nouvelles habitations

(dont la démolition date du début du XX^e siècle) et la Montreal Light, Heat and Power y érige son poste de distribution en 1902. Il s'agit du plus ancien poste de distribution en fonction sur l'île de Montréal (Ethnoscop 2002). Les recherches archéologiques sur le site BiFj-030 documentent principalement la vocation résidentielle dans un faubourg du XIX^e siècle. Les vestiges mis au jour appartiennent surtout à des édifices de logements et à une maison sans doute habités par des ouvriers, des artisans ou des commis.

BIFJ-032, MAISON BAGG

Mesure de protection : site archéologique à protéger

Statut légal : monument historique classé

Thème : activité résidentielle, entreposage

La maison Bagg se situe à l'intersection des rues William et King, dans la portion de l'ancien fief Nazareth connue sous le nom de Griffintown ou faubourg Sainte-Anne. Construit entre 1819 et 1821 par Abner Bagg, marchand et investisseur américain arrivé à Montréal vers la fin des années 1810, le complexe Bagg regroupe un ensemble de trois bâtiments reliés, soit une résidence et deux entrepôts. En 1827, Bagg est acculé à la faillite et doit vendre la plupart de ses propriétés. Dès lors, la maison passe entre les mains de divers propriétaires et connaît de nouvelles vocations. De 1819 à 1844, le complexe Bagg est occupé par des négociants et les immeubles servent à des fins résidentielles et d'entreposage. Puis, entre 1844 et 1868, la maison semble avoir été convertie en auberge; elle porte dorénavant le nom de Franklin House. Enfin, les données disponibles indiquent qu'après 1870, les bâtiments sont utilisés comme bureaux et entrepôts, spécialement par des négociants impliqués dans l'alimentation.

L'inventaire archéologique réalisé sur le site BiFj-032 a généré un vaste corpus de données témoignant de l'occupation des lieux depuis la construction des bâtiments, au début des années 1820. Dans le sous-sol de la maison, les recherches ont révélé la présence d'un

ancien pavage de brique et de quelques segments des murs de refend qui supportaient le plancher et divisaient l'espace intérieur, tout en documentant le mode de construction du bâtiment. Par ailleurs, dans la cour intérieure, les recherches ont permis de mettre au jour de nombreux vestiges, soit les fondations de deux bâtiments, une citerne, un puisard, une fosse d'aisance maçonnée et des drains en bois, en fonte et en grès (Ethnoscop 1994). Une importante collection d'objets illustrant les modes de vie des résidents a également été recueillie.



BiFj-032 Objets en provenance d'une latrine mise au jour lors des recherches archéologiques dans la cour de la maison d'Abner Bagg.

**BIFJ-034, COMPLEXE DES SŒURS
DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME**

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement Bifj-034**

Thème : activité résidentielle

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les berges de la rivière Saint-Pierre sont occupées par la commune Sainte-Anne, propriété des sulpiciens. La Congrégation de Notre-Dame achète le terrain au début du XVIII^e siècle et s'en départit en faveur de Thomas McCord en 1793, au titre de rente foncière. Après 1804, l'expansion du territoire urbain par suite du démantèlement des fortifications entraîne une densification du cadre bâti. Le terrain est alors divisé entre plusieurs propriétaires, mais Thomas McCord intente des poursuites à son retour d'Irlande et récupère ses propriétés situées dans Griffintown. L'inventaire archéologique a démontré le fort potentiel documentaire du lieu pour l'ensemble du XIX^e siècle (Ethnoscop 1990, Arkéos 1996). La fouille archéologique (Ethnoscop 1997) s'est attardée principalement aux conditions socio-économiques des occupants du lot 1568. La bordure sud du terrain est caractérisée par la présence d'une série de bâtiments et de séquences stratigraphiques intactes entre ces différents bâtiments. De plus, on y a retrouvé les vestiges de résidences et de petits entrepôts de la compagnie Terminal Warehousing.

**BIFJ-037, CIMETIÈRE SAINT-ANTOINE,
PLACE DU CANADA ET SQUARE DORCHESTER**

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

Thème : cimetière, rite funéraire, sépulture

Contrainte de fermer ses cimetières *intra muros* en 1799, la fabrique achète en décembre de cette année-là un terrain de quatre arpents appartenant à Pierre Guy et situé sur le coteau Saint-Louis, dans le faubourg Saint-Antoine. À ce noyau d'origine se greffent trois autres petites parcelles entre 1799 et 1807. En 1807, les marguilliers y font ériger une bâtisse qui servira à la fois de chapelle et de résidence de gardien du cimetière. Le cimetière Saint-Antoine est prolongé vers le nord et double sa superficie en 1815 lors de l'acquisition formelle de quatre arpents de plus. Le dernier agrandissement se fait en 1824 par l'achat du terrain de Paschal Persillier, d'un peu plus d'un arpent de superficie.



Bifj-037 «Unearthing the Dead to Make a way for the Living. A sketch on Cemetery Street, Montreal, 1871». Canadian Illustrated News, 27 mai 1871. Archives nationales du Canada.

Se conformant à un règlement municipal, la fabrique ferme le cimetière Saint-Antoine à la fin de 1854. Pendant dix-huit années, on procède à des exhumations au hasard de la volonté des propriétaires des lots et au fur et à mesure que la ville achète des lisières de terre pour élargir ou prolonger des rues dans le quartier. Dès 1857, et plus particulièrement à partir de 1869, la fabrique morcelle l'ancien terrain du cimetière Saint-Antoine – l'évêque de Montréal et les Sœurs de la Providence se trouvent parmi les acheteurs. En 1872, à la suite d'une campagne réclamant un arrêt des exhumations et la transformation du terrain en place publique, la ville exproprie tous les propriétaires et y aménage le square Dominion.

L'usage intensif du cimetière Saint-Antoine, où près de 40 000 à 50 000 individus ont été inhumés entre 1799 et 1854, est confirmé par l'importance des découvertes archéologiques découlant de l'inventaire réalisé par la Ville de Montréal en 2000 et 2001 (Stewart 2002, Ethnoscop 2002 et 2004). Il va sans dire que ce patrimoine religieux mérite toute l'attention et la protection nécessaires aux lieux d'inhumation. Une procédure a ainsi été entreprise par la Ville de Montréal auprès du ministère de la Santé et de l'Archevêché de Montréal, en vertu de la *Loi sur les inhumations et les exhumations*, afin de convenir des conditions de protection des sépultures toujours conservées à la place du Canada et au square Dorchester.



BjFj-037 Inventaire archéologique de l'ancien cimetière Saint-Antoine, aujourd'hui square Dorchester et place du Canada.



BjFj-037 Sépulture mise au jour lors de l'inventaire archéologique de l'ancien cimetière Saint-Antoine, 1799 à 1854.

BIFJ-051, SITE DECASTRO

Mesure de protection : aucune protection requise pour l'emplacement Bifj-051

Thème : tonnellerie

L'occupation du quadrilatère, tout comme le reste du quartier Sainte-Anne, s'amorce au début du XIX^e siècle après le lotissement du fief Nazareth. Avant cette époque, le lieu a été utilisé à des fins agricoles. Les premiers édifices sont construits entre 1804 et 1825 dans la foulée du démantèlement des fortifications, exception faite de l'imposant bâtiment de Thomas McCord, qui date du XVIII^e siècle. La vocation commerciale du quartier s'amplifie au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, mais les utilisations résidentielles et artisanales perdurent jusqu'au XX^e siècle. L'inventaire archéologique réalisé en 1999 a mis au jour les vestiges d'un vaste bâtiment rectangulaire dont la date de construction est antérieure à 1825 (Ethnoscop 1997). Du côté est, en bordure de la rue King, trois structures de dimensions plus modestes que la précédente, érigées entre 1825 et 1846, ont été relevées; une partie de cet ensemble immobilier est utilisée par un tonnelier jusque vers 1879.

BIFJ-056, GRANGE DES PAUVRES

Mesure de protection : site archéologique à protéger (partie)

Thème : activités agricole, résidentielle

L'emplacement est circonscrit par les rues Wellington, Duke, Ottawa et Prince (il intègre la rue Duke). Localisé dans le fief Nazareth, il est destiné à l'exploitation agricole du milieu du XVII^e jusqu'au premier quart du XIX^e siècle. Le terrain est la propriété des Hospitalières de Saint-Joseph, qui l'utilisent pour prendre soin des déshérités, notamment en relation avec un bâtiment nommé Grange des Pauvres. L'incendie de 1845 rase le bâti de première génération. Par suite du rehaussement du lieu, il est remplacé par une autre génération de bâtiments. C'est dans la seconde moitié du XIX^e siècle que s'installe la fabrique de boîtes Esplin et que plusieurs résidences sont construites. Le tracé des rues est également modifié. L'inventaire et les fouilles archéologiques se sont déroulés dans la partie ouest du site, dépourvue d'un cadre bâti dense (Ethnoscop 2000). Les recherches ont permis de mettre au jour des traces d'activités agricoles des XVII^e, XVIII^e et début du XIX^e siècles ainsi que les vestiges de la Grange des Pauvres. Les résultats des fouilles démontrent clairement que les travaux de rehaussement (du XIX^e siècle) ont assuré la protection des traces associées aux premières utilisations du lieu.

**BIFJ-057, ÎLOT COMPRIS ENTRE LES RUES
OTTAWA, DUKE, WELLINGTON
ET DE NAZARETH**

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

Thème : activité résidentielle

Ce site aujourd'hui sous l'autoroute Bonaventure est situé à l'origine dans l'ancien fief Nazareth, concédé en 1654. Au XIX^e siècle, ce sont d'abord les activités artisanales et ouvrières qui prédominent dans Griffintown, mais la construction et l'ouverture du canal de Lachine (1825) permet au quartier de connaître un nouvel essor. La fonction industrielle prend de plus en plus d'importance, provoquant un afflux de main-d'œuvre qui cherche à se loger à proximité des usines. Les premiers bâtiments érigés dans l'aire du site BiFj-057 apparaissent vers 1825, et ce cadre bâti de première génération est relativement clairsemé. Les bâtiments de la seconde génération, après l'incendie de 1845, utilisent la plus grande partie de l'espace disponible. L'inventaire archéologique réalisé en 1999 (Arkéos 2000) recoupe deux anciens lots cadastraux, les lots 1628 et 1618, illustrés sur la carte d'Adams (1825). Aucun témoin tangible d'utilisation ancienne n'a été répertorié mais il existe in situ des éléments représentatifs de la seconde génération de bâtiments, entre autres un bâtiment d'arrière-cour érigé dans le second quart du XIX^e siècle. De manière générale, les recherches ont confirmé que l'aménagement de l'autoroute Bonaventure n'a pas affecté de façon significative les vestiges et les sols archéologiques.

BIFJ-059, SITE CUTHBERT & SONS

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement BiFj-059**

Thème : activité industrielle

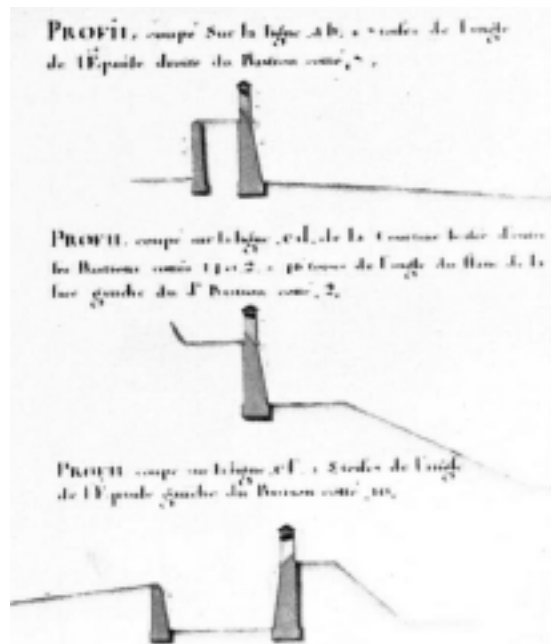
Le site BiFj-059 se situe à l'extrémité sud de l'îlot formé par les rues King, Wellington et Queen. Dans cet espace jadis connu sous le nom de Griffintown, une première génération de bâtiments voit le jour pendant le premier quart du XIX^e siècle. Ces immeubles, sans doute des habitations de bois et de brique, sont accompagnés de quelques dépendances dans la partie centrale de l'îlot. En 1846, la configuration du cadre bâti illustrée sur le plan de Cane suggère que l'ensemble initial est disparu et a laissé place à une seconde génération de bâtiments. Les nouveaux édifices, surtout des maisons, sont graduellement remplacés par des entrepôts, des commerces, la fonderie Cuthbert & Sons et la raffinerie St. Lawrence Sugar Refining Co. Les recherches archéologiques menées sur le site ont permis la mise au jour de très nombreux vestiges architecturaux datant des dernières décennies du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle. Les ouvrages liés aux différentes occupations industrielles sont prépondérants : des piliers, des murs de fondation et de refend, des bases d'équipement, un puisard, un dallage, des drains, un canal et des structures et aires de travail associées à la fonderie Cuthbert & Sons de même qu'à la raffinerie de sucre (Ethnoscop 2002).

BIFJ-061, FRONT OUEST DES FORTIFICATIONS BASTIONNÉES DE MONTRÉAL

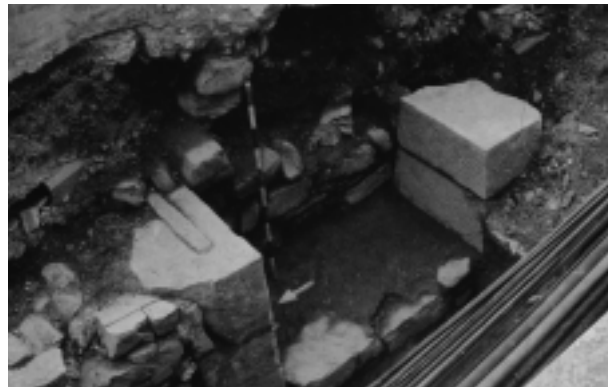
Mesure de protection : site archéologique
à protéger

Thème : fortification bastionnée

Dès 1687, un premier système défensif, une palissade de pieux, est érigé autour de Ville-Marie. L'ouvrage comporte huit bastions irréguliers dont l'un, le bastion Saint-Michel, est situé dans l'emprise actuelle de la rue McGill. Puis, entre 1717 et 1744, l'ingénieur Gaspard Chaussegros de Léry procède à l'érection d'une muraille de pierre afin de remplacer la palissade de bois devenue vétuste et insuffisante face à la menace croissante des colonies britanniques. Le front ouest de cette nouvelle enceinte, dont une partie significative a été découverte dans l'emprise de la rue McGill, est formé de trois bastions reliés par deux courtines. Cet ensemble est muni d'un fossé entre les murs d'escarpe et de contrescarpe, d'un glacis et d'un chemin couvert permettant l'accès aux meurtrières. Après la Conquête, la ville perd rapidement de son intérêt en tant que place forte et les fortifications sont démantelées entre 1804 et 1809. Profitant de l'espace ainsi libéré, les autorités municipales procèdent, en 1810, à l'ouverture de la rue McGill, dont le tracé est demeuré le même jusqu'à nos jours. Localisées aujourd'hui sur la rue McGill, entre les rues D'Youville Nord et Saint-Jacques, les fortifications bastionnées ont fait l'objet d'un relevé archéologique en 2001. Les murs d'escarpe et de contrescarpe du bastion des Récollets et les murs d'escarpe des courtines situées entre les trois bastions du front ouest sont en très bon état de conservation et ont été préservés in situ (Archéotec 2002, Arkéos 2002).



BjFj-061 La fortification de Montréal au XVIII^e siècle se compose de trois types distincts de remparts. Le front ouest conservé dans la rue McGill comprend une escarpe, une contrescarpe et un fossé tel qu'il-lustrés au bas du dessin. Extrait du plan de Chaussegros de Léry, 1725. Archives nationales de France.



BjFj-061 Les fortifications bastionnées de Montréal ont été construites entre 1717 et 1738. Trois bastions, du Moulin, de Lachine et des Récollets, ont été découverts dans la rue McGill de même que les vestiges de poternes ou portes dérobées.

BIFJ-065, JARDINS THOMAS MCCORD**Mesure de protection : site archéologique à protéger****Statut légal : monument historique classé****Thème : occupation amérindienne, activité horticole**

Le site est localisé dans l'ancien quartier Sainte-Anne. L'analyse du paysage ancien démontre qu'il a pu être utilisé par des groupes amérindiens de la période préhistorique et de la période de contact. Au cours de la période historique, l'utilisation du lieu est essentiellement liée à la seconde habitation de Thomas McCord, datée entre 1819 et 1830. Les fouilles archéologiques effectuées sur le site en 2001 ont permis de confirmer la présence d'un niveau de jardin (Ethnoscop 2002). Plusieurs aménagements associés à la propriété McCord ont également été mis au jour : vestiges architecturaux d'une dépendance, d'un bâtiment secondaire au centre des jardins, d'un mur entre la propriété et les jardins, de sentiers et de fosses (plantation d'arbres, drainage, etc.).

BIFJ-067, ÎLOT COMPRIS ENTRE LES RUES DUKE, WELLINGTON, DE NAZARETH ET BRENNAN**Mesure de protection : site archéologique à protéger (partie)****Thème : activité résidentielle**

Le site correspond à un îlot urbain compris entre les rues Duke, de Nazareth, Wellington et l'ancienne rue Brennan. Son occupation débute au cours du premier quart du XIX^e siècle pour se terminer avec la construction de l'autoroute Bonaventure. Les fouilles archéologiques réalisées en 2001 (Arkéos 2002) ont permis de dégager une grande variété d'indices d'une occupation résidentielle pour les lots cadastraux 1512, 1513, 1514 et 1528 : habitation principale, dépendance, plancher, fosses de latrines, tonneaux utilisés comme latrines, pieu et éléments d'infrastructures urbaines (aires de circulation, systèmes de canalisation, etc.).

**BIFJ-070, JARDINS DE PIERRE YOU
DE LA DÉCOUVERTE**

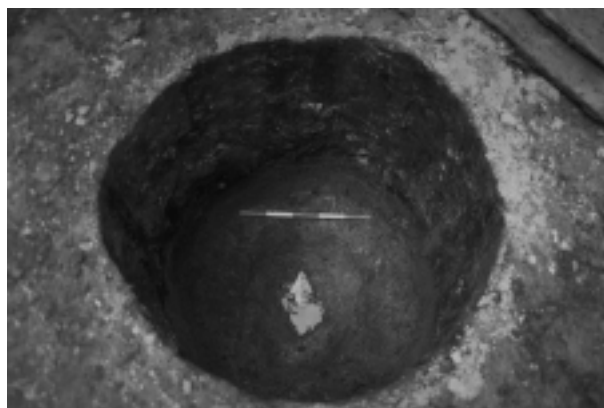
**Mesure de protection : site archéologique
à protéger (partie)**

Thème : activité horticole

Le site des jardins-vergers de Pierre You de la Découverte a été localisé sur un terrain à l'angle des rues Wellington et des Sœurs-Grises, lots cadastraux 1579 et 1580. Compris à l'origine dans les limites de la concession Sainte-Anne, cet emplacement sert de jardin-verger de 1697 à 1738 et demeure la propriété des sulpiciens et des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Entre 1815 et 1825, Ann Platt y érige une résidence dans la partie nord, sur la rue Wellington, qui est transformée en auberge dès 1840. Au sud, le magasin construit en 1830 par James Henry Lamb est occupé tour à tour par des marchands et par des représentants de l'industrie alimentaire et de l'industrie du transport jusqu'à la fin du XIX^e siècle. L'occupation industrielle et commerciale du site se poursuit jusqu'en 1960. Les traces des jardins-vergers, d'un muret et d'un puits datant du XVIII^e siècle ont été documentées lors de l'inventaire et des fouilles archéologiques réalisées en 2002 (Ethnoscop 2004).



BjFj-070 Les cours des bâtiments sont souvent occupées par des latrines ou fosses d'aisance riches en informations sur les restes alimentaires, les ustensiles pour l'entreposage des denrées, la préparation et la consommation des aliments, la médication, etc.



BjFj-070 Latrine en forme de tonneau.

**BIFJ-073, RUE SAINT-ANTOINE, ESPACE ENTRE
LES RUES MANSFIELD ET SAINTE-CÉCILE**

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement BiFj-073**

Thème : activité résidentielle

Localisé sur le flanc sud de la rue Saint-Antoine, entre les rues Mansfield et Sainte-Cécile, le site BiFj-073 correspond à la portion nord des lots cadastraux 974 et 978 qui, en 1776, font partie d'une terre appartenant à Charles Ménard dit Partenet où sont construites une maison de bois, une grange et une étable. Au cours des années, ces lots passent entre les mains de divers propriétaires, pour la plupart des artisans ou des marchands. En 1905 et en 1911, la Ville de Montréal procède à l'expropriation de la partie nord de ces deux lots afin d'élargir l'emprise publique. Les relevés archéologiques du site BiFj-073 ont permis de mettre au jour les traces du cadre bâti ancien et de raffiner la cartographie pour une reconstitution de l'évolution spatiale du centre-ville de Montréal (Arkéos 1997).

BIFJ-075, MOULINS À VENT

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

**Statut légal : lieu historique national du canal
de Lachine**

Thème : activité industrielle

Ce site particulier, délimité par les rues Brennan, de Nazareth et de la Commune et l'autoroute Bonaventure, est compris historiquement dans les limites de l'ancien quartier ouvrier du Griffintown, qui s'est urbanisé avec l'ouverture du canal de Lachine, en 1825. Avant cette date, le paysage n'est ponctué que par la seule présence de la ferme de l'Hôtel-Dieu, le long de la rue Wellington, et de quelques moulins à vent en bordure du fleuve. Incidemment, deux de ces moulins ont été découverts sur le site BiFj-075. Après 1825, ces espaces sont utilisés pour des activités de manutention et d'entreposage. Ainsi, le premier moulin à vent disparaît durant le second quart du XIX^e siècle tandis que le deuxième, localisé dans une zone où le cadre bâti demeure clairsemé tout au long des XIX^e et XX^e siècles, occupe le site jusqu'au troisième quart du XIX^e siècle (sa démolition survient entre 1872 et 1879). Le site archéologique BiFj-075 a fait l'objet d'un inventaire archéologique (Arkéos 2003) dans le but de localiser les vestiges des moulins à vent et d'en assurer la conservation *in situ*.



BiFj-075 Les vestiges de deux moulins à vent des XVIII^e et XIX^e siècles, en très bon état de conservation, ont été découverts à proximité de l'autoroute Bonaventure et des bassins 3 et 4 du canal de Lachine. La maçonnerie circulaire illustrée a un diamètre de 7,5 mètres.

**BJFJ-001, SITE DAWSON, SITE AMÉRINDIEN,
PÉRIODES PRÉHISTORIQUE ET DE CONTACT**

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement BfJf-001**

Thème : occupation amérindienne

Sur l'île de Montréal, plusieurs sites archéologiques sont associés aux groupes amérindiens des périodes préhistorique et de contact. Ces sites ont été découverts particulièrement dans le Vieux-Montréal, sur les berges de l'île de Montréal et sur plusieurs des îles de l'archipel montréalais. Le site Dawson présente toutefois la caractéristique d'être localisé au sud de la rue Sherbrooke, entre les rues Mansfield et Metcalfe, donc au cœur de l'actuel centre-ville de Montréal. L'emplacement correspond à une terrasse sablonneuse où des artefacts et des écofacts d'origine amérindienne



BfJf-001 Fragment d'un fourneau de pipe à effigie humaine et haches en pierre découverts au site amérindien BfJf-001, localisé sur la terrasse dite « de Montréal ». Photographies : Musée McCord

ont été mis au jour en 1860, au cours de travaux de terrassement. John William Dawson, géologue à l'Université McGill, est appelé sur les lieux; il y enregistre les traces qui ont été analysées depuis (Dawson 1860 et 1861). Le type de céramique en présence laisse supposer qu'il s'agit d'une bourgade iroquoïenne du sylvicole supérieur. Des objets d'origine européenne sont également présents, ce qui implique que le site a pu être occupé au cours de la période de contact, vers 1535. Dawson fait état de nombreux foyers ouverts, d'environ dix à douze habitations et de quelques sépultures. Aucun indice probant ne permet toutefois de conclure qu'il s'agit là des vestiges du village d'Hochelaga visité par Cartier en 1535 (Trigger & Pendergast 1972). Des recherches archéologiques réalisées dans les aires avoisinantes ont permis d'observer les niveaux stratigraphiques décrits par John William Dawson (Ethnoscop 1997).

BJFJ-011, MAISON MARICOURT

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement BfJf-011**

Thème : activité résidentielle

Un relevé de vestiges archéologiques associés à une occupation résidentielle a été effectué lors des travaux de construction du Palais des Congrès, en 1979 (Ministère de la Culture et des Communications, Clouthier 1979).

BJFJ-026, FABRIQUE DE PIPES BANNERMAN

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

BfJf-027, Molson Malt House & Sugar Refinery

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement BfJf-027**

Thème : activité industrielle

L'ancien faubourg Québec se développe à l'est de la porte Saint-Martin, à partir du XVIII^e siècle. Si les débuts de la séquence d'utilisation de ce faubourg sont en lien avec des activités agricoles et résiden-

tielles, le premier quart du XIX^e est marqué par un processus d'industrialisation. Cette transformation se traduit par l'intégration d'usines et d'ateliers dans la trame urbaine; on y retrouve une brasserie, des fonderies, une tannerie, etc. La bordure nord de la rue Notre-Dame, entre la rue Dorion et l'avenue De Lorimier, est caractérisée historiquement par la présence de fabriques de pipes de terre cuite, dont celle de Bannerman, qui date de la seconde moitié du XIX^e siècle (Ethnoscop 1987). La recherche archéologique sur ce site a permis d'enregistrer un dépôt de pipes de terre cuite identifiés à « Bannerman Montreal ».

La bordure sud de la rue Notre-Dame, entre la rue Dorion et l'avenue De Lorimier, est également caractérisée au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle par la présence de la brasserie John H. R. Molson dont un bâtiment est identifié comme le Malt House et un autre, comme le Sugar Refinery (Ethnoscop 1987). L'intervention archéologique sur ce site a permis d'enregistrer les vestiges architecturaux de ces deux bâtiments.

**BJFJ-035, BJFJ-036, BJFJ-037, BJFJ-038, BJFJ-040,
RUE DE LA GAUCHETIÈRE, RUE CARTIER,
RUE DORION**

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour les emplacements Bjfj-035, Bjfj-
036, Bjfj-037, Bjfj-038, Bjfj-040**

Thème : activité résidentielle

Situé dans la portion sud-ouest du quartier ouvrier anciennement connu sous le nom de faubourg Québec ou faubourg à M'lasse, le quartier Papineau connaît ses premiers développements d'importance pendant la première moitié du XIX^e siècle. Vers 1840, plusieurs manufactures occupent déjà ce secteur de la ville. Toutefois, l'incendie de 1852 détruit une grande partie du quartier, qui renaît de ses cendres avec la venue de nouvelles manufactures et la croissance démographique que connaît Montréal dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. En 1890, la majeure partie de ce territoire est occupée et la trame urbaine actuelle

est déjà bien en place (SANM 1988). Les recherches archéologiques entreprises dans le cadre des travaux de la Commission des services électriques de Montréal ont permis la découverte de nombreux vestiges associés à ce cadre bâti ancien.

BJFJ-046, PLACE SAINTE-SOPHIE

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement Bjfj-046**

**Statut légal : arrondissement historique
et naturel du mont Royal**

Thème : activité résidentielle

Le site de la place Sainte-Sophie est localisé à l'angle nord-ouest de l'avenue McGill College et de la rue Sherbrooke, dans le centre-ville de Montréal. Il faut attendre les années 1840 avant que cet espace fasse l'objet d'un lotissement. En 1859, on y érige la place Sainte-Sophie, qui comprend alors une série de maisons de brique rouge de trois étages; des hangars et autres dépendances s'ajoutent dans les cours arrière au début des années 1880. Le début du XX^e siècle voit la vocation du secteur se modifier considérablement avec l'apparition d'édifices commerciaux et de bureaux.

En 1860, des vestiges archéologiques reliés à la présence des Iroquoiens du Saint-Laurent ont été mis au jour sur le site Dawson, à proximité. L'inventaire archéologique réalisé sur le site Bjfj-046 (SANM 1989) n'a pas permis de dégager de nouvelles traces reliées aux Iroquoiens du Saint-Laurent. Les données recueillies, plus particulièrement les profils stratigraphiques, révèlent des similitudes entre les couches de sol observées sur ce terrain et les informations générées lors des découvertes sur le site Dawson.

BJFJ-056 (BJFJ-057 ET BJFJ-058),

LE FAUBOURG QUÉBEC

Mesure de protection : site archéologique à protéger (partie)

Statut légal : arrondissement historique du Vieux-Montréal (partie est) et aire de protection d'un monument historique classé (îlot des Voltigeurs)

Thème : occupation amérindienne, activités résidentielle, militaire, artisanale, commerciale, industrielle, ferroviaire

Avant même l'arrivée des explorateurs européens, l'emplacement du faubourg Québec est occupé par les groupes amérindiens de la période préhistorique. Situé à l'est de Ville-Marie, il amorce son développement historique à proximité de la porte est des fortifications bastionnées, nommée porte Saint-Martin ou Québec. Les fortifications et les premiers bâtiments prennent place dès le début du XVIII^e siècle tandis que le milieu de ce même siècle est caractérisé par les premiers lotissements et l'aménagement de voies de circulation. Le XIX^e siècle verra l'aménagement des casernes militaires (ensuite utilisées pour loger des immigrants) et l'implantation d'un hôpital militaire. On remarque également une diversification des utilisations tout au long de la période historique : activités militaires, résidentielles, commerciales, artisanales, industrielles, ferroviaires et autres.

Le projet d'aménagement du faubourg Québec a exigé la mise en œuvre d'études historiques, archéologiques et environnementales préalablement et parallèlement à la réalisation du projet immobilier afin de sauvegarder le riche patrimoine archéologique de ce quartier ancien. En priorité, le lieu a fait l'objet de diverses études préparatoires : une étude de potentiel archéologique (SANM 1989), une étude historique (SANM, 1989), une première phase d'inventaire archéologique (SANM 1990) et un programme d'inventaire archéologique plus vaste (Ville de Montréal, ministère de la Culture et des Communications du Québec et Arkéos 1992-1993). L'emplacement du faubourg Québec a été divisé en

diverses entités spatiales, îlots et rues, qui ont été soumises à des fouilles archéologiques en séquence (Arkéos 1994, 1995, 1996, 1997, 1999, Ethnoscop 1996). De plus, le tunnel Beaudry (Arkéos 1996) et le pont de la rue Notre-Dame (Archéocène 1994) ont été enregistrés au cours d'interventions ciblées. Un programme de diffusion et d'analyses a également été planifié (Arkéos 1999). Les recherches archéologiques toujours en cours permettent de qualifier le site Bjfj-056 d'ensemble archéologique riche et complexe relevant d'une longue séquence d'utilisation, et intégrant même des vestiges amérindiens de la période préhistorique.



Bjfj-056 Les sites archéologiques fouillés dans le faubourg Québec, documentent une réelle diversification des fonctions – militaire, résidentielle, commerciale, artisanale, industrielle – depuis le début du XVIII^e siècle.



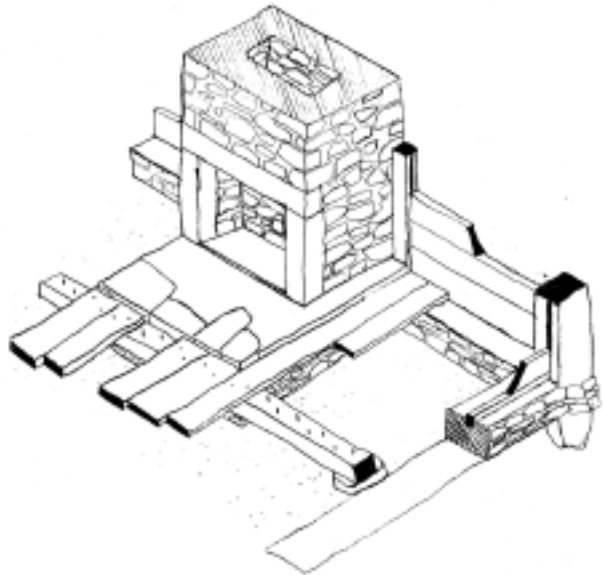
Bjfj-056 Les recherches archéologiques dans le faubourg Québec ont permis de documenter des espaces collectifs, à l'exemple de ces voies de circulation. Photographie : Vidéanthrop.



BjFj-056 Fouille archéologique d'une habitation de bois au faubourg Québec.



BjFj-056 Pont de la rue Notre-Dame conçu en 1895, par la Dominion Bridge Co. Ce pont dont la construction débute en 1896, a été démoli dans le contexte de l'aménagement du nouveau faubourg Québec. Il a fait l'objet d'un enregistrement systématique par une équipe d'archéologues de la Ville de Montréal. Photographie : P. Fauteux.



BjFj-056 Reconstitution de l'angle d'une habitation de bois dont les composantes architecturales ont été étudiées au faubourg Québec. Dessin : J. Bélisle



BjFj-056 Rampe de descente au fleuve Saint-Laurent construite vers 1840, pour relier la rue Water aux quais.

**BJFJ-062, MAISON DE LA PROVIDENCE,
PLACE ÉMILIE-GAMELIN**

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

Thème : institutionnel

La terre comprenant l'îlot des rues Berri, Saint-Hubert et Sainte-Catherine et du boulevard De Maisonneuve, aujourd'hui place Émilie-Gamelin, a été concédée en 1655. Elle possède un cadre bâti après 1825. La construction de la maison (ou asile) de la Providence s'amorce en 1842 et la partie centrale de l'édifice est terminée en 1844. Une chapelle sous laquelle se trouve un caveau pour l'inhumation des religieuses est intégrée à cette portion du bâtiment, et elle est épargnée lors de l'incendie de 1852. De 1843 à 1963, la maison de la Providence abrite diverses œuvres à vocation sociale. Son expropriation (en 1963) pour la construction du métro entraîne la démolition du cadre bâti. Les sépultures sont sensées avoir été exhumées et transférées en d'autres lieux. L'aménagement de la place publique a impliqué la mise en œuvre d'un inventaire archéologique en 1990 (Ethnoscop 1992) afin de conserver *in situ* les vestiges de ce complexe institutionnel ancien. Les recherches ont eu lieu à l'emplacement du bâtiment principal, des bâtiments annexes, des tombeaux et des jardins.



BjFj-062 Les vestiges de la maison de la Providence ont été conservés *in situ* lors de l'aménagement de la place Émilie-Gamelin. Centre Émilie-Gamelin.

**BJFJ-063, TUNNEL BEAUDRY,
FAUBOURG QUÉBEC**

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

Thème : ouvrage de génie

Ce site correspond à un ouvrage de génie, le tunnel Beaudry, localisé à l'extrémité est de l'ancien quartier faubourg Québec. Cet ouvrage a fait l'objet d'une évaluation architecturale et historique en 1989 (SANM 1990). Construit entre 1893 et 1895 pour le transport des marchandises entre le port de Montréal et la rue Craig, le tunnel Beaudry s'inscrit dans le développement des réseaux de transport ferroviaire et maritime mis en place durant la deuxième moitié du XIX^e siècle pour consolider un vaste marché intérieur. Le port de Montréal représente alors la porte d'entrée et la plaque tournante du commerce en Amérique du Nord britannique.

**BJFJ-067, MARCHÉ SAINT-LAURENT, PLACE
DE LA PAIX, FAUBOURG SAINT-LAURENT**

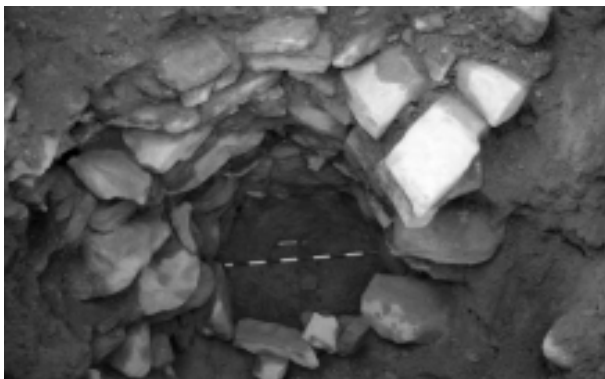
**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

Thème : activités résidentielle, commerciale

L'acte de concession des arrières-fiefs Closse et Lagauchetière, vers 1660, constitue la première mention du faubourg Saint-Laurent au cours de la période historique. Les terres situées sur la terrasse du boulevard René-Lévesque sont consacrées à des activités agricoles jusque vers la fin du XVIII^e siècle. À ce moment-là, le faubourg Saint-Laurent amorce son expansion vers le nord, d'abord en bordure du boulevard Saint-Laurent, puis sur les rues avoisinantes. Le processus s'accroît au cours du premier tiers du XIX^e siècle et donne lieu à un développement commercial. Le premier marché Saint-Laurent, une halle de bois, voit le jour en 1829. Le marché est réaménagé au fil des ans, avant d'être fermé vers 1960. Sa présence incite plusieurs commerçants à s'établir à proximité, concentrant ainsi une population de petits artisans et de marchands en périphérie. La conflagra-

tion de 1852 détruit une grande partie du faubourg Saint-Laurent, mais le secteur du marché demeure intact et continue d'être un pôle d'attraction pour les commerces locaux. La rue de la place du Marché Sud est fermée et le marché est démoli au cours des années 1960 aux fins d'un stationnement. La place de la Paix a été aménagée dans la partie nord du site tandis qu'une construction a été érigée dans la partie sud.

L'étude de potentiel archéologique du site du marché remonte à 1990 (SANM 1990). Elle a été suivie en 1992 d'un inventaire et d'une fouille archéologiques du marché Saint-Laurent et d'un complexe résidentiel ancien (Archéocène 1993, 1994). Des vestiges associés à différentes occupations ont alors été mis au jour : un complexe résidentiel de la fin du XVIII^e siècle dans l'axe de la place du Marché Sud, comprenant une habitation de bois en bordure du boulevard Saint-Laurent, un puits de surface, un dallage, un bâtiment secondaire, des latrines et aires d'activités, le marché Saint-Laurent, la pharmacie Goulden et un autre bâtiment commercial de même que des éléments d'infrastructures urbaines.



BjFj-067 Vestiges du puits d'un complexe résidentiel de la fin du XVIII^e siècle, mis au jour en bordure du boulevard Saint-Laurent.



BjFj-067 Les vestiges archéologiques du marché Saint-Laurent ont été conservés *in situ* lors de l'aménagement de la place de la Paix.



BjFj-067 Second marché Saint-Laurent, de 1860 à 1890. Le premier marché construit en 1829 est une halle de bois. Fonds Massicotte. Bibliothèque nationale du Québec.

**BJFJ-068, ESPACE COMPRIS DANS L'ÎLOT
FORMÉ PAR LES RUES SAINT-DOMINIQUE
ET DE LA GAUCHETIÈRE ET LES BOULEVARDS
RENÉ-LÉVESQUE ET SAINT-LAURENT,
FAUBOURG SAINT-LAURENT**

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement BfJ-068**

Thème : activités résidentielle, commerciale

Le site est localisé du côté est du boulevard Saint-Laurent, en bordure sud du boulevard René-Lévesque. L'emplacement a d'abord fait l'objet d'une utilisation agricole, puis d'occupations résidentielles à partir de la fin du XVIII^e siècle. Le XIX^e siècle est marqué par des utilisations commerciales en bordure du boulevard Saint-Laurent, notamment en raison de la proximité du marché Saint-Laurent. Ce site a été expertisé en 1992, et son potentiel archéologique en lien avec les activités résidentielles et commerciales a été démontré (Archéocène 1993).

**BJFJ-071, ANCIEN EMPLACEMENT
DU MONUMENT DES PATRIOTES**

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

Thème : activité industrielle

Désormais érigé en face de la prison du Pied-du-Courant, le monument en l'honneur des patriotes (de la rébellion de 1837) s'élevait jusqu'en 1993 sur la rue Notre-Dame, à l'angle de l'avenue De Lorimier. À l'extrémité est du faubourg Québec, ce quartier de la ville appelé Pied-du-Courant sera surtout connu du fait de la construction de la première brasserie à Montréal, en 1782. Le développement de ce secteur s'intensifie à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, quelques années après l'ouverture d'un nouvel établissement pénitencier à l'intersection de l'avenue De Lorimier et de la rue Notre-Dame. Des modifications sont apportées au bâtiment et au mur d'enceinte de la prison au cours des décennies suivantes, alors que la Ville de Montréal décide de percer la rue Craig et d'y installer une première ligne de tramway à traction

animale, laquelle sera remplacée vers 1892 par deux lignes à traction électrique. Les recherches menées sur le site BfJ-071 ont révélé la présence d'un ouvrage maçonné constitué de moellons de calcaire ébauchés; il correspond au mur d'un bâtiment construit entre 1890 et 1907. Cet édifice vraisemblablement appartenant à la Montreal Street Railway, qui gère à cette époque le tramway électrique (SACL 1993). Cette maçonnerie ancienne a servi de fondation au monument des Patriotes.

**BJFJ-076, ÎLOT COMPRIS ENTRE LES RUES
SAINT-DOMINIQUE, SAINTE-CATHERINE
ET DE BULLION ET LE BOULEVARD
RENÉ-LÉVESQUE, FAUBOURG SAINT-LAURENT**

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement BfJ-076**

**Thème : activités résidentielle, commerciale,
industrielle, religieuse**

L'acte de concession des arrière-fiefs Closse et Lagauchetière, vers 1660, constitue la première mention du faubourg Saint-Laurent au cours de la période historique. Les terres situées sur la terrasse du boulevard René-Lévesque sont consacrées à des activités agricoles jusque vers la fin du XVIII^e siècle. À ce moment-là, le faubourg Saint-Laurent amorce son expansion vers le nord, d'abord en bordure du boulevard Saint-Laurent, puis sur les rues avoisinantes. Le processus s'accroît au cours du premier tiers du XIX^e siècle mais le faubourg est lourdement endommagé au cours de l'incendie de 1852, qui détruit la première génération de bâtiments. Cet incendie donne lieu à une spéculation foncière et à un réaménagement du quartier. Les habitations sont reconstruites en brique ou en pierre et les rues deviennent densément occupées par des maisons en rangée, des duplex et des triplex. Quelques commerces et boutiques artisanales s'insèrent dans ce bâti, de même qu'une église luthérienne localisée à l'angle des rues Charlotte et Saint-Dominique. Les activités industrielles se développent vers la fin du XIX^e et le début

du XX^e siècle, particulièrement avec l'ouverture d'une boulangerie sur la rue Charlotte.

Une première phase d'inventaire archéologique du site a été effectuée en 1994 dans le quadrilatère des rues Saint-Dominique, De Bullion, Charlotte et du Marais (Archéocène et Arkéos 1995). Ces recherches ont permis de mettre au jour les vestiges de l'église et du presbytère de même que ceux d'une résidence de bois et d'un puits, datés du début du XIX^e siècle. La présence de la boulangerie industrielle est également notée ainsi que celle d'une fosse recelant de nombreux os de boucherie, vraisemblablement en provenance du marché Saint-Laurent. Une deuxième phase d'inventaire plus exhaustive que la première et des fouilles archéologiques ont été mises de l'avant en 2001 (Arkéos et Archéocène, à paraître).

**BJFJ-077, ÎLOT COMPRIS ENTRE LES RUES
SAINTE-CATHERINE ET DE BULLION, L'AVENUE
DE L'HÔTEL-DE-VILLE ET LE BOULEVARD
RENÉ-LÉVESQUE, FAUBOURG SAINT-LAURENT**

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement BjFj-077**

Thème : activités résidentielle, industrielle

Un inventaire archéologique exhaustif a été réalisé en 2000 dans le quadrilatère de la rue De Bullion, de l'avenue de l'Hôtel-de-Ville, du boulevard René-Lévesque et du tracé proposé de la rue Charlotte (Archéocène et Arkéos 2001). Les vestiges découverts, datés d'avant 1850, sont résolument liés à des utilisations résidentielles : un sol d'occupation en terre battue, un puits mitoyen, des latrines et des empreintes de pieux et de piquets. La phase de reconstruction du quartier qui a suivi l'incendie de 1852 est illustrée par la multiplication et la complexification du cadre bâti selon une nouvelle forme cadastrale. Les fondations en maçonnerie de pierre sont omniprésentes et joutées de dépendances. Ces dernières sont parfois complexes, à l'instar du hangar-écurie associé au complexe Tyrconnel Terrace.



BjFj-077 Fondation d'un bâtiment et puits de surface en maçonnerie de pierre sèche associés à un complexe résidentiel antérieur à 1850.



BjFj-077 Tonneau enfoui utilisé comme latrine.

**BJFJ-082, ESPACE COMPRIS DANS L'ÎLOT
FORMÉ PAR L'AVENUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE,
LES RUES SAINTE-ÉLIZABETH ET DE LA
GAUCHETIÈRE ET LE BOULEVARD
RENÉ-LÉVESQUE, FAUBOURG SAINT-LAURENT**

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement Bjfj-082**

Thème : activité résidentielle, latrine

Il s'agit de la découverte fortuite de latrines au cours de travaux de réhabilitation des sols réalisés par le propriétaire du terrain (Ministère de la Culture et des Communications 1994).

**BJFJ-084, SITE MILITAIRE
DE L'ÎLE SAINTE-HÉLÈNE**

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

**Thème : occupation amérindienne, baronnie,
activité militaire**

En 1665, l'île Sainte-Hélène constitue une partie du fief de Longueuil, propriété de la famille LeMoyné. L'aveu et dénombrement de 1723 permet d'y identifier différents bâtiments : un manoir, un pressoir à cidre, une bergerie et une étable-écurie, auxquels s'ajoute un peu plus tard un moulin banal. Lors de la Conquête, les autorités françaises désirent utiliser l'emplacement à des fins militaires; elles érigent des ouvrages défensifs mineurs. Le gouverneur de Vaudreuil ordonne cependant la capitulation sans combat. La guerre anglo-américaine de 1812-1814 fournit une nouvelle occasion d'utiliser l'île à des fins militaires car les autorités américaines veulent envahir la colonie britannique située au nord de leur territoire. Les autorités anglaises jugent la menace assez sérieuse pour évaluer et renforcer leur système de défense. L'île Sainte-Hélène devient un maillon de cette chaîne défensive qui s'étend de Québec jusqu'aux Grands Lacs; elle sert de centre de ravitaillement. Les îles Sainte-Hélène, Ronde et aux Fraises sont vendues au gouvernement en 1818.

La conception et la construction du fort de l'île Sainte-Hélène s'effectuent entre 1819 et 1823. Le type des bâtiments traduit la fonction d'entreposage du fort : un arsenal, un corps de garde, une petite et une grande poudrières ainsi qu'une enceinte de pierre. Un blockhaus est ajouté en 1849. Le site est utilisé de façon intensive à certaines occasions, comme dans le cas de l'insurrection de 1837-1838, mais les changements géopolitiques lors de la création de la Confédération canadienne (1867) entraînent l'abandon des installations vers 1870. Plusieurs des bâtiments sont toujours en place et un programme d'inventaire archéologique est en cours depuis l'année 2000 afin d'évaluer les nombreuses zones à potentiel archéologique pour les périodes préhistorique et historique (Ethnoscop 2001). Des traces d'une occupation de l'île par les Amérindiens ont été découvertes en 2003 (Ethnoscop à paraître).



BJFJ-084 Les constructions érigées par les Britanniques sur l'île Sainte-Hélène, entre 1819 et 1823, sont celles d'un site voué à l'entreposage du matériel militaire. Le site militaire est aujourd'hui en voie de restauration et de mise en valeur.

**BJFJ-097, CARRIÈRE PRÉHISTORIQUE,
PARC DU MONT-ROYAL**

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

**Statut légal : arrondissement historique
et naturel du mont Royal**

**Thème : occupation amérindienne, carrière,
atelier de taille**

En 1993, le Centre de Référence lithique du Québec a procédé à l'inspection visuelle du mont Royal et repéré des affleurements de roche cornéenne sur le flanc nord-est de la montagne (Codère 1996). Une étude de potentiel archéologique et un inventaire archéologique de la zone à proximité de cette découverte (Ethnoscop 1998) ont été effectués en 1997. Les recherches ont mis en évidence le fait que les groupes amérindiens de la préhistoire ont effectivement utilisé les carrières naturelles du mont Royal comme lieu d'approvisionnement et de transformation pour la production d'outils lithiques. Le site évalué présente des indices d'extraction et de dégrossissage de la pierre, de même que des éclats de débitage et différents outils à des stades de finition divers.

Le site du mont Royal reste difficile à dater avec précision, mais la présence de poterie traitée au battoir cordé suggère que le lieu a été fréquenté au cours du sylvicole (possiblement supérieur). Un site d'extraction comme celui du mont Royal a pu être en usage pendant de très longues périodes, voire pendant toute la période préhistorique de Montréal. La cornéenne du mont Royal se retrouve sous forme d'outils et d'éclats sur plusieurs sites du Québec méridional et de la région montréalaise, fournissant ainsi des indices indirects de l'utilisation des carrières du mont Royal. Ce matériau précis a pu être en usage depuis environ 5 000 ans.

**BJFJ-103, ÎLOT COMPRIS ENTRE LES RUES
SAINTE-ÉLIZABETH ET SAINTE-CATHERINE
ET LE BOULEVARD RENÉ-LÉVESQUE,
FAUBOURG SAINT-LAURENT**

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement BfJf-103**

Thème : activité résidentielle

L'utilisation agricole du secteur nord-est du faubourg Saint-Laurent s'amorce au cours du XVIII^e siècle, et la fin de ce siècle est caractérisée par une expansion des occupations résidentielles. Sur la rue Sainte-Élizabeth, elles prennent place à partir de la fin du XVIII^e siècle, essentiellement du côté ouest de la rue, mais la densité du bâti est faible. C'est plutôt au cours du XIX^e siècle que l'occupation résidentielle s'intensifie; les habitations sont accompagnées d'éléments secondaires aménagés en arrière-cour. Deux habitations sont érigées dans l'aire du site BfJf-103, entre 1844 et 1847. L'incendie de 1852 détruit le bâti et exige une reconstruction qui se traduit par l'érection de bâtiments en rangée parfois dotés d'une porte cochère. Un inventaire archéologique a été réalisé en 1999-2000 sur les lots cadastraux 362 à 364 (Arkéos et Archéocène 2000). Plusieurs vestiges architecturaux en relation avec des occupations résidentielles ont alors été enregistrés : des fondations et une base d'appui en maçonnerie de pierre de la seconde moitié du XIX^e siècle ainsi que des fondations mixtes de la fin XIX^e siècle. Deux habitations distinctes ont donc été construites sur un même lot, l'une en bordure de la rue Sainte-Élizabeth et l'autre au fond du lot. Certains vestiges secondaires ont également été répertoriés : une épaisse accumulation de cendre (1810-1835), une fosse de latrines et une fosse à déchets, toutes deux datées du troisième quart du XIX^e siècle.

BJFJ-104, SITE DU PALAIS DES CONGRÈS DE MONTRÉAL

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement BfJ-104**

**Thème : activités résidentielle, commerciale,
industrielle**

Historiquement, le site du Palais des Congrès est situé au nord de l'ancienne ville fortifiée, dans le vaste quadrilatère formé par les rues Saint-Antoine, De Bleury et Saint-urbain et l'avenue Viger. Utilisé à des fins agricoles jusqu'au dernier quart du XVIII^e siècle, ce secteur est intégré à la trame urbaine au tournant du siècle suivant, alors que la ville connaît une explosion démographique engendrant le développement des faubourgs. De petites maisons de bois habitées par des artisans et des ouvriers dominent un paysage encore passablement clairsemé. Toutefois, à partir des années 1850, l'industrialisation de la ville entraîne une densification du bâti. Les nouveaux bâtiments sont désormais construits en pierre et en brique et de nombreux commerces ouvrent leurs portes. La rue Craig, aujourd'hui Saint-Antoine, devient une artère commerciale d'importance. Au début du XX^e siècle, les entrepôts et les édifices commerciaux ont largement remplacé l'ancien cadre bâti et le quartier des affaires englobe dorénavant ce secteur. Puis, les années qui succèdent à la Dépression et à la Seconde Guerre mondiale voient la disparition progressive de ces bâtiments au profit d'infrastructures privées et publiques associées au transport. Ces dernières ont été à leur tour démolies lors de l'aménagement du métro de Montréal et de l'autoroute Ville-Marie et de la première phase de construction du Palais des Congrès.

Scindé en trois îlots aux fins de l'inventaire et de la fouille archéologiques (Arkéos 1999, 2001), le site visé par l'agrandissement du Palais des Congrès a livré pas moins de 17 bâtiments distincts, pour la plupart des édifices à vocation commerciale ou industrielle, datant de la deuxième moitié du XIX^e siècle. En plus des nombreux vestiges de dépendances et d'ouvrages secondaires découverts, mentionnons, entre autres, la présence de huit fosses de latrines et de deux puits. L'importante collection d'objets ainsi mise au jour témoigne des modes de vie et des activités des occupants depuis les dernières décennies du Régime français.

BJFJ-105, PLACE JEAN-PAUL-RIOPEL

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement BfJ-105**

Thème : activité résidentielle

Sis directement à l'ouest du Palais des Congrès, le site BfJ-105 est compris entre l'avenue Viger et les rues De Bleury, Saint-Antoine et Hermine. Cet emplacement localisé à l'origine en rive droite du ruisseau Saint-Martin, au nord des fortifications bastionnées, est peu propice à l'établissement humain avant la canalisation de ce cours d'eau. Le terrain est concédé à Pierre Gadbois en 1648, mais il faut attendre le tournant du XIX^e siècle pour qu'il soit loti par Pierre Forestier et Joseph-Maurice Lamothe. Des maisons de bois et de brique ont alors façade sur la rue Saint-Antoine, bien que la partie nord reste vacante. Vers le milieu du XIX^e siècle s'amorcent d'importants changements qui amènent une densification du bâti et l'apparition d'activités commerciales. L'élargissement de la rue De Bleury, en 1892, entraîne l'expropriation d'une bande de terrain sur son flanc ouest. Un inventaire et une fouille archéologiques ont été réalisés sur le lot 736, dans la portion nord-ouest du terrain. Ces recherches ont permis d'évaluer la nature des dépôts archéologiques, de localiser les aménagements secondaires érigés dans les cours arrière (écuries et hangars, fosse de latrines), et d'en comprendre la séquence d'occupation et l'évolution spatiale (Archéotec 2000).

**BJFJ-108, ÎLOT ANDERSON,
FAUBOURG SAINT-LAURENT**

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

Thème : activités résidentielle, commerciale

Le faubourg Saint-Laurent amorce son développement au début du XVIII^e siècle, même s'il faut attendre la fin de ce siècle et le début du XIX^e siècle pour obtenir un développement systématique de la périphérie de l'artère principale qu'est le boulevard Saint-Laurent. L'îlot de la rue Anderson commence à prendre forme vers 1801 avec l'ouverture de la rue Saint-Georges, aujourd'hui Jeanne-Mance, au sud de la rue Saint-Jean-Baptiste, aujourd'hui boulevard René-Lévesque. En 1825, il n'y a qu'une seule résidence érigée sur cet emplacement. Au milieu des années 1840, le développement immobilier se concentre aux abords des rues De La Gauchetière et Dorchester. Entre 1880 et 1890, les maisons de brique de deux ou trois étages sont majoritaires, mais il reste quelques immeubles résidentiels de bois qui abritent fréquemment des immigrants britanniques.

Un inventaire et une fouille archéologiques se sont déroulés en 2001 dans la partie sud-est de l'îlot Anderson (Archéotec 2002). Ces activités ont permis de vérifier la topographie originale et de caractériser l'utilisation de l'espace. Les plans anciens permettent d'estimer qu'il n'y a eu qu'une seule génération de bâtiments dans cette partie de l'îlot Anderson. On y retrouve notamment l'épicerie Cunningham, ouverte en 1840. De plus, des bâtiments secondaires sont présents à l'arrière de ce commerce, de même que des résidences situées en façade sur la rue Jeanne-Mance. Les recherches archéologiques ont démontré la présence de vestiges architecturaux à cet endroit, reliés aux utilisations principales et secondaires. Certains des bâtiments secondaires devaient d'ailleurs être de dimensions relativement imposantes si l'on en juge par la taille de certaines des fondations identifiées dans les cours arrière.

BJFJ-109, LE GESÙ

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

Statut légal : monument historique reconnu

**Thème : activités agricole, résidentielle,
institutionnelle**

Le site du Gesù est situé dans le quadrilatère des rues Saint-Alexandre, De Bleury et Saint-Edward et du boulevard René-Lévesque, un espace associé à l'ancien faubourg Saint-Laurent. Cette portion du faubourg fait partie des premières concessions octroyées au XVIII^e siècle sur l'île de Montréal. L'endroit est utilisé pour l'exploitation agricole, puis maraîchère, jusque vers le début du XIX^e siècle. Suit une phase résidentielle dans la partie nord du terrain avec le lotissement et la construction d'habitations, entre 1820 et 1880. La partie sud du terrain est développée à partir de 1846 avec la construction de bâtiments institutionnels : le collège Sainte-Marie et l'église du Gesù. Une étude de potentiel et un inventaire archéologiques ont été réalisés en 2001 pour l'espace attenant à l'église du Gesù (Ethnoscop 2003). Différents vestiges associés à des aménagements secondaires et des dépendances ont été répertoriés. Les fondations en maçonnerie de pierre d'une habitation y ont également été découvertes; elles sont associées à la maison de Paul Filion, érigée en 1821. Malgré l'absence d'indices liés à la période préhistorique, la séquence stratigraphique du lieu a permis d'observer un niveau ancien qui correspond à la terrasse de la rue Sherbrooke, en relation avec le site préhistorique Dawson.

**BJFJ-111, HOSPICE DES FRÈRES DE LA CHARITÉ
DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL**

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement BfJf-111**

Thème : activités agricole, institutionnelle

Le site est localisé dans le quadrilatère formé par les rues Berri et Ontario, l'avenue Savoie et le boulevard De Maisonneuve. Au-delà de l'utilisation de ce terrain à des fins agricoles pouvant remonter au Régime français, le développement urbain dans ce secteur de la ville s'amorce lentement à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle. En 1866, ce terrain appartenant à Côme-Séraphin Cherrier est cédé à la Corporation des Frères de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul pour la construction d'un hospice qui sera réaménagé en école de réforme, puis en prison. Vers le milieu du siècle dernier, ce bâtiment est détruit à son tour pour laisser place à l'érection du Palais du Commerce (1951). L'inventaire archéologique effectué sur le site BfJf-111, dans le cadre du projet de construction de la Grande bibliothèque du Québec, a documenté la nature des dépôts stratigraphiques associés aux activités agricoles anciennes et aux importants remblais ayant servi à combler le lit du ruisseau de la Côte-à-Baron au début des années 1860 (Archéotec 2002).

BJFJ-113, VILLA WOODBINE, PLACE PUBLIQUE

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement BfJf-113**

Thème : activité agricole, villégiature

Le site de la villa Woodbine s'étend entre l'avenue De Lorimier et les rues Disraeli, de Bordeaux et Huron. Sir John Johnson possède dans ce secteur une vaste ferme qui va du chemin Sainte-Marie, aujourd'hui rue Notre-Dame, jusqu'à la limite nord de Montréal à l'époque, aujourd'hui le boulevard Saint-Joseph, et ce, entre les rues Dorion et Parthenais. En 1842, les nouveaux propriétaires de la ferme, John S. Cartwright et James Belle Forsyth, lotissent la terre. Certaines rues, notamment Ontario et Huron, sont alors tracées. Le plan de Cane (1846) illustre sur ce site quatre bâtiments, dont vraisemblablement deux résidences. L'endroit est connu au troisième quart du XIX^e siècle sous le nom de « Woodbine Villa ». Cette appellation renvoie à la présence de chèvre-feuilles ou d'églantiers plutôt qu'au propriétaire. Il est courant à cette époque de nommer les villas d'après leur environnement, telle la villa Mont des Lilas, ou par les sentiments qu'elles inspirent, comme la villa Mon Repos. En 1879, la propriété appartient à J. Worthington. Elle est scindée peu de temps après et, en 1881, la partie nord passe à la succession Dow et la partie sud à James H. Henderson. Les bâtiments construits au cours des années 1840 sont encore présents en 1890 selon le plan de Goad, alors que la Ville de Montréal a acquis depuis peu le terrain afin

d'y installer le Département de la voirie. Les deux résidences et les dépendances sont démolies quelques années plus tard et on y érige de longs édifices, orientés est-ouest, qui seront détruits à la fin des années 1920 afin d'aménager la rue de Bordeaux. Peu de temps après sont construits un garage municipal et la résidence du contremaître, démolis en 2001 pour faire place à un espace public. Des recherches archéologiques ont été réalisées en 2001 et 2002 afin de documenter les vestiges de la villa, comprenant les murs de fondation et les dallages de la résidence principale et de la résidence secondaire, les bases d'un foyer, un four et un fournil (Ethnoscop à paraître).

**BJFJ-114, PRISON DES PATRIOTES,
PIED-DU-COURANT**

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

Statut légal : site historique classé

Thème : institutionnel

La prison des Patriotes est située entre le boulevard René-Lévesque, la rue Notre-Dame et l'avenue De Lorimier. L'emplacement de la prison, à l'origine partie d'une terre concédée en 1659 à Jacques Testard de Laforest, demeure la propriété de ses descendants jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, alors qu'il passe aux mains de Sir John Johnson, surintendant des Affaires indiennes. Son fils, Archibald Kennedy Johnson, cède en 1830 un terrain de 328 pieds sur six arpents aux commissaires chargés de l'érection d'une nouvelle prison. Les travaux de construction commencent en 1831 et se poursuivent jusqu'en 1840. Le pénitencier ouvre néanmoins ses portes en 1836 et accueille dès l'année suivante les rebelles de 1837 et les insurgés de 1838. Au milieu du XIX^e siècle, la prison du Pied-du-Courant apparaît comme un ensemble architectural composé de plusieurs bâtiments ceinturés par un mur de pierre. Des transformations majeures prennent place en 1852, en 1873 et au tournant du XX^e siècle. La prison est finalement désaffectée en 1912 et la Commission des liqueurs du Québec s'y installe en 1921. L'inventaire archéologique mené sur le site BfJf-114 a permis de mettre au jour plusieurs vestiges architecturaux, dont une citerne, tous associés à la prison des Patriotes (Ethnoscop 2003).

**BJFJ-117, FUNICULAIRE DU MONT ROYAL,
PARC DU MONT-ROYAL**

**Mesure de protection : site archéologique
à protéger**

**Statut légal : arrondissement historique
et naturel du mont Royal**

Thème : transport

L'idée d'aménager un parc sur le mont Royal germe vers 1840 afin de répondre aux besoins d'une population soumise aux résidus provenant des cheminées industrielles. Il faudra en fait près de 40 ans pour que l'idée se concrétise. En 1875, trois promoteurs proposent à la Ville de Montréal de construire un funiculaire pour accéder au mont Royal, le but étant de faciliter l'accès au parc à un plus large public. Le funiculaire est construit en 1885, sur le versant est du mont Royal, et reste en fonction jusqu'en 1918. Le flanc est de la montagne est caractérisé par un abrupt pan rocheux, marqué d'un fort degré de pente. Des vestiges du funiculaire ont été enregistrés à cet endroit, dans le cadre d'un inventaire archéologique réalisé en 1992 (Ethnoscop 1993). On y a relevé plusieurs maçonneries de pierre, dont celles associées au bâtiment qui abritait les moteurs. Certaines des maçonneries sont serties de barres d'ancrage verticales en métal, pour fixer des supports métalliques. Les vestiges sont facilement visibles en surface, à partir du sentier de la falaise, et ils se prêtent très bien à une mise en valeur *in situ*.

**BJFJ-121, ESPACE COMPRIS DANS L'ÎLOT
FORMÉ PAR L'AVENUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE,
LES RUES DE BULLION ET DE LA
GAUCHETIÈRE ET LE BOULEVARD
RENÉ-LÉVESQUE, FAUBOURG SAINT-LAURENT**

**Mesure de protection : aucune protection
requis pour l'emplacement BfJ-121**

Thème : activité résidentielle

Le site est à l'intérieur du quadrilatère formé par le boulevard René-Lévesque, les rues De Bullion et De la Gauchetière et l'avenue de l'Hôtel-de-Ville. Le terrain faisait anciennement partie du fief Lagauchetière. Vers 1810, l'emplacement est concédé à des fins d'établissement. D'après la chaîne de titres, les premières constructions apparaissent au cours des années 1860. L'occupation est principalement de type résidentiel à logements multiples, mais comporte également quelques manufactures. Le site a fait l'objet en 2003 d'un inventaire et d'une fouille archéologiques (Ethnoscop à paraître) qui ont mené à la découverte de deux maisons et d'une importante collection d'objets rappelant la vie domestique et familiale (présence d'enfants) rattachée à ces habitations.

D. Les cimetières anciens

CIMETIÈRES CATHOLIQUES

Cimetière du fort Ville-Marie: 1643-1654

Cimetière de la paroisse sur le terrain de l'Hôtel-Dieu:
1654 jusque vers 1660

Cimetière près de la commune: vers 1656 à 1683

Cimetière sur les réserves des fortifications:
1683-1735

Cimetière primitif de la première église Notre-Dame:
1691-1796

Nouveau cimetière de la première église Notre-Dame:
1733-1796

Cimetière des pauvres: 1739-1750

Cimetière de la poudrière: 1749-vers 1785,
et 1797-1799

Cimetière des pauvres: 1750-vers 1785

Cimetière de la place d'Armes: 1785-1797

Cimetière Saint-Antoine: 1799-1854

Cimetière de l'Hôpital général: 1699-1849

Cimetière des Irlandais, pointe Saint-Charles:
1847-1854

Cimetière du jardin de l'Hôtel-Dieu: 1654-1658



Fouille archéologique de sépultures au cimetière de la première église Notre-Dame, 1691 à 1796. Les vestiges de ce lieu sacré sont aujourd'hui sous le parvis de l'église Notre-Dame et dans l'emprise des rues Notre-Dame et Saint-Sulpice, dans le Vieux-Montréal. Photographie: C. Durocher



Le cimetière militaire britannique de l'avenue Papineau avant 1911, aujourd'hui le parc des Vétérans. Archives de la Ville de Montréal.

CIMETIÈRES PROTESTANTS

Cimetière des remparts: vers 1765-1799

Cimetière du faubourg Saint-Laurent: 1799-1854

Cimetière militaire de l'avenue Papineau: 1815-1869

Cimetière civil de l'avenue Papineau: 1816-1854

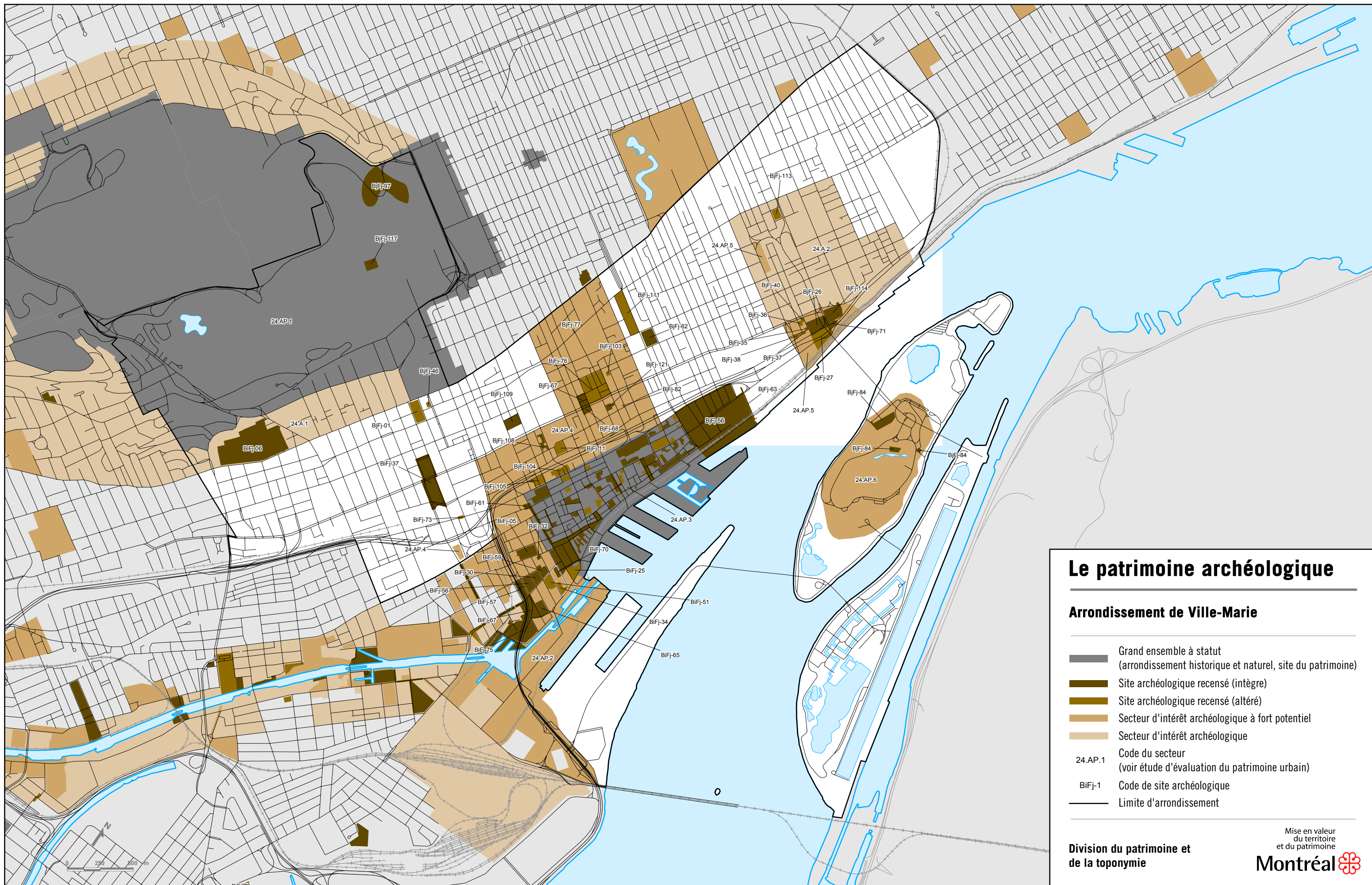
CIMETIÈRE JUIF

Cimetière du faubourg Saint-Antoine: 1769-1854

E. Les biens culturels à statut

La notion de bien culturel intègre les sites et les biens archéologiques classés, les sites historiques classés et les monuments historiques classés ou reconnus, les arrondissements historiques et naturels, les monuments cités et les sites du patrimoine. Ces biens ont fait l'objet d'un examen à partir de la documentation disponible afin d'en déterminer l'intérêt archéologique. La liste suivante indique les biens à statut où il est nécessaire d'évaluer plus avant le potentiel archéologique et d'assurer la protection du patrimoine archéologique.

- Château Ramezay, rue Notre-Dame Est, BjFj-002, monument historique classé
- Îlot des Voltigeurs, 511 et 513, rue Montcalm, monument historique classé
- Mount Stephen Club, 1440, rue Drummond, monument historique classé
- Tours du fort des Messieurs de Saint-Sulpice, 2065, rue Sherbrooke Ouest, BiFj-006, monument historique classé
- Entrepôts Buchanan et Penn, 15-17, rue Duke, BiFj-065, monument historique classé
- Église du Gesù de Montréal, 1202, rue De Bleury, BjFj-102, monument historique reconnu
- Ancien palais de justice de Montréal et annexe, 85-155, rue Notre-Dame Est, BjFj-032, monument historique reconnu
- Maison Bagg, 166, rue King, BiFj-032, monument historique reconnu
- Domaine Saint-Sulpice, 1911 à 2333, rue Sherbrooke Ouest, BiFj-006, site historique
- Prison des hommes, prison Au-Pied-du-Courant, 905, avenue De Lorimier, BjFj-114, site historique
- Vieux séminaire des sulpiciens de Montréal, 116, rue Notre-Dame Ouest, BjFj-018, site historique et monument historique classé
- Domaine des Sœurs Grises, site historique
- Lieu de fondation de Montréal, Vieux-Montréal, BjFj-003, BjFj-047, BjFj-004, BjFj-022, BjFj-101, – site archéologique et historique classé
- Le Vieux-Montréal, arrondissement historique du Vieux-Montréal
- Le mont Royal, arrondissement historique et naturel du mont Royal



4.

RECOMMANDATIONS

4. I Générales à l'échelle de l'arrondissement

Nous recommandons :

- dans les **secteurs d'intérêt patrimonial exceptionnel**, de protéger les caractéristiques architecturales et paysagères, de veiller à l'intégration des nouveaux bâtiments à leur environnement et de s'assurer que les modifications aux bâtiments existants se fassent en tenant compte du contexte. La réglementation devra prévoir que les interventions dans ces secteurs soient encadrées par des critères – plans d'implantation et d'intégration architecturale (PIIA) – mais aussi par des règles si la situation le justifie.
- pour les **bâtiments d'intérêt patrimonial exceptionnel et intéressant**, de protéger leurs caractéristiques architecturales en s'assurant que les modifications aux bâtiments énumérés dans les listes soient encadrées, dans la réglementation, par des critères (PIIA) mais aussi par des règles si la situation le justifie.
- dans les **secteurs d'intérêt patrimonial intéressant**, de protéger les caractéristiques architecturales et paysagères, de veiller à l'intégration des nouveaux bâtiments à leur environnement et de s'assurer que les modifications aux bâtiments existants se fassent en tenant compte du contexte. La réglementation devra prévoir que les interventions dans ces secteurs soient encadrées par des règles.
- **que l'élaboration des PIIA et l'élaboration de règles dans les règlements de zonage** favorisent une architecture de qualité et consolident le cadre bâti en harmonie avec le caractère de chaque lieu, en contrôlant notamment l'apparence des nouvelles constructions afin qu'elles s'intègrent à leur milieu environnant, ainsi qu'en contrôlant l'apparence des modifications à un bâtiment pour qu'elles s'harmonisent avec son expression architecturale spécifique.

Les principes qui devraient guider l'élaboration des PIIA et des règles sont les suivants : conserver l'identité des secteurs, connaître avant d'intervenir

et maintenir le bon état et l'intégrité des bâtiments par l'entretien.

Les variables suivantes devraient être considérées dans l'élaboration des PIIA et des règles :

- Parcelleire : mode de division, dimensions et proportions des parcelles, mode d'implantation du bâti, aménagement du terrain.
 - Bâti : volumétrie (gabarit, nombre d'étages, forme de la toiture), traitement des façades (saillies, composition des façades, rythme, forme et dimensions des ouvertures, modèles de portes et de fenêtres, revêtements, ornementation, couleurs, matériaux et textures, etc.).
- d'instaurer des mesures de zonage spécifiques pour des **ensembles significatifs** tels que les noyaux paroissiaux (parc, école, église, presbytère, etc.) afin de préserver l'essence de leur valeur patrimoniale.
 - d'étudier les territoires identifiés comme **ensembles urbains d'intérêt**, de recenser les typologies des ensembles qui présentent une grande homogénéité et de développer des outils visant à sensibiliser la population à l'égard de l'intérêt patrimonial de ces ensembles.
 - d'établir un contrôle sur les **démolitions** dans les secteurs d'intérêt patrimonial et pour les bâtiments patrimoniaux en évaluant l'intérêt patrimonial des bâtiments concernés afin d'éviter des pertes irréversibles.
 - d'éviter le fractionnement des **grandes propriétés** et d'assurer la protection et la mise en valeur des propriétés institutionnelles.
 - d'appliquer les mesures nécessaires à un examen du potentiel archéologique et, le cas échéant, à la protection des vestiges découverts, préalablement aux travaux d'excavation publics et privés dans les **grands ensembles à statut et les biens culturels à statut, les sites archéologiques recensés et les secteurs d'intérêt archéologique à fort potentiel.**

- de favoriser la prise en compte des **vestiges présentant une grande valeur archéologique** dans la conception et la réalisation des projets de construction ou d'aménagement urbain, notamment par l'adaptation des travaux ou l'intégration des vestiges.
- d'assurer la protection et la mise en valeur des aménagements urbains, des parcs et des **espaces publics**.
- de préserver et de protéger le **couvert végétal**, qui contribue beaucoup au caractère de plusieurs secteurs patrimoniaux répertoriés, de favoriser les plantations et de protéger de façon générale le patrimoine naturel, ainsi que de préserver et mettre en valeur le caractère champêtre des secteurs où l'on retrouve encore des paysages agricoles.
- de protéger les **perspectives** d'intérêt patrimonial telles que les vues sur le centre-ville, le mont Royal, les plans d'eau, les places publiques, les monuments commémoratifs, certains bâtiments ou clochers, etc.
- de préserver la spécificité de la **trame urbaine** montréalaise, qui découle des tracés fondateurs et des caractéristiques naturelles, et de préserver la grille orthogonale (incluant les ruelles des arrondissements du centre) ainsi que les plans d'ensemble et grilles particulières de certains arrondissements; de contrôler les subdivisions cadastrales afin de préserver le rythme des rues et de sauvegarder l'échelle du bâti.
- de développer des outils de promotion et de mise en valeur des **tracés fondateurs à fort potentiel**, aux fins de la protection de leur caractère.
- de développer un plan stratégique pour les **artères commerciales principales** (vitalité, affichage, rénovation, éclairage, mobilier urbain, etc.) qui tienne compte de la dimension patrimoniale des lieux et de concilier les opérations de travaux publics avec les préoccupations patrimoniales.

4.2 Générales à l'échelle montréalaise

Nous recommandons :

- de développer des outils de protection et de mise en valeur, incluant la **citation en vertu de la Loi sur les biens culturels du Québec**, pour les immeubles qui possèdent une valeur patrimoniale élevée à l'échelle montréalaise, comme certaines maisons rurales et villas, institutions (ex. : écoles, églises), services municipaux (ex. : bains, casernes, complexes civiques), etc.
- de développer des outils de protection et de mise en valeur, incluant la création de **sites du patrimoine en vertu de la Loi sur les biens culturels du Québec**, pour les sites qui possèdent une valeur patrimoniale élevée à l'échelle montréalaise, notamment certains noyaux villageois, ensembles institutionnels, grands domaines, grands gestes urbains et architecturaux, etc.
- à partir des critères de sélection établis pour l'évaluation des bâtiments et des secteurs susceptibles d'avoir un intérêt pan-montréalais, de développer un plan d'attribution de statuts patrimoniaux en vertu de la **Loi sur les biens culturels du Québec**, de fixer des critères d'évaluation pour les interventions sur les bâtiments et territoires protégés par le volet municipal de cette même loi, d'élaborer des outils de protection et de dresser un plan directeur pour la mise en valeur de chacun des sites du patrimoine.
- d'élaborer pour le public, les employés municipaux et les élus des activités et des **outils de sensibilisation** à l'égard du patrimoine.

– de réaliser des **études plus poussées** permettant d’accroître la connaissance du patrimoine bâti, historique et archéologique afin d’évaluer la valeur patrimoniale rattachée à différentes problématiques, notamment :

- étudier les territoires identifiés comme **secteurs d’intérêt archéologique à fort potentiel et secteurs d’intérêt archéologique** pour évaluer le degré de préservation du milieu physique, localiser les sites archéologiques conservés et définir préventivement les mesures de protection du patrimoine archéologique.
- faire des études détaillées sur le **patrimoine industriel** pour déterminer une stratégie de conservation et de développement des sites; étudier plus spécifiquement les territoires identifiés comme ensembles industriels d’intérêt.
- établir des balises et des critères permettant de bien planifier et gérer la problématique du **patrimoine religieux**; favoriser la conservation et la mise en valeur des lieux de culte les plus importants relativement à leur valeur patrimoniale; mettre en œuvre des outils de gestion des demandes de permis et favoriser l’occupation de lieux de culte par des fonctions compatibles; favoriser le maintien des caractéristiques des ensembles conventuels les plus importants, de leurs espaces paysagers et des cimetières.
- accroître la connaissance du **patrimoine moderne** en encourageant la recherche, les inventaires et les publications à ce sujet.
- planifier des études à l’échelle montréalaise, développer des outils et élaborer des lignes directrices de rénovation et d’agrandissement adaptées aux diverses typologies que l’on retrouve dans les zones identifiées comme **ensembles urbains d’intérêt**.

4.3 Spécifiques à l’arrondissement

Nous recommandons :

- d’évaluer l’intérêt pan-montréalais des secteurs et des bâtiments d’intérêt patrimonial exceptionnel en vue de procéder à la création de sites du patrimoine et à la citation de bâtiments **en vertu de la Loi sur les biens culturels du Québec**, et notamment :
 - de créer un site du patrimoine pour le square Dorchester et la place du Canada
 - de créer un site du patrimoine pour le square Phillips
 - de créer un site du patrimoine pour l’île Sainte-Hélène
 - de créer un site du patrimoine pour le canal de Lachine
- de développer un plan d’attribution pour l’évaluation des bâtiments et des secteurs d’intérêt patrimonial exceptionnel en vue de procéder à la citation des immeubles qui possèdent une valeur patrimoniale élevée à l’échelle montréalaise et à la création de sites du patrimoine **en vertu de la Loi sur les biens culturels du Québec**.
- d’identifier les composantes majeures du patrimoine moderne de l’arrondissement Ville-Marie afin de connaître les caractéristiques propres à ce patrimoine et à élaborer des outils opérationnels pour la gestion courante des dossier.

5.

BIBLIOGRAPHIE

Photographies aériennes

Photographies aériennes, 1947-1948-1949, Ville de Montréal, Gestion des documents et archives

SERVICE DE GÉOMATIQUE DE LA VILLE DE MONTRÉAL.
Orthophoto noir et blanc, 2000, Navigateur urbain.

SERVICE DE GÉOMATIQUE DE LA VILLE DE MONTRÉAL.
Orthophoto noir et blanc, 2002, Navigateur urbain.

Cartes

ADAMS, John. *Map of the City and Suburbs of Montreal*, 1825. Bibliothèque de l'Université McGill, Département des livres rares et des collections spéciales.

BELLIN, Jacques-Nicolas. *Carte de Lisle de Montreal et de ses environs*, 1744, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal.
Cote: G 3452 M65 1744 B4

BOUCHETTE, Joseph. *Topographical Map of the Province of Lower Canada*, 1815. Londres, W. Faden.

CHAUSSEGROS DE LÉRY, Gaspard. *Plan de la ville de Montreal en Canada*, 10 août 1717. Archives nationales (France), Centre des archives d'outre-mer, Dépôt des fortifications des colonies, Amérique Septentrionale, n° 473.

GOAD, Charles E. *Atlas of Montreal*, 1890, volumes 1 et 2, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal.
Cote: G 1144 M65G475 G6 1890 CAR 1 et 2

GOAD, Charles E. *Plan of the City of Montreal*, 1909, 1911, 1912, 1913, 1914, 1915, volumes 1 à 12, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal et Direction du développement urbain de la Ville de Montréal.

HOPKINS, H.W. *Atlas of the City and Island of Montreal*, 1879, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal.
Cote: G1144 M65G475 H6 1879 CAR

JOBIN, André. *Carte de l'île de Montréal*, 1834, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal.
Cote: G 3452 M65 1834 J63 CAR

JOURDAIN dit LABROSSE, Paul. *Plan de la ville et des faubourgs de Montréal*, 1767. Archives nationales du Canada, NMC-16687 [2 sections] H2/340 Montréal 1767.

LEVASSEUR DE NÉRÉ, Jacques. *Plan de la ville de Montréal*, 1704. Archives nationales (France), Centre des archives d'outre-mer, Dépôt des fortifications des colonies, Amérique Septentrionale, n° 468A.

MELISH, John. *Plan of Montreal, with a Map of the Islands & adjoining Country*, 1815, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal.
Cote: G 3454 M65 1815 M4

PINSONEAULT, A.-R. *Atlas of the Island of Montreal and Ile Bizard*, 1907, Bibliothèque nationale du Québec à Montréal.
Cote: G 1144 M65G475 P5 1907 CAR

SITWELL, H.S. *Fortification Surveys Canada. Contoured Plan of Montreal and its Environs, Quebec*, 1868-1869, Archives nationales du Canada, Ottawa.
Cote: V40/300/1867

UNDERWRITERS SURVEY BUREAU. *Insurance Plan of the City of Montreal*, 1952, 1953, 1954, 1955, 1957, 1959, 1961, 1962, 1963, 1964, 1966, 1967, 1972, volumes 1 à 10, 12 à 17, 19 à 21.

Ouvrages généraux

Itinéraire toponymique du Saint-Laurent, ses rives et ses îles, Québec, 1984, 451 p., coll. Études et recherches toponymiques, n° 9.

BEAUREGARD, Ludger. « Géographie historique des côtes de l'île de Montréal », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 28, nos 73-74, avril-septembre 1984, p. 47-62.

- BEAUREGARD, Ludger. *Toponymie de la région métropolitaine de Montréal*, Québec, Ministère des Terres et Forêts du Québec, 1968, 225 p., coll. Étude toponymique 2 (nouvelle série).
- BERGERON, Claude. *Architectures du XX^e siècle au Québec*, Québec, Musée de la civilisation / Éditions du Méridien, 1989, 271 p.
- BERGERON, Claude. *L'architecture des églises du Québec 1940-1985*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987, 386 p.
- COMMISSION DES BIENS CULTURELS. *Les chemins de la mémoire. Monuments et sites historiques du Québec*, Tome II, Québec, Les Publications du Québec, 1991, 565 p.
- COMMISSION DE TOPONYMIE. *Noms et lieux du Québec. Dictionnaire illustré du Québec*, Québec, Les Publications du Québec, 1994, 925 p.
- COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL. *Répertoire d'architecture traditionnelle sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal*. 12 volumes.
- COURVILLE, Serge (dir.). *Paroisses et municipalités de la région de Montréal au XIX^e siècle (1825-1861), Répertoire documentaire et cartographique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988, 350 p.
- DESJARDINS, Pauline. *Évaluation du patrimoine industriel. Critères généraux*, Montréal, Archemi / Ville de Montréal, Service du développement économique et du développement urbain, 29 août 2003, 56 p.
- LAURIN, J.-E. *Histoire économique de Montréal et des Cités et Villes du Québec*, [Montréal], Les Éditions J.-E. Laurin, 1942, 287 p.
- LEUNG, Felicity, David McCONNELL et Jean-Claude PARENT. *Les emplacements manufacturiers au Canada*, Ottawa, Environnement Canada, Service canadien des Parcs, 1990.
- LINTEAU, Paul-André. *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, 608 p.
- MAGNAN, Hormidas. *Dictionnaire historique et géographique des paroisses, missions et municipalités de la province de Québec*, Arthabaska, Imprimerie d'Arthabaska Inc., 1925, 738 p.
- MARSAN, Jean-Claude (dir.). *Inventaire préliminaire des bâtiments patrimoniaux de la Commission scolaire de Montréal*, vol. 1-2a-2b, Montréal, Université de Montréal, 28 février 2001.
- MARSAN, Jean-Claude. *Montréal en évolution : Historique de développement de l'architecture et de l'environnement urbain montréalais*, 3^e éd., Laval, Éditions du Méridien, 1994, 515 p.
- ROBERT, Jacques. *Les ensembles patrimoniaux de la Communauté urbaine de Montréal*, Montréal, Ministère des Affaires culturelles, mars 1985, 40 p.
- ROBERT, Jean-Claude. *Atlas historique de Montréal*, Montréal, Art Global / Libre Expression, 1994, 167 p.
- VILLE DE MONTRÉAL. *Le patrimoine de Montréal, Montréal*, Ville de Montréal et Ministère de la Culture et des Communications, 1998, 168 p.
- WOLFE, Jeanne M. et François DUFAUX (dir.). *A topographic Atlas of Montreal / Atlas topographique de Montréal*, Montréal, McGill School of Urban Planning / École d'urbanisme, 1992, 78 p.

Site Internet

VILLE DE MONTRÉAL. *Répertoire bibliographique sur le patrimoine archéologique de Montréal*, 2004.
http://www2.ville.montreal.qc.ca/urb_demo/domaines/archeo/bib_recherche.htm

Ouvrages spécifiques à l'arrondissement

- « Dossier: Le boulevard Saint-Laurent. Mosaïque urbaine », *Continuité*, n° 88, printemps 2001, p. 22-56.
- ADAMS, Frank Dawson. *A History of Christ Church Cathedral. Montreal*, Montréal, Burton's Limited, 1941, 226 p.
- ANCTIL, Pierre. *Saint-Laurent. La Main de Montréal*, Montréal, Septentrion, 2002, 108 p.
- BEAUPRÉ ET MICHAUD, ARCHITECTES. *Patrimoine. Zones d'intérêt et moyens d'intervention*, 1988, 750 p.
- BENOÎT, Michèle et Roger GRATTON. *Au Pied-du-Courant. Le patrimoine de Montréal. Quartiers Sainte-Marie, Saint-Eusèbe, Papineau et Bourget*, Montréal, Ville de Montréal / Ministère des Affaires culturelles, 1991, 24 p.
- BENOÎT, Michèle et Roger GRATTON. *Le pouvoir de la montagne. Le patrimoine de Montréal. Quartiers du centre-ville Ouest*, Montréal, Ville de Montréal / Ministère des Affaires culturelles, 1991, 24 p.
- BENOÎT, Michèle et Roger GRATTON. *Le Quartier latin. Le patrimoine de Montréal. Quartiers du centre-ville Est*, Montréal, Ville de Montréal / Ministère des Affaires culturelles, 1991, 24 p.
- BIZIER, Hélène-Andrée. *L'Université de Montréal. La quête du savoir*, Montréal, Libre expression, 1993, 311 p.
- BOSWORTH, Newton. *Hochelaga Depicta the Early History and Present State of the City and Island of Montreal*, Montréal, William Greig, 1839, réédité en 1901, 284 p.
- CAMPBELL, Robert. *History of the St. Gabriel Street Church, Montreal*, Montréal, W. Drysdale & Co., 1887, 807 p.
- CHOKO, Marc H. *Les grandes places publiques de Montréal*, Montréal, Éditions du Méridien, 1987, 215 p.
- D'IBERVILLE MOREAU, Luc. *Montréal perdu*, Montréal, Quinze, 1975, 184 p.
- DAGENAIS, Michèle. *La démocratie à Montréal. De 1830 à nos jours*, Montréal, Ville de Montréal, 1992, 51 p.
- DESGAGNÉS, Michel. *Les édifices parlementaires depuis 1792*, Québec, Assemblée nationale du Québec, 1979, 84 p.
- DOCOMOMO Québec. « Inventaire du patrimoine moderne à Montréal », *ARQ*, n° 91, juin 1996, p. 21.
- FERRETI, Lucia. *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain, Saint-Pierre-Apôtre de Montréal 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992, 262 p.
- FOISY, Oswald et Peter JACOBS. *Les quatre saisons du Mont-Royal*, Montréal, Méridien, 2000, 140 p.
- GORDON, Alan. *Making Public Pasts. The Contested Terrain of Montréal's Public Memories, 1891-1930*, Montréal & Kingston—London—Ithaca, McGill-Queen's University Press, 2001, 233 p.
- GOULET, Denis, François HUDON et Othmar KEEL. *Histoire de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal 1889-1980*, Montréal, vlb éditeur, 1993, 452 p.
- GOURNAY, Isabelle et France VANLAETHEM (dir.). *Montréal métropole 1880-1930*, Montréal, CCA/Boréal, 1998, 224 p.
- GRABOWSKI, Jan. *The Common Ground. Settled Natives and French in Montréal 1667-1760*, Montréal (thèse présentée à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du grade de Philosophiae Doctor en histoire), juillet 1993, 445 p.
- HANNA, David. « Creation of an Early Victorian Suburb », *Revue d'histoire urbaine*, vol. IX, n° 2, octobre 1980, p. 38-64.
- KING, Joe. *Les Juifs de Montréal. Trois siècles de parcours exceptionnels*, Montréal, Carte Blanche, 2002, 304 p.

- LABELLE, Ernest. *La canne au pommeau d'or*, Montréal, Port de Montréal, 1988, 56 p.
- LAMBERT, Phyllis et Alan STEWART. *Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle*, Montréal, Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture, 1993, 93 p.
- LAPOINTE-ROY, Huguette. *Charité bien ordonnée. Le premier réseau de lutte contre la pauvreté à Montréal au 19^e siècle*, Montréal, Boréal, 1987, 330 p.
- LAUZON, Gilles et Madeleine FORGET (dir.). *L'histoire du Vieux-Montréal à travers son patrimoine*, Québec, Les Publications du Québec, 2004, 293 p.
- LAUZON, Gilles. *Du faubourg Sainte-Anne au quartier des Écluses. Faits saillants concernant l'évolution du secteur*, Montréal, Bureau de promotion et de mise en valeur du Vieux-Montréal, Société de développement de Montréal, février 1996, 23 p.
- LECLERC, Suzanne et Christian EKEMBERG. *Montréal et l'art du monument / Montreal and Monument as an Art*, Montréal, Ville de Montréal / Ministère des Affaires culturelles, 1985, 126 p.
- MACKAY, Donald. *The Square Mile, Merchant Princes of Montreal*, Vancouver-Toronto, Douglas & McIntyre, 1987, 223 p.
- MAURAUULT, Olivier. *Saint-Jacques de Montréal. L'église-La paroisse*, Montréal, Au presbytère, 1923, 126 p.
- MONGRAIN, Guy. *Le site initial de la fonderie Darling: un siècle de métallurgie à travers des témoins remarquables. Dossier historique*, Montréal, Société de développement de Montréal, avril 2000, 41 p.
- MONTPETIT, Raymond. « La construction de l'église Notre-Dame de Montréal: quelques pistes pour une interprétation socio-historique », dans *Montréal au XIX^e siècle. Des gens, des idées, des arts, une ville*, Montréal, Leméac, 1990, p.149-198.
- MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL. *Les artistes dans la ville*. Montréal, Service des publications du Musée, 1992, 60 p.
- PATRI-ARCH PATRIMOINE ET ARCHITECTURE. *Connaissance du mont Royal: le bâti*, Montréal, Ville de Montréal, Service du développement économique et du développement urbain, Division du patrimoine et de la toponymie, 2003, 5 vol.
- RÉMILLARD, François et Brian MERRETT. *Demeures bourgeoises de Montréal. Le mille carré doré 1850-1930*, Montréal, Éditions du Méridien, 1987, 244 p.
- STEWART, Alan. *Chronologie historique des fortifications de Montréal*, Montréal, Ville de Montréal / Ministère de la Culture et des Communications, mars 2000, 25 p.
- VILLE DE MONTRÉAL. *Plan de mise en valeur du Mont-Royal*, Montréal, Service de l'habitation et du développement urbain, Module de la planification urbaine, Division des espaces libres et du réseau vert, 1992, 547 p.
- VILLE DE MONTRÉAL. *Montréal et l'art du monument*, Ville Saint-Laurent, Gouvernement du Québec, 1985, 126 p.
- YOUNG, Brian. *In Its Corporate Capacity. The Seminary of Montreal as a Business Institution 1816-1876*, Kingston-Montreal, McGill-Queen's University Press, 1986, 295 p.

Site Internet

<http://www.vieux.montreal.qc.ca>

<http://www.lieuxdeculte.qc.ca>

<http://www.mcc.gouv.qc.ca/pamu/biens-culturels>

<http://services.ville.montreal.qc.ca/rat>

<http://www2.ville.montreal.qc.ca/patrimoine>

Montréal 